973
P959

PUBLICATIONS DE LA *REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE*

REMOTE STORAGE

# PSYCHOLOGIE DES ÉTATS-UNIS

## IDÉALISME ET RÉALISME

*SYNTHÈSE COLLECTIVE*

PAR MM.

**CH. BASTIDE**
Professeur au Lycée Charlemagne et à l'École des Sciences politiques

**R. BOSC**
Professeur au Lycée de Strasbourg

**Dr E. BURNET**
Assistant à l'Institut Pasteur

**C. CESTRE**
Professeur de Civilisation américaine à la Sorbonne

**G. CHINARD**
Professeur à l'Université Johns Hopkins, Baltimore

**CH.-M. GARNIER**
Professeur au Lycée Henri-IV

**J. GRÉBER**
Architecte en mission aux États-Unis

**E. LEROUX**
Professeur au Lycée d'Angers

**R. PRUVOST**
Professeur au Lycée de Guéret, ancien Chef du Service d'Études de Presse américaine

**J. REYNIER**
Agrégé de l'Université

**A. VIALLATE**
Professeur à l'École des Sciences politiques

**Prix : 10 francs.**

PARIS
LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF
12, RUE SAINTE-ANNE (Ier)

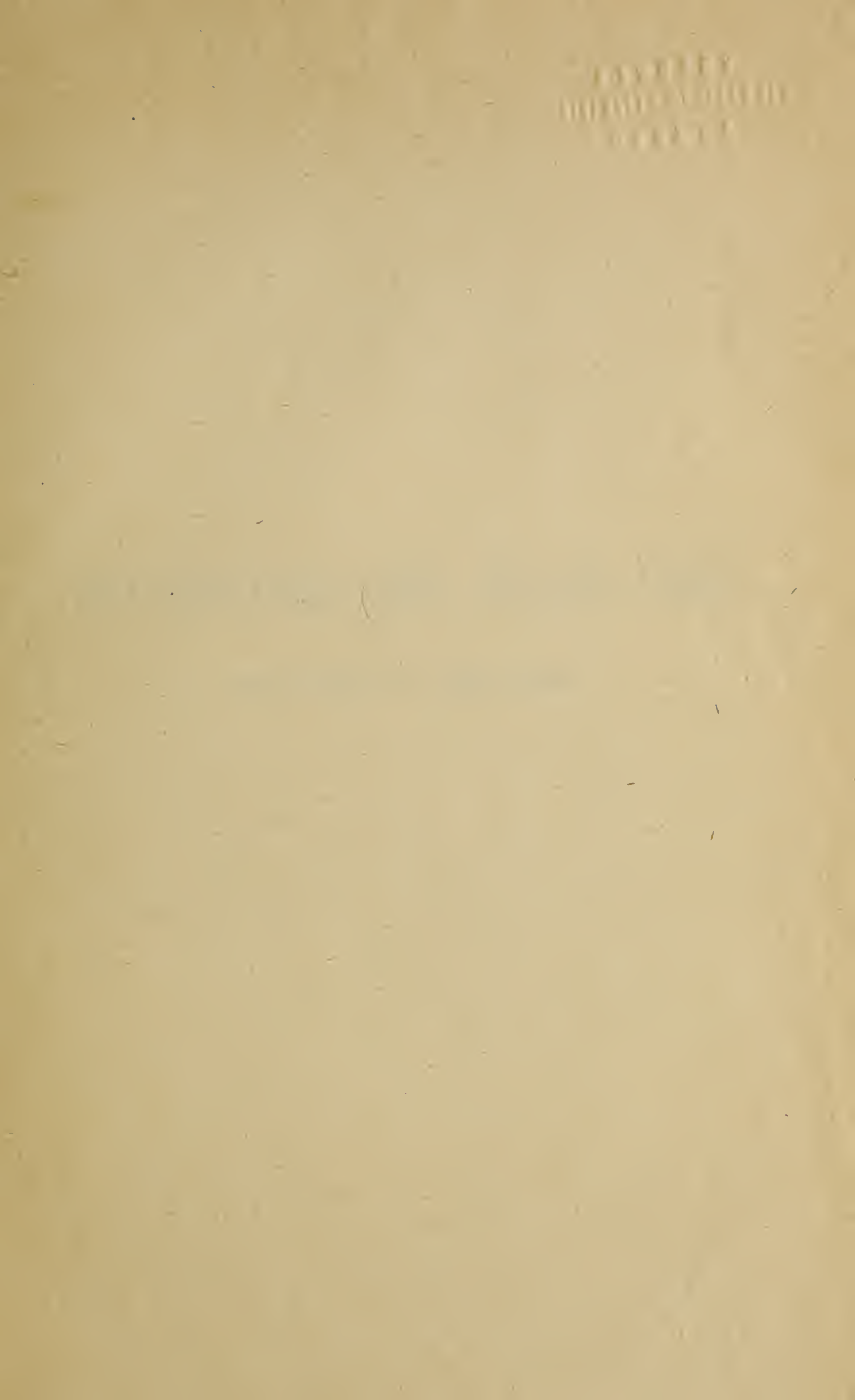
1920

Return this book on or before the **Latest Date** stamped below. A charge is made on all overdue books.
University of Illinois Library

NOV 22 19[illegible]

27214







# PSYCHOLOGIE DES ÉTATS-UNIS

IDÉALISME ET RÉALISME

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/psychologiedeset00bast

PUBLICATIONS DE LA *REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE*

# PSYCHOLOGIE DES ÉTATS-UNIS

## IDÉALISME ET RÉALISME

*SYNTHÈSE COLLECTIVE*

PAR MM.

**CH. BASTIDE**
Professeur au Lycée Charlemagne et à l'École des Sciences politiques

**R. BOSC**
Professeur au Lycée de Strasbourg

**Dr E. BURNET**
Assistant à l'Institut Pasteur

**C. CESTRE**
Professeur de Civilisation américaine à la Sorbonne

**G. CHINARD**
Professeur à l'Université Johns Hopkins, Baltimore

**CH.-M. GARNIER**
Professeur au Lycée Henri-IV

**J. GRÉBER**
Architecte en mission aux États-Unis

**E. LEROUX**
Professeur au Lycée d'Angers

**R. PRUVOST**
Professeur au Lycée de Guéret, ancien Chef du Service d'Études de Presse américaine

**J. REYNIER**
Agrégé de l'Université

**A. VIALLATE**
Professeur à l'École des Sciences politiques




PARIS
LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF
12, RUE SAINTE-ANNE (Ier)

1920

# PRÉFACE

*Ce volume recueille la partie essentielle d'études récemment consacrées aux États-Unis par la* Revue de Synthèse historique. *Sur* la Vie économique et politique, *sur* les Idées et les Œuvres (*ainsi peut-on grouper les articles qui le composent*), *il ne prétend pas donner une enquête poussée à fond. Ce qu'on a voulu, c'est, par un certain nombre d'observations, faites sur les modes divers de la vie collective, contribuer à fixer les traits de la nation américaine.*

*L'effort d'historiens français pour bien connaître l'Amérique semble devoir efficacement servir et l'Amérique et la France. Il est souhaitable que deux nations qui ont de vieilles sympathies, qui se sont entr'aidées dans les luttes pour la liberté, se comprennent de mieux en mieux et aient pleine conscience de leurs affinités profondes.*

*S'il est manifeste que la France tend à un* idéalisme positif *où la raison, moins raisonnante que jadis, se défendra contre la chimère par l'expérience, on verra ici que l'appétit d'action, aux États-Unis, se tempère et s'embellit d'idéal. Les deux peuples ont un optimisme foncier et veulent établir sur la terre un ordre meilleur,* a better ordering. *La collaboration des deux peuples doit dégager peu à peu des formes définitives de pensée et de vie, réaliser l'intime pénétration de la pensée et de la vie.*

*H. B.*

309.73
P959

30 S 21 Thomas

# LE FACTEUR ÉCONOMIQUE

## DANS L'HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS

Parmi les nombreux facteurs qui exercent leur influence sur le développement des peuples, sur la formation, l'expansion, le déclin des nations, le facteur économique est, assurément, un des plus importants. Parfois, il apparaît nettement, il joue à découvert ; le plus souvent, il est masqué par les passions, à l'origine desquelles, d'ailleurs, fréquemment on le retrouve, si l'on creuse assez profondément. Il impose à l'action des hommes des directives auxquelles, s'ils s'en écartent par trop, ils sont brusquement ramenés ; il trouble ou il empêche la réalisation de désirs conçus sans qu'on ait tenu suffisamment compte de lui. Nous nous proposons d'esquisser rapidement, dans les pages qui suivent, le rôle de ce facteur dans l'histoire des États-Unis, où, par suite de la jeunesse de ce peuple, il se montre avec une netteté particulière.

### I

Le rôle du facteur économique apparaît à l'origine même des États-Unis d'Amérique. N'est-il pas la cause première du désaccord entre la métropole et les colonies, désaccord qui, aggravé par la passion de part et d'autre, devait aboutir à la proclamation d'indépendance de celles-ci ? L'Angleterre avait laissé jusqu'au milieu du XVIIIe siècle ses colonies d'Amérique se développer avec une assez grande liberté. Le gouvernement fermait les yeux sur la violation des lois édictées en vue d'assurer aux fabricants et marchands métropolitains le monopole du marché colonial. Au lendemain de



457795

la guerre de Sept ans, la métropole prétendit frapper de taxes nouvelles les colonies américaines et leur imposer l'observation d'une politique commerciale conçue en vue de l'organisation de l'Empire Britannique. Ces mesures menaçaient des intérêts qui avaient crû, des courants commerciaux qui s'étaient établis à la faveur du laisser-aller de la période antérieure. C'est au moyen de simples mesures économiques que les colons cherchèrent tout d'abord à défendre leurs intérêts : par des accords de non-importation, ils ferment leur marché aux articles anglais. Ils obtiennent ainsi l'abrogation de la loi du timbre, puis des mesures élaborées par le ministre Townshend. Et c'est encore au même moyen que recourt le premier Congrès continental pour essayer d'obtenir le redressement des griefs des colons : il proclame la suspension de tout commerce avec la Grande-Bretagne et décide de former une association pour assurer l'application de cette mesure. Mais les moyens pacifiques n'étaient plus suffisants ; ils firent bientôt place à la lutte armée, qui amena la séparation.

Au lendemain de la conquête de l'indépendance, les jeunes États oublient qu'ils ont dû la victoire à leur union. La Confédération chancelle ; elle perd toute autorité : les États refusent d'accepter les restrictions à leur liberté nécessaires pour lui conserver un peu de vie. La concurrence anglaise se fait de nouveau sentir. L'action individuelle des États ne permet pas une protection efficace des intérêts menacés. Ceux-ci s'émeuvent, une entente s'impose. La conférence d'Annapolis est décidée, où les délégués devront examiner « jusqu'à quel point un système uniforme dans la politique commerciale des États peut être nécessaire pour défendre leurs intérêts communs et assurer leur entente permanente ». Cette conférence n'aboutit pas, mais elle provoque la convocation de celle de Philadelphie qui, développant le programme initial, élabore la Constitution fédérale.

Dans cette constitution, le facteur économique tient une place prédominante. Elle donne au gouvernement fédéral « le pouvoir de régler le commerce avec les nations étrangères, et entre les divers États, et avec les tribus indiennes ». En supprimant les barrières douanières intérieures ; en permettant à l'Union d'édicter la politique commerciale avec l'étranger pour tous ses membres, elle fait des États-Unis une entité économique, et contraint les intérêts locaux à s'incliner devant l'intérêt général. Ce droit donné

au gouvernement fédéral peut être considéré comme la clef de voûte du nouvel édifice : sans lui la construction n'aurait eu qu'une durée éphémère. A ce pouvoir, s'en ajoute un autre, de grande importance aussi : le droit direct de taxation, sans lequel ce gouvernement se serait trouvé, comme son prédécesseur, sous la dépendance des États. D'autres traits dans la Constitution marquent encore les préoccupations économiques qu'avaient ses auteurs : l'interdiction faite aux États d'émettre du papier-monnaie et de voter des lois ayant pour objet de porter atteinte aux obligations nées de contrats ; ce sont deux moyens dont s'étaient servies les factions radicales pendant la Confédération pour assaillir la propriété privée, qu'ils voulaient mettre à l'abri de ce danger.

Les États-Unis ont conquis l'indépendance politique, mais pendant longtemps encore ils seront sous la dépendance économique de l'Europe. En 1790, leur population réside presque tout entière sur une étroite bande de territoire entre la côte de l'Atlantique et une ligne que marque le point où les rivières qui s'y jettent cessent d'être navigables ; quelques rares pionniers seulement ont franchi les Alleghanys et ont jeté, dans les territoires où errent librement les Indiens, les fondements des postes avancés de la civilisation. Cette population est principalement agricole. Dans les États du nord et du centre, cependant, une partie s'adonne au commerce et aux transports maritimes, et le duel entre l'Angleterre et la France est pour les Américains l'occasion, grâce à leur qualité de neutres, de développer leur rôle de transporteurs. Les relations des États avec l'Europe et les colonies des Indes occidentales sont plus importantes que celles des États entre eux.

L'industrie n'a pas dépassé l'étage de l'industrie familiale. Déjà, pourtant, son développement, celui surtout des industries fondamentales, préoccupe les hommes d'État. Dans son premier message annuel, Washington déclare : « Un peuple libre, ne doit pas être seulement armé, il doit être discipliné ; à cette fin, un plan uniforme et bien conçu est nécessaire ; et sa sûreté ainsi que son intérêt demandent le développement des industries qui tendent à le rendre indépendant des autres pour les choses essentielles, principalement pour les approvisionnements militaires. » Les Américains s'efforcent d'introduire chez eux les inventions mécaniques récentes, dont les Anglais entendaient conserver le secret. A la fin de 1790, la première filature de coton munie des machines nouvelles, élevée

aux États-Unis, commence à fonctionner. C'est le début du mouvement industriel qui s'intensifie après 1808, lorsque l'Angleterre et la France s'attaquant au commerce des neutres, l'industrie des transports maritimes est atteinte, d'abord par la politique d'embargo que croit suffisante le gouvernement américain pour défendre ses intérêts, puis par la guerre. Les capitaux se dirigent alors vers l'industrie manufacturière ; une nouvelle catégorie d'intérêts croît rapidement qui, pour des raisons géographiques, se localisent dans les États du nord-est, où les chutes d'eau fournissent la force hydraulique, la seule alors en usage, pour actionner l'outillage mécanique. Cette localisation des intérêts économiques allait se refléter plus particulièrement dans les débats sur la politique douanière.

La guerre de 1812 avait ralenti le mouvement d'émigration vers l'ouest. La paix signée, il reprend avec une impulsion nouvelle. Ce mouvement avait son origine à l'époque coloniale ; il avait pour cause l'appât des terres vacantes. Lorsque celles-ci se firent rares à l'est des Alleghanys, il fallut que les habitants dépourvus de capital et désireux de se faire un *home* indépendant franchissent ces montagnes. Pendant longtemps, elles constituèrent une barrière difficile : en 1800, 500.000 colons seulement, le dixième de la population totale, étaient établis sur ces territoires de l'ouest. Ils formaient deux groupes : l'un au confluent des rivières l'Alleghany et la Monongahela, l'autre dans le district du Kentucky. L'existence de ces colonies amena un conflit entre le gouvernement américain et l'Espagne au sujet de la libre navigation du Mississipi. L'absence de routes aisées à travers les montagnes faisait de ce fleuve la seule voie de communication pour l'échange de leurs produits entre ces colons et leurs compatriotes riverains de l'Atlantique. L'acquisition de la Louisiane donna aux États-Unis la possession du bassin du Mississipi tout entier et reporta jusqu'aux montagnes Rocheuses leur frontière politique.

Mais, dans les pays neufs, la véritable frontière, du point de vue économique, c'est la frontière de peuplement, celle qui marque l'étendue des territoires dont les habitants ont pris possession effective et dont ils ont commencé la mise en valeur. Le déplacement continu de cette frontière vers l'ouest, pendant les trois premiers quarts du dix-neuvième siècle, est un des phénomènes les plus importants et les plus caractéristiques de l'histoire des

États-Unis. Dans la décade de 1810-1820, il s'était établi vers le bassin de l'Ohio un courant régulier d'émigration, qui avait pris une grande importance à la fin de la période. Dès 1811, le Congrès avait entrepris la construction de la fameuse route nationale de Cumberland, qui devait unir le Potomac à l'Ohio, en passant par Pittsburg, la future capitale du fer, centre des premiers établissements dans cette région. De leur côté, les États accordèrent des crédits importants pour la construction de routes à péages et l'amélioration des rivières. A dater de 1820, la traversée des Alleghanys avait perdu le caractère de grosse aventure qu'elle offrait à l'origine ; plusieurs routes vers l'ouest étaient ouvertes, et, vers le même temps, l'application de la vapeur à la navigation venait aider à la colonisation. En 1811, le premier bateau à vapeur avait été lancé sur l'Ohio, et à partir de 1817 des services réguliers étaient établis entre les jeunes agglomérations constituées sur ses rives et la Nouvelle-Orléans.

Cette même année 1817 voyait commencer la construction du canal de l'Erié qui, ouvert en 1825, reliait directement New-York à Buffalo. Cette entreprise avait une importance considérable pour le nouvel ouest, à la disposition duquel elle mettait une voie facile pour l'exportation de ses produits. C'est à elle que New-York dut de pouvoir s'assurer la suprématie comme capitale du nord, que lui avaient jusqu'alors disputée Boston et Philadelphie, et c'est elle qui ouvrit l'ère des canaux, dont la construction se poursuivit pendant une vingtaine d'années jusqu'au moment où les chemins de fer vinrent les supplanter.

En 1830, la population à l'ouest des Alleghanys dépassait 4 millions 1/2 d'individus : plus du tiers de la population de l'Union. La frontière encercle la vallée de l'Ohio ; sur deux points même, elle atteint déjà le Mississipi : à son embouchure, où est l'ancien établissement de la Louisiane, et entre les confluents de l'Ohio et du Missouri. La construction des voies ferrées commence en 1828, année où est posé le premier rail de la ligne de Baltimore à l'Ohio ; elle ne s'activa qu'à partir de 1840 : en 1842, New-York et Boston sont reliées par Albany à Buffalo. Il n'existait encore, cependant, en 1849 que 5.996 milles de chemins de fer ; mais cette date marque le début d'une période d'emballement qui se poursuit jusqu'en 1860, où 30.626 milles sont en exploitation : des lignes continues s'étendaient le long de l'Atlantique, du Maine à Savannah, et la

barrière des Alleghanys était franchie par sept lignes qui se continuaient jusqu'au Mississipi. Ce développement des moyens de communication avait facilité l'expansion de la population : en 1860, les quinze États de la vallée du Mississipi ont 14 millions 1/2 d'habitants, près de la moitié de la population totale. La frontière, qui s'arrêtait au nord, à l'ouest du lac Michigan, au 45° de latitude, avait franchi le Mississipi : elle suivait à peu près le 95° de longitude ouest, qu'elle dépassait même à la hauteur du 40°, pour suivre quelque temps le cours du Missouri, et au sud pour englober la partie méridionale du Texas. Depuis un peu plus d'une décade, les États-Unis avaient porté leur frontière politique jusqu'aux rives du Pacifique, et la découverte des mines d'or avait attiré en Californie une population instable, qui n'atteignait pas encore un demi million d'individus. Les dernières régions habitées des plaines de l'ouest étaient séparées de ces nouveaux centres de peuplement par une vaste étendue de terres s'élevant par gradins jusqu'aux contreforts des Rocheuses, et désignée sur les cartes sous le nom de grand désert américain, que lui avait valu son aridité, puis par les hauts plateaux des Cordillères, région dont les richesses minérales n'étaient pas encore soupçonnées.

C'est dans la conquête des terres de l'ouest sur la nature, dans cette rude entreprise de mise en valeur du sol, que le peuple américain a acquis les traits particuliers qui le distinguent : audace et optimisme, confiance profonde dans les institutions démocratiques. Cette conquête s'est faite par vagues de population successives : les trappeurs et chasseurs s'élançaient les premiers dans les territoires encore inconnus, pour trafiquer avec les Indiens. A leur suite, par les voies qu'ils avaient découvertes, s'avançaient des pionniers qui se livraient aux premiers travaux de défrichement et arrachaient à un sol à peine égratigné encore quelques maigres récoltes. Ceux-ci ne s'attardaient pas longtemps ; ils avaient hâte de pousser en avant. Ils vendaient leurs terres à de nouveaux venus, de caractère plus stable, qui travaillaient plus laborieusement le sol, mais qui rarement s'arrêtaient à leur première étape ; ce n'est qu'après une assez longue période que la population se stabilisait enfin.

L'ouest n'a pas été dans l'histoire américaine un lieu déterminé : cela a été un territoire à la frontière irrégulière, toujours en mouvement, qui avançait à mesure que croissaient en densité les

centres de population constitués à la faveur des travaux des premiers colons. L'égalité des conditions d'existence ne permettait pas dans ces jeunes sociétés les marques de distinctions sociales qui existaient dans les États créateurs de l'Union, où, de bonne heure, les populations de l'ouest avaient réclamé l'extension du droit de vote ; les nouveaux États s'organisèrent sur des bases essentiellement démocratiques, voie dans laquelle les anciens furent bientôt obligés de les suivre. L'élection de Jackson à la présidence, en 1828, marque le commencement de la puissance de l'ouest sur la politique générale de l'Union ; à partir de cette époque, le rôle des populations de la vallée du Missisipi dans l'élaboration de cette politique ne cessera d'aller croissant.

De 1830 à 1860, la population augmente rapidement, passant de 13 à 31 millions. Cet accroissement a été facilité par le développement rapide de l'immigration, conséquence à la fois des progrès de la navigation à vapeur et de circonstances particulières : la famine des pommes de terre en Irlande, en 1845, et les troubles politiques de 1848 en Allemagne. Jusqu'en 1832, l'immigration avait été très faible ; de 1832 à 1846, 1.160.000 individus viennent s'établir aux États-Unis, et, dans les quinze années suivantes, ce chiffre s'élève à 3.719.000. L'appoint de ces forces importantes aide aux progrès de l'Union ; sans les apports de l'Europe en capitaux et en hommes, ses progrès n'auraient pu être aussi rapides. Malgré l'accroissement de la population, la main-d'œuvre demeure rare, sur les champs de l'ouest comme dans les usines du nord-est. Cette difficulté est la cause de nouveaux progrès : la rareté de l'homme rend nécessaire le recours à l'outillage mécanique, au perfectionnement duquel les Américains vont appliquer leur esprit ingénieux. A partir de 1840, les machines agricoles entrent dans la pratique et leur usage se répand vite ; la même période voit aussi des perfectionnements importants dans l'outillage industriel. L'Union est, en 1860, une puissance nettement agricole ; mais l'industrie manufacturière, encore très localisée, puisque les États de la Nouvelle-Angleterre et du Centre-Atlantique fabriquent les deux tiers de la valeur totale des articles manufacturés, se développe avec rapidité, trouvant dans le sud et l'ouest des débouchés abondants et croissants. Et cet essor n'a pas porté atteinte à l'industrie des transports maritimes, localisée dans la même région, qui dispute le fret aux navires anglais, non seulement pour les

transports nationaux, mais encore pour les transports entre pays étrangers.

Les chemins de fer liaient de plus en plus le versant atlantique aux plaines de l'Ohio et du Mississipi ; les courants commerciaux, de nord-sud qu'ils étaient à l'origine de l'Union, étaient orientés maintenant dans la direction est-ouest : l'obstacle qu'avaient constitué les Alleghanys était vaincu. De l'Atlantique aux Rocheuses, les États-Unis formaient une unité géographique qui paraissait assurer leur pérennité. Les industries du nord-est trouvaient un débouché toujours croissant dans les régions agricoles de l'ouest et du sud ; l'ouest alimentait le nord-est et le sud, et ce dernier, de plus en plus adonné à la culture du coton, voyait croître les demandes pour ce produit, à la fois de la part de l'industrie nationale et des industriels européens, qui se le disputaient. Mais pendant la période de prospérité presque continue de 1830 à 1860, qui ne fut troublée que par deux crises de courte durée en 1837 et 1857, et qui a été dénommée « l'âge d'or » des États-Unis, une institution s'était développée dans le sud qui rompait l'unité économique du pays et dont l'expansion mit en péril l'existence même de l'Union.

L'esclavage, qui avait existé dans toutes les colonies, avait décliné rapidement dans les années qui suivirent la Révolution. Les États du nord adoptèrent des lois préparant son abolition, et, dans les dernières années du XVIII^e^ siècle, on prévoyait sa disparition à une date peu éloignée, même dans les États du sud, où les conditions climatériques favorisaient l'usage de la main-d'œuvre noire. Le tabac, le riz et le coton étaient à cette époque les principales cultures de cette région, et le coton n'avait encore que la dernière place. Sans doute, les inventions qui venaient de transformer les industries textiles en Angleterre ouvraient à ce produit de nouveaux débouchés ; mais son extension se heurtait à un sérieux obstacle : la séparation des semences d'avec la fibre, qui ne pouvait se faire qu'à la main et demandait un temps très long. L'invention de la machine à égrener, en 1793, obvia à cette difficulté.

Dès lors, la culture du coton s'étend avec rapidité : de 8 millions de livres en 1795, la production passe à 80 millions en 1807 ; les propriétaires de noirs les y emploient avec profit : l'esclavage se trouve désormais lié, dans le sud, à cette culture. Sans la main-

d'œuvre servile, déclarent les planteurs, elle serait impossible. Le sud se soumet à la souveraineté du « Roi coton » ; il lui sacrifie les autres cultures et l'espoir caressé un moment de développer sur son territoire l'industrie manufacturière : il demande à la région de l'ouest les produits alimentaires dont il délaisse la production ; à celle du nord-est et à l'Angleterre, son acheteur principal, les articles manufacturés qui lui font besoin. Le sud mène une existence de plus en plus séparée du reste de l'Union ; le flot de l'immigration européenne le contourne sans y entrer ; il conserve un caractère aristocratique et ses grandes plantations contrastent avec le régime de la propriété dans le nord et dans l'ouest. La nécessité d'étendre la culture vers l'ouest, à mesure que les terres épuisées se refusent à produire, crée une menace pour les institutions démocratiques : le coton amène avec lui l'esclavage. Les territoires encore vacants seront-ils abandonnés à un régime économique qui a pour base la main-d'œuvre servile, ou seront-ils mis en valeur par la main-d'œuvre libre ? Par deux fois, en 1820, puis en 1850, des compromis avaient rétabli momentanément l'harmonie, mais elle devient plus précaire à mesure que s'étend la conquête de l'ouest. Les planteurs voient dans la limitation du domaine où pourra exister l'esclavage l'arrêt de mort de celui-ci, leur ruine future, une atteinte violente à leurs droits. Après l'élection à la présidence, par les votes des États du nord et de l'ouest, de Lincoln, le représentant de la société démocratique de l'ouest, les sudistes se séparent de l'Union. Les sécessionnistes, de même qu'autrefois les révolutionnaires, invoquent pour justifier leur acte des raisons politiques et morales : la raison initiale et profonde, cette fois encore, c'est dans le facteur économique qu'il faut la chercher.

La guerre de Sécession est un drame sanglant qui entrave le développement de l'Union, mais celle-ci en sort victorieuse et fortifiée. L'abolition de l'esclavage a mis fin au conflit, qui ne pouvait se perpétuer, de deux régimes économiques différents dans le même pays. Le sud sortit de la guerre entièrement ruiné. Le régime de la propriété y subit une transformation profonde : les anciens *latifundia* disparurent pour faire place à la petite propriété, à laquelle peuvent maintenant accéder les « pauvres blancs » qui en avaient été jusqu'alors tenus éloignés. La substitution à l'esclavage d'un nouveau mode de travail pour l'emploi de la main-

d'œuvre noire fut laborieuse : après l'échec du salariat, puis du fermage, on aboutit à un système de métayage. Le sud conserva le coton comme sa culture principale, et dix ans après la paix, il revoyait des récoltes semblables à celles qui avaient fait sa fortune avant la guerre.

Le développement des chemins de fer fut un des faits les plus remarquables de la période de reconstruction. En 1880, l'étendue du réseau ferré était de 93.267 milles : il avait triplé depuis 1860. Les deux tiers de cette extension avaient profité aux territoires au nord de l'Ohio et du Missouri : le rail devançait les colons, ouvrant à la culture les merveilleuses plaines à céréales de cette région. La vallée du Mississipi, grâce à ce développement des moyens de transport, devient le grenier de l'Europe occidentale, et à l'exportation du blé s'ajoute bientôt celle de la viande abattue et conservée. En 1869, la première ligne transcontinentale était complétée : San-Francisco était relié à la côte atlantique, et d'autres lignes aboutissant également au Pacifique étaient amorcées. L'obstacle des grandes plaines arides est vaincu ; la conquête des hauts plateaux des Rocheuses est commencée ; les territoires riverains du Pacifique, qui ont jusqu'alors mené une vie isolée, vont participer à la vie économique de l'Union. L'avance vers l'ouest continue : en 1880, la frontière a dépassé le 97$^e$ méridien : elle mord sur le territoire du Dakota, et franchit dans le Nebraska et le Kansas le 100$^e$ méridien ; dix ans plus tard, le géographe du *census* cesse de marquer cette « frontière », qui a été pendant plus d'un siècle la caractéristique la plus remarquable de l'histoire américaine. Le chiffre de la population croît avec une extraordinaire rapidité : en 1880, il dépasse 50 millions ; en 1910, il avoisine 92 millions. L'immigration, facilitée par la baisse des prix de transport, est un élément important de cet accroissement : de 1881 à 1910, 18 millions d'immigrants arrivent aux États-Unis; les deux tiers, estime-t-on, s'y établissent de façon définitive. Une partie de ces arrivants se dirigent vers les régions agricoles de l'ouest; le plus grand nombre vont s'employer dans les usines de l'est.

En 1880, une période nouvelle s'ouvre dans le développement économique des États-Unis : elle marque d'une manière définitive leur industrialisation. Au début du vingtième siècle, ils sont à la fois la première puissance agricole et la première puissance industrielle du monde. De 1880 à 1905, tandis que leur population

augmente de 70 p. 0/0, la valeur des produits manufacturés passe de 5 milliards à 17 milliards de dollars : elle a plus que triplé. Concurremment avec cette augmentation, un fort mouvement d'expansion des régions industrielles se manifeste. En 1880, six États du nord-est fournissaient 60 p. 0/0 de la production totale du pays; vingt-cinq ans plus tard, la valeur de leur production a plus que doublé, mais elle ne représente plus que 45 p. 0/0 de la production totale. L'industrie s'est étendue dans la région du centre-nord, et elle a fait son apparition dans le sud, mouvement qui atténue le fort caractère d'intérêts sectionnels conservé jusqu'ici par les différentes régions. Malgré son développement rapide, l'industrie américaine ne parvient cependant pas encore à satisfaire aux demandes croissantes du marché national.

Elle est merveilleusement servie par un sous-sol d'une richesse extraordinaire, où elle trouve à profusion la houille, le pétrole, et les divers minerais. L'uniformité des besoins et des goûts de la population facilite la production en grande quantité d'objets du même type ; permet l'utilisation intense de l'outillage mécanique que, d'autre part, la cherté et l'insuffisance technique de la main-d'œuvre incitent les industriels à perfectionner. La concentration de l'industrie, phénomène général chez toutes les nations industrielles, revêt aux États-Unis un caractère particulier par son ampleur et la forme qu'elle prend. Les trusts industriels donnent à l'entreprise une unité suprême de direction, et ambitionnent d'acquérir, dans leur ligne particulière de production, un quasi-monopole de fait ou tout au moins une importance suffisante pour pouvoir agir efficacement sur les prix.

L'industrie américaine n'a commencé à prendre une place sérieuse comme industrie exportatrice qu'à partir des dernières années du XIX^e^ siècle : en 1870, l'exportation des articles manufacturés américains ne représente que 15 p. 0/0 de l'exportation totale ; en 1905, sa valeur a presque décuplé, et elle représente plus du quart de celle-ci : pendant la dernière décade, l'exportation a pris, pour un petit nombre de ses branches, un caractère de régularité.

Une seule industrie a périclité pendant cette période où l'essor économique a été général : l'industrie des transports maritimes. Sa décadence remonte à 1860 : la substitution des navires en fer aux navires en bois et de la vapeur à la voile se fit pendant la guerre

civile, qui empêcha les États-Unis d'ajuster leur industrie des constructions navales aux nécessités nouvelles de la concurrence sur mer. L'Angleterre put prendre ainsi sur eux une avance qu'ils ne rattrapèrent pas. Puis, l'activité nationale, tout entière absorbée par la mise en valeur du domaine public, se détourna de l'industrie des transports maritimes, abandonnant aux étrangers la navigation de concurrence.

La population rurale continue à augmenter, mais l'essor des industries manufacturières crée un puissant appel vers les villes : en 1910, un peu plus de la moitié de la population totale, 55 p. 0/0, vit dans des agglomérations supérieures à 2.500 habitants ; plus d'un quart réside dans cinquante villes de plus de 100.000 habitants, et près d'un dixième dans les trois cités de New-York, Chicago et Philadelphie. C'est une conséquence des transformations économiques récentes, qui a une répercussion considérable sur la vie politique. L'industrialisation a amené au premier plan les questions ouvrières, pour la solution desquelles la présence d'un nombre important d'ouvriers d'origine étrangère, imparfaitement assimilés, crée des difficultés particulières aux États-Unis. La vallée du Mississipi est définitivement devenue, par son importance économique, la région prédominante dans l'Union : ses 21 États ont une population de 48 millions d'habitants (1910), alors que les 16 États riverains de l'Atlantique n'en comptent que 37 millions. Dans ce qui est maintenant l'ouest : les 11 États entre la rive droite du Mississipi et les Rocheuses, il y a environ 20 millions d'individus ; et dans l'extrême ouest : hauts plateaux des Cordillères et rivages du Pacifique, il y en a près de 7 millions.

## II

Après cette rapide esquisse du développement économique des États-Unis, nous voudrions indiquer l'influence qu'il a exercée sur leur politique générale, dégager les directives qu'il a imposées à leur politique intérieure et à leur politique extérieure.

Le fait capital, que nous nous sommes attaché à mettre en évidence, c'est l'expansion vers l'ouest et le caractère démocratique des populations de cette région frontière, qui se déplace de façon continue jusque vers la dernière décade du dix-neuvième

siècle. Le régime économique de cette région est simple : l'élevage, à son extrême limite, la culture extensive, et jusqu'à une époque encore récente la monoculture, dans les parties où la population est déjà plus stable. Cette population, hardie et dure au travail, a réclamé et obtenu un régime libéral pour la vente des terres publiques ; mais elle est pauvre, elle a besoin d'avances pour se procurer l'outillage, le bétail, nécessaires pour la mise en valeur du sol : c'est dans les anciens États de l'est qu'elle trouve ces capitaux, en hypothéquant ses terres. Les rapports de ces deux groupes de populations sont donc des rapports de débiteur à créancier.

L'ouest se montrera toujours l'adversaire des mesures qu'il soupçonnera devoir favoriser les financiers de l'est : il a fait une vive opposition à la première et à la seconde banques des États-Unis, qui avaient une charte du gouvernement fédéral; et pendant les périodes difficiles, où il sent plus lourdement le poids de sa dette, c'est à des mesures radicales que, pour guérir ses maux, il demandera au gouvernement d'avoir recours. Lorsque, après la guerre de Sécession, le gouvernement fédéral décide de réduire la circulation du papier-monnaie, dont l'usage immodéré a amené une inflation dangereuse, les populations de l'ouest s'élèvent contre cette mesure qui doit provoquer une baisse des prix et elles obligent le Congrès à en arrêter l'exécution. Quelques années après, elles demandent le libre-monnayage du métal-argent : l'abondance monétaire leur facilitera le règlement de leurs dettes, et elles obtiennent une demi-satisfaction. Mais la violente crise de 1893 vient montrer les dangers de cette politique ; l'est se ressaisit. La campagne présidentielle de 1896 met aux prises l'Ouest, partisan de « l'argent libre », avec l'est, défenseur de la « saine monnaie ». Grâce à une vigoureuse campagne d'éducation la victoire reste à celui-ci.

Les Compagnies de chemins de fer sont, à partir de 1870, l'objet d'une vive campagne de la part des agriculteurs de l'ouest : leurs titres sont possédés presque entièrement dans l'est ; les « farmers » accusent les Compagnies de profiter du monopole de fait dont elles jouissent pour percevoir des tarifs exagérés. Obligés d'envoyer au loin la masse de leurs produits, ils sont sous la dépendance de celles ci, à la merci des tarifs qu'elles édictent, qui peuvent favoriser ou entraver une culture ou une région. Ils demandent aux gouvernements des États d'intervenir pour les protéger, et ils

obtiennent une législation spéciale qui donne à des commissions le droit de réglementer les tarifs ; mesures contre lesquelles protestent vivement les financiers de l'est, qui les considèrent comme une véritable confiscation. Pour faire triompher leurs revendications, les farmers se liguent : ils créent les « granges », puis la « farmers' alliance » ; mais les deux grands partis historiques : démocrate et républicain, restent indifférents à leur cause. Ils les accusent de corruption, et en 1891 ils créent un tiers parti, le « people's party », dont le programme embrasse, outre la frappe libre de l'argent, leur demande la plus sensationnelle, un ensemble de réformes radicales, dont quelques-unes seront réalisées dans les vingt années suivantes.

L'organisation des vieux partis est telle que le nouveau parti ne peut vivre : en 1896, il se fond dans le parti démocrate, auquel il impose une partie de son programme et son chef, William J. Bryan. Vingt ans plus tard, le parti républicain est affecté à son tour par le radicalisme de l'ouest : un schisme se produit dans son sein, qui aboutit à la création du parti progressiste, sous la direction de Roosevelt ; ce parti n'a, lui aussi, qu'une brève existence et la plupart de ses membres retournent bientôt à leur parti d'origine, tandis qu'un petit nombre vont grossir les rangs des démocrates. Les deux partis qui se disputent le pouvoir sont donc affectés par les éléments radicaux de l'ouest, auquel ils doivent faire l'un et l'autre des concessions dans leur programme. Mais le parti républicain conserve des rapports étroits avec les industriels de l'est, avec qui il a lié partie presque à sa formation, et cette alliance fait de lui le défenseur de la politique de protection à outrance. Dans les débats sur la politique douanière, qui ont revêtu aux États-Unis un caractère passionné rarement vu ailleurs, les démocrates, dont la puissance réside dans le sud et l'ouest, se sont toujours montrés, au contraire, partisans d'une politique protectionniste modérée.

Le facteur économique a eu dans le dernier quart de siècle une très grande influence sur l'extension des pouvoirs du gouvernement fédéral. Le développement des moyens de transport, de l'industrie, du commerce, ont donné naissance à des questions que les États sont impuissants à résoudre. Leur autorité s'arrête à leurs frontières, mais les actes économiques dépassent celles-ci, s'étendent sur l'Union entière. Les Compagnies de chemins de fer

couvrent plusieurs États ; les trusts industriels exercent leur autorité sur tout le territoire des États-Unis. Une surveillance doit être exercée sur ces puissants organismes; l'autorité publique a le devoir de contrôler leurs actes, d'imposer une limite à leur action lorsque celle-ci porte atteinte à des droits privés ou fait courir quelque danger à l'intérêt général. Les États ont essayé de remplir ces obligations, ils ont légiféré pour réglementer les chemins de fer, puis les trusts ; l'expérience a démontré leur impuissance en ces matières et force a été d'avoir recours à l'autorité fédérale. Celle-ci a vu ainsi étendre son autorité sur un ensemble de matières qui semblaient, à l'origine, devoir demeurer dans le domaine exclusif des États. Sous l'autorité du droit que donne la Constitution au gouvernement fédéral de légiférer pour le commerce entre États, une législation nationale a été édictée, pour la réglementation des tarifs de chemins de fer, et un organisme spécial, l'Interstate Commerce Commission, a été créé pour en assurer l'application. Une série de lois fédérales réglementent maintenant les trusts industriels, et la plus récente manifestation de cette tendance à accroître les pouvoirs du gouvernement fédéral pour faire face aux nécessités nées du développement économique est la création du système des banques de réserve fédérales, soumises à l'autorité du Federal Reserve Board, en vue de fortifier le régime bancaire, resté jusqu'à ces dernières années très imparfait.

La politique extérieure des États-Unis n'a pas été plus indépendante du facteur économique que leur politique intérieure : il l'a engagée dans certaines directions, tandis qu'il a empêché la réalisation de plans hâtivement conçus. Un sentiment de prudence dicte aux Américains, au lendemain de la conquête de l'Indépendance, une politique d'isolement. Elle leur apparaît comme la conséquence naturelle de la séparation physique que l'Océan Atlantique met entre l'Europe et le Nouveau Monde. C'est le conseil que lègue Washington à ses compatriotes dans son adresse d'adieu : « Notre grande règle de conduite à l'égard des nations étrangères doit être, tout en développant nos relations commerciales, de n'avoir avec elles que le moins de rapports politiques possibles. » Ce sentiment s'accentue lorsque le courant d'émigration vers l'ouest est définitivement établi et que le caractère de puissance maritime qu'avaient les États-Unis à leur origine fait place à celui de puis-

sance continentale. Monroe à ce sentiment donne une expression officielle dans son célèbre message de 1823.

Le recul jusqu'au Pacifique de la frontière politique ne fait que devancer le mouvement continu de la population, qui n'est que ralenti un moment par la guerre de Sécession. La paix revenue, les Américains sont de nouveau absorbés par la mise en valeur de leur immense domaine. Les progrès de l'industrie manufacturière suscitent dans le troisième quart du dix-neuvième siècle des plans ambitieux chez les hommes d'État désireux de préparer l'avenir de leur pays. L'idée d'une politique américaine qui unirait les efforts des États-Unis et des peuples de l'Amérique centrale et du sud, pour constituer un système économique et politique indépendant de celui de l'Europe, indiquée comme une possibilité d'avenir par Hamilton, dans *the Federalist*, soutenue avec ardeur cinquante ans plus tard par Henry Clay, paraît à James Blaine, vers 1890, arrivée à l'époque de la réalisation. Le moment lui semble venu où les États-Unis peuvent aspirer à prendre la direction de ce système. Il voudrait voir conclure une entente politique pour assurer par la pratique de l'arbitrage l'avènement d'une ère de paix dans le Nouveau-Monde, et fonder la solidité de cette union en la basant sur une masse d'intérêts communs, par la création d'une union douanière dans laquelle les États-Unis, supplantant l'Europe, deviendraient les fournisseurs industriels des nations agricoles de l'Amérique du centre et du sud. Mais les États-Unis ne possèdent pas les moyens économiques nécessaires pour poursuivre un dessein aussi ambitieux : leur exportation industrielle commence à peine, ils ne peuvent fournir aux besoins de leur propre marché, comment pourraient-ils prétendre à alimenter de façon régulière des marchés étrangers? Et, encore tributaires de l'Europe pour les capitaux nécessaires à leur développement, ils n'ont pas les moyens de remplacer celle-ci comme commanditaires de l'Amérique latine. Le projet avorte ; il laisse cependant des traces dans le tarif douanier où Blaine réussit à faire introduire, pour la première fois, une clause nouvelle permettant la conclusion d'arrangements commerciaux, principe qui sera reproduit dans plusieurs tarifs successifs, sans produire d'importants résultats.

Pourtant, pendant la décade qui suit la tentative de Blaine l'industrie américaine fait de tels progrès que certaines de

ses branches commencent à concurrencer l'industrie européenne sur les marchés étrangers. Les hommes d'État européens poussent un cri d'alarme, les publicistes dénoncent le danger de l'impérialisme américain. La guerre contre l'Espagne, qui assure aux États-Unis la suprématie navale dans les Caraïbes et à la suite de laquelle ils deviennent puissance coloniale, paraît justifier ces craintes, auxquelles la politique du président Roosevelt donne de la consistance. De vastes programmes s'élaborent pour hâter l'expansion industrielle, projets d'amélioration des voies navigables, projet de construction d'un chemin de fer pan-américain qui relierait New-York à Buenos-Ayres, en desservant toutes les Républiques de l'Amérique latine, relèvement de la marine marchande, percement du canal de Panama. Le Président se déclare favorable à l'exportation des capitaux au dehors, sous l'égide de l'administration, particulièrement dans l'Amérique latine et en Chine. Ces vastes projets plaisent un moment à l'opinion américaine, mais elle ne s'attarde pas à en poursuivre la réalisation. Malgré leurs progrès extraordinaires dans ces premières années du vingtième siècle, les Américains ont trop à faire sur leur territoire pour détourner leur activité vers le dehors : sans doute, ils sont devenus grande puissance industrielle, et leurs exportations de produits manufacturés vont en croissant rapidement, mais elles ne représentent encore qu'une part bien modeste de la production. Aussi, la « Dollar Diplomacy » n'est pas soutenue. Les industriels et les financiers de l'est se rendent compte du caractère artificiel qu'elle aurait, et les populations de l'ouest, qui demandent toujours plus de capitaux pour continuer le développement de leur riche région, lui sont résolument hostiles.

La guerre européenne, qui a bouleversé et appauvri l'Europe et l'a arrêtée brusquement dans son développement économique, a changé de façon presque soudaine la situation des États-Unis. Sa prolongation a été pour eux une source de prospérité extraordinaire. Les agriculteurs de l'ouest, les planteurs du sud, les industries de l'est, ont réalisé des bénéfices sans précédents. L'industrie, pour satisfaire aux commandes des alliés et pour remplacer sur les marchés neutres les articles que leurs fournisseurs habituels, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, ne leur envoyaient plus, a développé sa puissance de production dans des proportions considérables. La participation des États-Unis au conflit, qui a été de

courte durée, n'a porté aucune atteinte à cette prospérité. Leur décision d'y prendre part a été retardée si longtemps parce que la population appréhendait de compromettre cette situation, mais surtout, et c'est là la cause fondamentale de leur lenteur à intervenir, parce que la masse de cette population, absorbée par la mise en valeur de son immense domaine, a depuis plus d'un siècle, cessé de s'intéresser aux questions européennes. Le facteur économique a fortifié, en particulier chez les habitants de la vallée du Mississipi, la croyance dans la politique traditionnelle d'isolement, dans cette politique des deux sphères qui veut un monde américain se développant indépendamment du vieux monde d'Europe, auquel le premier servira d'éducateur dans l'usage des institutions démocratiques. Et c'est dans la vallée du Mississipi, l'ancien et le nouvel ouest, que réside à présent la puissance politique.

Parce que la lutte a été courte pour eux, parce qu'ils n'en ont pas subi les souffrances directes, les Américains, à l'exception de l'élite intellectuelle, n'ont pas encore compris que ce formidable cyclone n'a fait qu'avancer la fin de cet isolement politique, dans lequel leurs transformations économiques ne leur auraient plus permis de se renfermer bien longtemps. Ces transformations se sont réalisées en quelques mois et la situation économique nouvelle qui en est résultée pour les États-Unis impose une modification profonde à leur politique générale. L'exportation est maintenant une nécessité pour leur industrie : il faudra se préoccuper de s'assurer des marchés pour l'écoulement de ses excédents de production. Un essor nouveau a été donné à la marine marchande : les États-Unis ont cessé d'être une puissance exclusivement continentale ; ils redeviennent puissance maritime, et, riverains de deux océans, les plus grands espoirs leur sont permis dans ce rôle nouveau. Fait plus important encore, de puissance débitrice des vieilles nations d'Europe qu'ils étaient avant la guerre, ils sont devenus puissance créancière, et l'appauvrissement de l'Europe est tel, leur enrichissement a été si grand, qu'ils sont les arbitres financiers du monde.

Comment dans une situation pareille les États-Unis pourraient-ils continuer la « traditional policy » ? Leur intérêt même leur fait une nécessité d'aider l'Europe à se relever aussi rapidement que possible ; s'ils négligeaient de lui apporter l'aide dont elle a besoin,

ils seraient eux-mêmes victimes de cette indifférence coupable : une crise violente menacerait bientôt leur splendide prospérité. Puis, le monde rétabli de son profond ébranlement, les États-Unis ne pourront pas se refuser aux obligations qui découlent du rôle de puissance mondiale — auquel, le voulussent-ils, leur état économique ne leur permettrait plus de se dérober.

Le milieu économique où ils se sont developpés a, naturellement, marqué le caractère des Américains. Leur œuvre principale, jusqu'ici, a été la conquête du sol, la mise en valeur d'un territoire inculte : c'est là œuvre de dur labeur, qui exige une persévérante tenacité, ainsi qu'un vigoureux optimisme. Combien lentement s'effectue l'emprise de l'homme sur la terre, et que de fois les plus grands efforts sont rendus infructueux par un caprice inattendu des éléments ! Les Américains ont trouvé, dans la variété même des climats dont ils jouissent, dans la richesse de leur sous-sol, la source d'une diversité considérable de productions et les éléments nécessaires pour l'édification de leurs industries manufacturières, et ils ont eu l'avantage d'un marché national croissant avec une rapidité extraordinaire, grâce à l'abondante émigration d'Europe, qui est venue s'ajouter au développement normal de la population. Ils ont travaillé dans des conditions bien différentes de celles de nos vieux pays : la récompense de leur travail a été merveilleuse ; leur prospérité a dépassé les plus grandes espérances. De là, cette poursuite ardente des biens matériels, si abondants autour d'eux, et cette magnifique confiance en eux-mêmes que les difficultés d'une lutte ingrate et les incertitudes de l'avenir ne sont pas encore venues ébranler. De là, cet esprit réaliste qui se manifeste si fortement dans la vie courante et dans la vie politique américaine ; mais aux périodes critiques ou aux moments de grand enthousiasme, cet esprit fait place brusquement au sentiment idéaliste hérité des Pères Pélerins et des pionniers de l'ouest qu'il a soutenus dans leur rude et laborieuse tâche.

Achille Viallate.

# LE PRÉSIDENT

## SES POUVOIRS ET SON RÔLE

On demandait, il y a quelque temps, à un Américain très au courant de la politique intérieure de son pays, des éclaircissements sur le rôle du Président Wilson. « Comment le Président, disait-on, gouverne-t-il contre la majorité parlementaire ? Le pouvoir exécutif chez vous doit-il normalement se dresser contre le pouvoir législatif au lieu de chercher son inspiration dans les vœux des représentants élus de la nation ? Le Congrès est républicain et le Conseil des Ministres est entièrement démocrate. Gouverner contre la majorité parlementaire, c'est se conduire à la façon d'un monarque qui ne serait constitutionnel qu'autant que les Chambres soutiendraient sa politique. Un roi d'Angleterre a beau être tory convaincu, si, aux élections générales, les libéraux l'emportent, il est tenu de confier le pouvoir à un premier ministre libéral. »

Après un instant de réflexion, l'Américain prit la parole et parla à peu près en ces termes : « C'est une mauvaise méthode, de juger nos institutions d'après les textes constitutionnels. Que diriez-vous d'un historien qui prétendrait arriver à connaître le christianisme à travers les dogmes de l'Église catholique ? Les textes ne sont que des cendres refroidies, la vie est dans les faits et chez les hommes, c'est là qu'il convient de la chercher. Il ne faut pas non plus vous imaginer que vous soyez les seuls à pratiquer le véritable régime parlementaire. D'excellents professeurs de droit constitutionnel sont prêts à démontrer qu'en donnant l'omnipotence à une Chambre des Députés ou à une Chambre des Communes, vous aboutissez à une parodie du parlementarisme. Les droits qui appartiennent sans conteste au peuple, vous les avez laissé confisquer au profit d'un petit clan de politiciens et d'agents électoraux au service

desquels sont tous les grands corps de l'État. Si encore cette oligarchie était désintéressée, si un zèle patriotique et l'amour du pays dictaient sa conduite ; mais vous n'ignorez pas qu'elle est principalement occupée à voter des lois qui l'enrichissent, et à faire fléchir les rigueurs de la justice en faveur de ses protégés.

« En réalité, notre régime politique reflète notre mentalité. Vous êtes un peuple de littérateurs et de savants, c'est-à-dire d'hommes de cabinet ; nous sommes des industriels et des commerçants, en d'autres termes des hommes d'action. Nous savons que les collections d'individus, assemblées, commissions, comités, n'ont jamais fait œuvre féconde : rien ne s'accomplit dans le domaine pratique sans l'intervention de l'énergie individuelle. Une maison de commerce qui a une demi-douzaine de directeurs remarquables, court à la ruine ; mettez à la tête un homme ordinaire, s'il a de la tenacité, elle prospèrera. Toutes nos grandes sociétés financières sont dirigées par un homme qui a un pouvoir absolu, qu'il s'appelle Rockefeller ou Carnegie. Vous parlez d'administration du ravitaillement ; ces mots abstraits nous semblent vides de sens ; nous ne connaissons que l'administrateur et l'économiste de génie qu'est M. Hoover. Quand la campagne électorale s'ouvre en France, vos journaux parlent d'un réveil d'activité des comités ; en pareil cas, les nôtres diront que les *bosses* se préparent à la lutte. Le pouvoir n'est pas confié dans notre pays à une Assemblée confuse, légère et irresponsable ; mais à un homme élu par le peuple et en qui le peuple voit à juste titre le *boss* suprême. »

Comme l'Américain parlait d'une voix sonore et facile et qu'il avait ce prestige qu'on prête en France aux étrangers, il gagnait rapidement à son avis ceux qui l'écoutaient. Il ne mentionnait les textes constitutionnels qu'avec mépris, n'attachant d'importance en politique qu'au réalisme. Aussi est-ce avec appréhension que nous allons, pour préciser le mode d'élection et les pouvoirs du Président, citer quelques articles de la constitution.



Si on se reporte à ce document vénérable, on découvre que le Président est élu au suffrage universel à deux degrés. Mais depuis 1796, les électeurs primaires donnent un mandat impératif aux électeurs secondaires.

Le Président est élu pour quatre ans.

Il doit avoir trente-cinq ans d'âge au moment de l'élection et être citoyen américain, depuis au moins quatorze ans. Un citoyen naturalisé peut par conséquent aspirer à la magistrature suprême.

La coutume veut qu'il ne puisse être réélu qu'une fois. Il lui est donc actuellement impossible de rester au pouvoir plus de huit ans. Le Vice-Président qui est élu en même temps que lui, est appelé à le remplacer, si, par suite de démission, de déchéance, de maladie ou de mort, il ne peut achever son mandat. C'est grâce à cette disposition constitutionnelle que Roosevelt est devenu Président après l'assassinat de Mac Kinley par l'anarchiste Czolgosz.

Le Vice-Président peut devenir Président dans un autre cas prévu par la Constitution. Si aucun des candidats n'obtient de majorité absolue, il n'est pas procédé à un second tour de scrutin. Le choix du Président dépend d'un vote de la Chambre des représentants chargée de départager les électeurs. Dans ce cas spécial, le vote se fait, non par tête, mais par État. Si ce second vote n'aboutit pas, le Vice-Président devient Président de droit.

Les candidats à la première magistrature de l'État, sont choisis dans les assises solennelles que les grands partis politiques tiennent sous le nom de Conventions nationales. On devine à la suite de quelles discussions, quelquefois de quels marchés, le choix se porte sur tel ou tel.

Le Président est logé à Washington dans le palais national connu sous le nom de Maison Blanche. Il reçoit un traitement annuel de 375.000 francs et le Congrès lui accorde quelquefois des indemnités supplémentaires pour frais de représentation ou de déplacement. Il n'a pas d'uniforme ni d'insignes ; il n'a pas d'escorte ni de garde d'honneur, ni de maison militaire. Sa maison civile comprend tout juste un chef du secrétariat, quelques scribes et des huissiers. Le contraste est grand entre la modeste situation de ce magistrat et son pouvoir immense.

Les Américains ont longtemps cru qu'il était interdit à un Président de quitter le territoire des États-Unis pendant la durée de son mandat. M. Wilson a donné un démenti à cette opinion en quittant Washington à deux reprises pour faire un séjour prolongé en Europe. Il a créé un précédent en acceptant d'être l'hôte de notre Capitale.

La Constitution et la coutume s'accordent pour conférer au

Président de la République des États-Unis des pouvoirs plus étendus que ceux dont jouissaient l'Empereur d'Allemagne et le Tsar de Russie. Nous allons les passer rapidement en revue.

Le Président a le droit de faire grâce. Il dispose de la force armée : quand une émeute éclate, c'est un ordre présidentiel qui met en marche les troupes fédérales. C'est sur les instructions du Président que la cavalerie américaine franchit la frontière mexicaine et châtie les rebelles. Il a le droit d'imiter le général Washington et de commander en personne les armées.

Le Président nomme à tous les emplois civils et militaires, cependant, quand il s'agit des hautes charges de l'État, « l'avis et le consentement du Sénat » sont nécessaires. Dans un pays de plus de cent millions d'habitants, ce n'est pas une mince besogne de distribuer au parti auquel le Président doit son élection, de nombreuses et grasses prébendes [1].

— Pourquoi êtes-vous préoccupé, demandait un des familiers de Lincoln au Président : les sudistes ont-ils donc remporté des avantages ?

— Les nouvelles sont bonnes, répondit Lincoln, mais j'ai à choisir entre deux candidats qui sollicitent une charge de receveur des postes dans l'Ohio.

Il est vrai que, depuis la présidence de Roosevelt, le pouvoir exécutif tend de plus en plus à s'en remettre pour les nominations de fonctionnaires à la Commission du Service civil, vaste administration de qui dépendent les concours d'entrée aux différents départements de l'État. Rompant avec une tradition presque aussi ancienne que la République elle-même, M. Wilson ne nomme pas exclusivement des démocrates : il lui est arrivé d'appeler aux plus hautes charges des adversaires politiques ; on ne peut que le féliciter de cette largeur d'esprit.

La Constitution n'accorde au Président ni le droit de déclarer la guerre ni celui de conclure des traités. Mais, en Amérique comme ailleurs, entre les mains d'un homme énergique et résolu, le pouvoir exécutif dispose presque toujours des destinées de la nation, au moins aux heures de crise. C'est ainsi que le Président Polk, lors de la guerre du Mexique (1845) a mis le Congrès devant le fait accompli. Il est naturel qu'étant responsable vis-à-vis de la

1. Le nombre de fonctionnaires fédéraux dépasse 500.000 !

postérité, sinon justiciable de ceux qui ont mis leur confiance en lui, le chef effectif, quel qu'il soit, ait le droit de prendre les décisions qu'il croit les meilleures et d'exiger qu'il soit obéi. Appuyé sur l'opinion publique que savent diriger les grands journaux quotidiens, le Président viendra à bout des résistances de l'Assemblée. S'il a derrière lui un parti bien uni et bien discipliné, un chef d'État impérialiste agrandira le territoire national, en dépit du pacifisme d'une majorité de représentants. Il est rare cependant qu'en temps normal, le Président soucieux de ses devoirs constitutionnels, empiète ainsi sur les attributions du Congrès. Il y a quelques années, Cleveland a renoncé à l'acquisition des Antilles danoises devant l'opposition du Sénat.

Il n'existe qu'un moyen efficace de faire échec à un Président belliqueux et mégalomane, c'est de lui refuser les crédits indispensables à la conduite de la guerre ou à l'achat de territoires. Un Président avisé n'entrera donc jamais en lutte ouverte avec le Congrès. Il poussera de hauts cris, protestera contre l'attitude peu patriotique ou mesquine des représentants, mais au dernier moment, l'accord se fera toujours.

Le Président sanctionne les lois. Il possède le droit de veto et, comme il n'est pas, à l'exemple du roi d'Angleterre et du Président de la République française, un simple commis du Parlement, il l'exerce. Dans une démocratie où c'est une opinion universellement reçue que les questions les plus délicates se tranchent par des textes de lois, il est bienfaisant de pouvoir étouffer à la naissance les lois mauvaises ou insuffisamment étudiées.

Le Président ne possède pas l'initiative des lois, mais il a le droit de demander au Congrès d'examiner telles ou telles mesures. C'est par voie de messages qu'il communique avec les représentants. Par une innovation qui a soulevé des critiques, M. Wilson a tenu à paraître au Congrès, à y lire ses messages et à les commenter. Le fait n'avait rien d'inconstitutionnel : Washington et John Adams lisaient leurs messages aux représentants des États comme Georges III son discours du trône aux lords et aux députés des communes assemblés à Westminster. Il fallait cependant du courage pour reprendre le 8 avril 1913, une coutume interrompue depuis le 22 novembre 1800. C'est par son action personnelle qu'il est parvenu à vaincre l'obstination de quelques germanophiles au moment de l'entrée des États-Unis dans le conflit européen. On ne

peut s'empêcher de trouver excellent le contact direct du Président et de l'Assemblée. Remarquons que ce qui est possible à Washington devant un petit nombre de sénateurs, serait très dangereux dans une autre capitale, où la représentation nationale est confiée à 5 ou 700 députés. Un Président ne doit pas s'exposer à être accueilli par des cris, des huées, des sifflets, à être interrompu, à provoquer le tumulte et le scandale.

Le Président communique avec ses électeurs — la nation tout entière — par des proclamations et des « adresses ». Le 30 mai 1918, M. Wilson a invité les Américains à « observer un jour de jeûne et de prières ». Le même jour, un autre appel les exhortait à souscrire à l'emprunt de la liberté.

Par une innovation singulière, M. Wilson a envoyé des messages non seulement au Congrès et au peuple américain, mais au peuple russe (mars 1918), au peuple français (21 mai 1918) et au peuple italien (23 mai 1918). Il anticipait sans doute un peu sur les prérogatives du Président des États-Unis d'Europe.

Si un différend s'élève entre le Président et l'Assemblée, le Président ne peut dissoudre l'Assemblée, mais l'Assemblée peut mettre le Président en accusation par la procédure de l'*impeachment*. Comme l'Assemblée n'est élue que pour deux ans, le Président n'a qu'à gagner du temps, ce qui est facile, pour peu qu'il ait quelque habileté ; ses adversaires ne se retrouveront pas en groupe aussi bien organisé, dans la nouvelle Assemblée.

Il est vrai que le Congrès dispose d'une autre arme : il peut voter des résolutions marquant sa désapprobation de la conduite du Président ; il peut même les voter à tour de bras. Brandie à la face du Président par des adversaires furieux, cette arme ne fait jamais peur ; c'est par là qu'elle ressemble à l'excommunication.

Le cabinet n'est pas, comme en France et en Angleterre, une commission inter-parlementaire exerçant le pouvoir concurremment avec le chef de l'État. C'est le Président qui choisit ses ministres et qui les renvoie[1]. Les ministres ne paraissent jamais au Congrès et ne sont pas responsables devant lui. Réduits au rôle de chefs de service, ils doivent s'incliner devant la volonté présidentielle. On sait que la proclamation d'émancipation des noirs fut signée sans délibération préalable du cabinet.

1. Le Sénat a renoncé à son droit constitutionnel de « conseiller » le Président dans le choix des ministres.

Un jour. Lincoln, présidant le conseil des ministres, était seul de son avis.

— Sept contre, un pour, dit-il sans rire, adopté !

La Constitution, on le sait, a voulu qu'il y eût en Amérique trois pouvoirs et a pris toutes sortes de précautions pour que l'un des trois ne pût l'emporter sur les deux autres. On a prétendu que si l'on respectait à la lettre les vœux des rédacteurs de la Constitution, tout gouvernement serait impossible parce qu'il faut qu'il y ait dans un État un pouvoir suprême et qu'on n'en voit pas aux États-Unis. En fait, c'est tantôt le Congrès qui impose sa volonté, et tantôt le Président.

C'est en vertu de la même Constitution que des hommes aussi dissemblables que Taft et Wilson ont exercé le pouvoir. Celui-là s'effaçait devant les parlementaires et s'efforçait de réduire son rôle à celui de docile exécuteur de leurs volontés ! Il paraît presque avoir voulu justifier le mot de Casimir-Périer : « Parmi tous les pouvoirs qui lui semblent attribués, il n'en est qu'un que le Président de la République puisse exercer librement et personnellement : c'est la présidence des solennités nationales. » M. Wilson, au contraire, abordait la vie publique avec l'idée bien arrêtée de restaurer le pouvoir présidentiel. « La faiblesse du gouvernement parlementaire, selon lui, c'est le manque de direction. » Si les Chambres « conglomérat d'éléments inharmonieux », prétendent, sous prétexte de contrôler les actes du gouvernement, usurper un pouvoir qui ne leur appartient pas, la machine administrative, violemment tiraillée dans tous les sens, se détraque et le pays est plongé dans la confusion. L'Angleterre a essayé de résoudre le problème par l'institution du *gouvernement de cabinet* : les Chambres délèguent leurs pouvoirs à une de leurs Commissions dont le président prend le titre de premier ministre tandis que les membres se partagent les portefeuilles. En Amérique, la Constitution place au-dessus des Chambres un dictateur, issu du suffrage universel, représentant direct du peuple.

Au cours de sa première campagne électorale, M. Wilson n'avait pas dissimulé son intention de rendre à l'exécutif toute l'autorité usurpée par le Congrès.

Dans le recueil de ses discours, on trouvera exposé tout au long, son programme politique. D'après lui, les législateurs sont devenus l'instrument des ploutocrates ; les lois sont faites, non

dans l'intérêt du peuple américain, mais pour l'enrichissement d'un petit nombre de spéculateurs sans scrupules et de politiciens corrompus. Il veut être le représentant de l'élément sain et laborieux du peuple, en l'espèce, de la classe moyenne, petits commerçants, petits patrons, employés, propriétaires ruraux ; il se présente à cette classe qui supporte toutes les charges et qui seule travaille et produit, sous l'apparence d'un saint Georges venu pour la délivrer du dragon oppresseur.

« La partie de l'Amérique qui a de l'originalité, s'écriait-il, qui crée des entreprises nouvelles, la partie où le travailleur ambitieux et doué fait son chemin, la classe qui met à profit, qui conçoit, qui organise, qui à présent étend ses entreprises jusqu'à leur donner un but et un caractère national — la classe moyenne enfin, on est en train de l'étrangler de plus en plus par suite des progrès qu'on nous a appris à appeler les progrès de la prospérité. »

Pour nous qui avons été élevés dans le respect de la Constitution de 1875 et dans la crainte de celle de 1848, la double présidence de M. Wilson a des allures révolutionnaires. Il est plus qu'un monarque constitutionnel, il est un dictateur. Sans doute, son tempérament autoritaire a été, pendant la guerre, une force précieuse pour le pays; il a été le chef, « l'homme à poigne » qui secoue l'apathie des gens en place et inspire de la confiance à l'armée. Mais il ne faut pas se dissimuler que le précédent qu'il a créé constitue un danger. Les nouveaux éléments, que l'émigration a introduits en Amérique depuis une trentaine d'années, comprennent en majorité des représentants de races incapables d'exercer le *self governement*. S'ils parvenaient à imposer leur volonté il n'y a rien d'impossible à ce que les États-Unis fussent exposés au césarisme. Mais le grand parti républicain saura sans doute préserver le pays de ce danger.



Le rôle de M. Wilson à l'intérieur nous intéresse moins que celui qu'il a joué à la Conférence de la Paix. On comprend maintenant comment, étant en réalité son propre ministre des affaires étrangères, il a pu siéger à Versailles à côté, non de chefs d'États, mais de premiers ministres. Arrivé à la Conférence, un programme bien arrêté en mains, représentant une puissance qui sortait de la lutte avec une armée intacte et des budgets sans déficit, il a été Prési-

dent de fait du nouveau Congrès de Vienne. A certains moments, on a eu l'impression qu'il traitait les autres plénipotentiaires comme les sénateurs de Washington réfractaires à sa conception du monde nouveau, et qui méritaient par leur obstination, non pas une harangue, mais une mercuriale. L'idéal élevé qu'il se proposait, lui avait suscité dans tous les pays des admirateurs fanatiques. Leur appui lui a été précieux pendant les négociations. On dit qu'il est reparti pour Washington satisfait de l'œuvre accomplie. Il est certain qu'il en portera la responsabilité devant l'histoire. La paix de Versailles s'appellera aussi la paix wilsonienne. Par un coup de fortune extraordinaire, le *boss* suprême du peuple américain a été l'arbitre des destinées de l'humanité. C'est une interprétation nouvelle de la Constitution américaine qui a permis à un Président des États-Unis d'être le *boss* du monde.

Ch. Bastide.

# LA PRESSE AUX ÉTATS-UNIS

## SON ORGANISATION ET SON RÔLE DANS LA VIE NATIONALE

Il n'est guère de pays au monde où la presse atteigne le même développement et jouisse de la même influence qu'aux États-Unis. La raison de cette importance de la presse américaine est simple. C'est pour les Américains un sujet de fierté sans cesse renouvelée que d'avoir fourni au monde le premier exemple de gouvernement démocratique qu'il eût jamais connu. Ayant montré la voie, ils tiennent à honneur de précéder les autres nations sur le chemin de la démocratie intégrale, d'être le porte-flambeau de l'humanité. Quoiqu'on puisse penser du succès avec lequel ils réalisent cette ambition, elle détermine chez eux un effort, qu'on trouve rarement au même degré chez les autres peuples, en vue de faire de l'idéal démocratique une réalité quotidienne et terrestre. Et qui dit démocratie dit une opinion publique informée de tous les problèmes intéressant la vie du pays, et capable de se prononcer sur eux en connaissance de cause. En matière de relations extérieures, l'idéal démocratique oppose la diplomatie au grand jour à la diplomatie secrète. Dans tous les domaines, il ne peut être un vain mot sans la publicité la plus étendue.

Il n'est donc pas étonnant que la presse possède, aux États-Unis, une importance et une influence toutes particulières. Les signes de cette importance sont nombreux. De tout temps, les membres du gouvernement de Washington, et le Président lui-même, ont reçu les journalistes dans des réunions régulières et périodiques, au cours desquelles il les tenaient au courant des questions du jour, et leur donnaient à leur sujet tous les renseignements susceptibles d'intéresser leurs lecteurs. Tant et si bien

que les journalistes américains en sont venus à revendiquer comme un droit cette communication des nouvelles par les membres du Gouvernement. Et ils entendent qu'aucun domaine ne leur soit fermé. On le vit bien à Paris au début de 1919 lorsque, déjà affranchis de la censure qui continuait à peser sur leurs confrères français, ils émirent la prétention d'assister à toutes les réunions de la Conférence des hommes d'État « alliés et associés ». Cela ne pouvait leur être accordé, et ne le fut pas. Mais le Conseil des Dix jugea leurs revendications assez importantes pour les examiner dans une réunion spéciale, et rédiger un communiqué dans lequel ses membres promettaient de donner à leurs délibérations une publicité plus étendue qu'ils ne l'avaient envisagé tout d'abord, et prenaient la peine d'expliquer tout au long pour quelles raisons ils ne pouvaient aller plus loin.

De cette importance de la presse américaine, l'habile propagande allemande avait eu bien garde de ne pas tenir compte. Au temps de la mission Dernburg, et encore après le départ de ce remuant personnage, elle multiplia dans les journaux les articles et les plaidoyers en faveur de l'Allemagne. Pendant longtemps, malgré tout ce que notre cause avait de meilleur, et de plus susceptible de recueillir les sympathies du public américain, la thèse allemande s'affirma avec succès uniquement parce que des agents de l'Allemagne s'occupaient de faire paraître dans les journaux les « radios » transmis par Nauen, alors que ceux de la Tour Eiffel, de Carnarvon, et des autres postes alliés, n'étaient publiés nulle part. Et, comme elle en avait assuré le succès, ce fut la presse qui tua la propagande allemande. Celle-ci ne se releva pas du coup que lui porta la publication par le *World*, en août 1915, d'une série de documents ayant appartenu à un agent de l'Allemagne, le Dr Heinrich Albert, et dans lesquels se trouvait exposé le fonctionnement de la propagande allemande aux États-Unis [1].

Ces exemples sont quotidiens, et pourraient être multipliés à l'infini. Mais ils ne feraient qu'exposer le fait, sans rien expliquer. L'explication apparaît au contraire lorsqu'on étudie l'organisation de la presse américaine.

1. Cf. G. Lechartier, *Intrigues et Diplomatie à Washington*, 1914-17 (Plon-Nourrit et Cie).

***

Les Américains consacrent à la diffusion des nouvelles et à l'étude des questions d'actualité une somme d'efforts à la mesure de tout ce que le pays a de gigantesque dans son étendue, sa population, ses ressources et son activité.

Chez eux, contrairement à ce qui se passe encore en Europe, on ne naît plus journaliste, mais on le devient. On le devient dans les écoles de journalisme. La première fut fondée à l'Université Columbia, grâce à un don fait dans ce but par le directeur et propriétaire du *World*, Mr Pulitzer. Depuis, il en a été organisé par les Universités de Wisconsin, d'Indiana, de Missouri, de Tulane, et de New-York. Ces écoles comptent deux sortes d'élèves : des jeunes gens qu'il s'agit de former à la profession de journaliste, et des journalistes déjà pratiquants qu'on perfectionne dans l'exercice de leur métier. Les premiers restent à l'École pendant quatre ans, et en sortent, quand leurs études sont couronnées de succès, avec le titre de *Bachelor of Literature*. Le souci qu'on apporte à les former apparaît dans la constitution des programmes. Ils comprennent, outre l'étude de l'Anglais, celle de l'Allemand ou du Français, — on s'étonne à vrai dire, vu le développement des relations entre les États-Unis et l'Amérique du Sud, de n'y voir figurer ni l'Espagnol ni le Portugais, — et encore les matières suivantes : littératures européennes, histoire, philosophie, sciences économiques, histoire et principes des sciences, et des cours techniques [1].

Sortis de l'École, les « Bacheliers de Littérature » vont se répandre dans le monde à la recherche des nouvelles. Les Américains leur font la chasse avec une véritable passion. Leurs agences : *Associated Press*, *United Press of America*, et *Universal Service* (ancien *International News Service*) qui appartient au fameux germanophile, et ami de Bolo-Pacha, William Randolpf Hearst, sont parmi les plus actives qui soient. Il n'est guère de jour où notre presse ne leur fasse des emprunts. En bien des cas, c'est un fait d'expérience courante que les seuls renseignements

1. Ces détails sont empruntés à l'excellent livre de M. Maurice Caullery : *Les Universités et la Vie Scientifique aux États-Unis* (Armand Colin).

de quelque valeur que nous possédions sur certains pays étrangers nous sont fournis par elles.

Outre les représentants de ces Agences, le champ de l'information est battu en tous sens par les multiples correspondants des journaux. Les grands journaux américains possèdent dans les principales villes de l'Europe, et aussi au Japon et en Chine, des bureaux dotés d'un personnel nombreux. Le *New-York Times*, le *Sun*, la *New-York Tribune*, le *World*, le *New-York Herald*, le *Brooklyn Eagle*, le *Chicago Daily News*, la *Chicago Tribune*, d'autres encore, comptent chacun plusieurs correspondants, non seulement en Europe, mais à Paris même. La palme en cette matière paraît revenir au *Chicago Daily News*, qui a publié un jour une liste de plus de cent correspondants qu'il avait à l'étranger. On se sent à vrai dire humilié quand on met en regard de tout ce déploiement d'activité la lamentable rareté, et l'insuffisance plus lamentable encore, des lettres d'Amérique qui paraissent dans nos journaux, et qu'on compare avec les dépêches nombreuses et fournies qu'envoient à leurs journaux, de tous les pays du monde, les correspondants américains, les quelques lignes sèches, et trop souvent sybillines faute d'être suffisamment développées, que la presse française offre à ses lecteurs au sujet des affaires américaines.

Car les correspondants américains n'ont pas que le mérite d'être nombreux. Ils sont actifs, curieux, fureteurs, d'autant plus attachés à recueillir des informations qu'il est plus difficile d'en obtenir. Ils se déplacent sans cesse, sont toujours là où il se passe quelque chose, très souvent les premiers sur les lieux. Et leur activité est fréquemment couronnée de succès. Combien de fois, au cours des derniers mois, n'est-ce pas la *Chicago Tribune*, par l'intermédiaire de son bureau parisien, qui a appris au public français ce qui se passait dans le monde ?

Les journalistes américains ne s'attachent pas seulement à donner à leurs lecteurs des informations complètes et précises : ils veulent plus encore les leur donner neuves et rapides. Ils n'ont pas aussitôt recueilli une nouvelle qu'ils la télégraphient à leur journal, quelquefois même sans prendre tout le soin qu'il conviendrait de vérifier son exactitude, et quitte à la compléter dans une autre dépêche envoyée quelques heures plus tard. Et les journaux publient des éditions multiples, qui répondent à cette préoccupa-

tion de tenir, d'heure en heure, le public informé des événements mondiaux. Cela est sensible surtout pour les journaux du soir. Tels d'entre eux, comme le *Chicago Daily News*, paraissent avec une feuille hors-texte qui contient les nouvelles de la dernière minute. Il est significatif, à ce point de vue, que les journaux du soir soient plus nombreux que ceux du matin. D'après le *World Almanach* de 1919, leur nombre était en 1914 de 1815, contre 794 journaux du matin. L'*American Newspaper Annual and Directory* de 1919, publié à Philadelphie chez N. W. Ayer and Son, fixe à 21.600.000 le tirage global des journaux du soir, contre 12.763.000 pour ceux du matin.

***

Ces chiffres donnent une idée de l'importance prise, dans les États-Unis d'aujourd'hui, par l'industrie du journalisme. Les débuts de cette industrie remontent, dans les colonies qui sont comme la cellule originelle de la nation actuelle, aux dernières années du XVIIe siècle. Débuts hésitants et difficiles s'il en fut. Le premier journal américain n'eut, au sens rigoureux du terme, qu'une existence éphémère. Sous le nom de *Public Occurrences*, il fut lancé à Boston, capitale intellectuelle du groupe des colonies anglaises d'Amérique, en 1690, et fut supprimé par les autorités dès la publication de son premier numéro. De quatorze ans, les colonies n'eurent pas d'autre journal. Après cet intervalle, le *Boston News Letter* fit son apparition, à Boston encore, comme le titre l'indique. Cette feuille timide, de dimensions et de format réduits, resta quinze ans sans confrère. Puis le journalisme américain se développa régulièrement et sans arrêt. A l'époque du Bill du Timbre (1765) les colonies comptaient soixante journaux. Entre temps, les magazines avaient fait leur apparition. Benjamin Franklin avait lancé le premier à Philadelphie, en 1741, sous le titre longuement descriptif de *The General Magazine and Historical Chronicle for all the British plantations in America* [1].

Aujourd'hui, les États-Unis possèdent à eux seuls les deux tiers des journaux du monde entier [2]. L'*American Newspaper Annual and Directory* pour 1919 fixe à 10.461 le nombre des villes améri-

1. Voir pour ces détails, W. Trent, *A history of American Literature* (ch. VI).
2. Cf. N. M. Butler, *Les Américains*, traduction de Mme Émile Boutroux (Cornély).

caines dans lesquelles des journaux étaient publiés cette même année, et à 21.664 le nombre des publications périodiques de toute nature qui y étaient offertes aux lecteurs américains. Peut-être à cause de la guerre, ces chiffres étaient en décroissance. On comptait, en effet, pour 10.884 villes, 22.842 publications en 1918, contre 10.929 villes et 23.024 publications en 1916, et 10.985 villes et 23.167 publications en 1915. Et le mouvement des créations nouvelles et des suppressions est, d'une année à l'autre, plus important encore que ces chiffres ne sembleraient l'indiquer. C'est ainsi que, sur les 10.985 villes dotées de journaux en 1915, 2.683 étaient des chefs-lieux de comté, tandis que ce dernier chiffre s'élevait à 2.898 en 1916, dans le même temps où le chiffre global tombait à 10.929.

Pour 1919, le décompte des différentes publications s'établit ainsi qu'il suit :

| | |
|---|---|
| Quotidiens ............................ | 2.428 |
| Tri-hebdomadaires...................... | 74 |
| Bi-hebdomadaires....................... | 483 |
| Hebdomadaires ......................... | 14.771 |
| Revues bi-mensuelles.... .. ............ | 345 |
| Revues mensuelles...................... | 3.073 |
| Revues paraissant tous les deux mois...... | 108 |
| Revues trimestrielles...... .............. | 345 |
| Divers ........... ...................... | 37 |

Dans ces chiffres, fournis par l'*American Newspaper Annual and Directory* de 1919, le nombre extrêmement élevé des revues, et en particulier des hebdomadaires, mérite d'être noté tout spécialement. Cet annuaire ne fournit malheureusement guère d'indications sur le genre de sujets traités par les publications dont il fait le décompte. Force nous est, pour cette matière, de nous reporter au *World Almanach*, qui ne donne, en 1919, que les statistiques de 1914. Pour anciennes qu'elles soient, l'étude n'en est pas moins suggestive.

La première place, et de loin, est tenue par les publications cataloguées sous la rubrique : « Nouvelles, politique, et lectures familiales ». Celles-là sont au nombre de 17.574. Elles témoignent du fait que, tandis que l'instruction moyenne est très développée aux États-Unis, les Américains ont du goût surtout pour les lectures légères et faciles. Les revues religieuses viennent ensuite,

au nombre de 1.412, et cela est à noter dans un pays qu'on est trop porté, en Europe, à considérer comme exclusivement matérialiste. Pays religieux, les États-Unis sont aussi celui des riches frivoles dont la vie est décrite, sous des couleurs sévères, dans les romans d'Edith Wharton et d'Upton Sinclair. A leur usage, les revues d'art, les revues musicales, les magazines sociaux et les journaux de mode, sont au nombre de 873. Les revues agricoles, et celles qui traitent des questions de commerce, de finance, d'assurance, et des chemins de fer, atteignent respectivement les chiffres de 346 et de 323. Les deux catégories suivantes indiquent à quel point l'instinct social est développé aux États-Unis. Les organes des « sociétés fraternelles » y sont au nombre de 312, tandis que 303 périodiques sont publiés dans les collèges et les écoles. La classe la plus importante, après celles-là, est celle des revues de « littérature générale », au nombre de 284. Puis on trouve 231 publications consacrées à l'éducation et à l'histoire ; 179, et ce chiffre est significatif encore, aux problèmes sociaux ; 178 à la médecine et à la chirurgie ; 164 aux questions commerciales en général ; 163 aux questions ouvrières ; 135, et le rapprochement des deux termes sous une même rubrique est à relever, aux questions de science et de mécanique ; et enfin 65 aux questions de droit.



Dans ces publications, une place à part est occupée par celles écrites dans une autre langue que l'Anglais. Celles-ci trouvent, chez les immigrés récents, un public étendu. On évaluait récemment, en effet, à 8.500.000, parmi les habitants des États-Unis âgés de plus de dix ans, le nombre de ceux qui étaient incapables de lire l'Anglais — dans lesquels il faut compter, il est vrai, un certain nombre d'illettrés de langue anglaise [1]. Il y a là des gens venus de toutes les régions civilisées du globe, et les langues les plus diverses sont représentées dans la presse de langue étrangère des États-Unis. L'*American Newspaper Annual and Directory* cite des journaux en Allemand, en Arabique, en Arménien, en Bulgare, en Chinois, en Croate, en Danois, en Esperanto, en Espagnol, en Finlandais, en Flamand, en Français, en

1. Cf. *New-York Times* du 20 avril 1919.

Gallois, en Grec, en Hawaïen, en Hébreu, en Hindoustani, en Hollandais, en Hongrois, en Islandais, en Italien, en Japonais, en Judéo-allemand, en Letton, en Lithuanien, en Norvégien, en Polonais, en Portugais, en Roumain, en Russe, en Ruthène, en Serbe, en Slovaque, en Slovène, en Suédois, en « Tagalog » et autres dialectes des Philippines, et finalement en Tchèque. Du fait de la guerre, un certain nombre de publications en Allemand et en Hongrois ont dû cesser leur publication [1]. Le mouvement n'a pourtant pas été fort important, et les statistiques de 1914, données par le *World Almanach* de 1919, restent substantiellement exactes aujourd'hui. Cette année-là, on comptait 160 quotidiens, 868 hebdomadaires, et 376 autres périodiques en langue étrangère. Par ordre d'importance, les quotidiens se classaient ainsi :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Allemand | 55 | Chinois | 5 |
| Français | 12 | Hollandais | 4 |
| Italien | 12 | Hongrois | 4 |
| Polonais | 12 | Croate | 3 |
| Japonais | 10 | Arabe | 2 |
| Judéo-allemand | 10 | Bulgare | 1 |
| Espagnol | 8 | Lithuanien | 1 |
| Tchèque | 8 | | |

La place que tiennent ces journaux dans la vie américaine ne se mesure d'ailleurs pas à leur nombre. Très souvent, ils n'ont que des dimensions réduites, des ressources précaires, et des lecteurs peu nombreux. A ceux-là, les esprits que préoccupe aux États-Unis l'« américanisation » des immigrés reprochent de ne rien faire pour renseigner le nouvel arrivant sur l'histoire, les mœurs, et les affaires de la nation à laquelle il est venu demander, quelquefois la liberté, et toujours des conditions d'existence meilleures que dans son pays d'origine. Ils les accusent de restreindre leur champ visuel aux limites de l'îlot ethnique auquel il appartient ; de ne lui donner d'autres nouvelles que de la patrie qu'il a quittée, de ses compatriotes installés en pays américain, ou des possibilités d'embauchage qui s'offrent à lui. Ils leur font grief, en un mot, de dresser une sorte de mur entre l'Américanisme et lui. Ces derniers temps, ce danger a revêtu une forme particulière. On s'est

1. Pour toutes indications utiles à ce sujet, voir les *Bulletins Périodiques de la presse américaine* publiés par le Bureau de la Presse Étrangère.

aperçu avec émoi que certains de ces journaux, et spécialement ceux de langue russe, publiaient des appels à la Révolution, et donnaient leur appui à la propagande menée par Lénine en vue de renverser tous les gouvernements « capitalistes ». L'émotion a été assez vive pour que les journaux de langue anglaise publiassent des traductions de ces articles. On ne saurait dire, à l'heure actuelle, quel sera l'effet de cette campagne dirigée contre l'esprit des institutions démocratiques américaines. Mais quand il s'agit de journaux qui, sans combattre l'« Américanisme », se contentent de l'ignorer, il semble qu'on s'exagère le péril. Parmi les journaux de langue étrangère, le danger ne vient pas, pour l'unité nationale des États-Unis, des feuilles terre à terre que les fervents de l'américanisation chargent de tous les maux. Si l'immigré n'apprend pas l'Anglais, l'école américaine l'enseigne à ses enfants, venus de l'étranger avec lui ou nés aux États-Unis. On leur y révèle en même temps, ce que son journal ne dit pas à leur père, comment la nation américaine s'est faite, et quelles sont ses aspirations. Plus tard, le journal de langue étrangère ne leur suffira plus. Ils l'abandonneront pour le journal de langue anglaise. On estime, en effet, que le plus souvent les journaux de langue étrangère perdent leur clientèle, chez les immigrés, à la deuxième ou à la troisième génération.

Mais le plus souvent seulement. Les exceptions se rencontrent chez les races dont les journaux rivalisent, pour l'importance et l'intérêt, avec ceux de langue anglaise. Tel est le cas, en particulier, des journaux en Français, en Italien, en Espagnol, en Judéo-allemand, en Allemand, et aussi en Hongrois.

Toutefois, même gardant leur langue, les Français, les Italiens, et les Espagnols, n'ont pas une mentalité tellement différente de celle des Américains que cela les isole et les range dans une classe nettement à part. Il en va autrement pour les Israélites qui ont conservé l'usage du Judéo-allemand, pour les Allemands, d'Allemagne et d'Autriche, et pour les Hongrois.

Les journaux en Judéo-allemand fleurissent surtout dans les quartiers populaires de l'Est de New-York. On en trouve là, comme le *Jewish Daily Forward*, dont le tirage approche de 200.000. Ils suffisent pleinement à leurs lecteurs pour être informés de ce qui ce passe aux États-Unis et dans le monde. Et leur mentalité n'est pas celle des Américains qui les entourent. Alors que, pendant la

guerre, tout l'Est des États-Unis était nettement favorable aux Alliés, ils leur restèrent violemment hostiles jusqu'à la Révolution russe, et entraînèrent avec eux dans cette attitude la population israélite des bas quartiers de New-York. Fréquemment aussi, ils versent dans le Socialisme. C'est par eux surtout qu'ont pénétré ou que pénètrent aux États-Unis les doctrines du marxisme ou du communisme, qui par ailleurs rencontrent, auprès des Américains, moins de succès qu'auprès des Européens. On sait que Trotski, expulsé de France, s'était rendu aux États-Unis et collaborait à l'un de ces journaux avant de rentrer en Russie pour y établir la dictature du prolétariat. La gloire du Bolchevisme, qui répugne à la masse des Américains, y est chantée quotidiennement.

Le rôle des journaux de langue allemande est plus connu. Ils sont nombreux, et certains sont puissants. A Chicago, l'*Abendpost* tirait en 1916 à 60.000 exemplaires et l'*Illinois Staats-Zeitung* à 45.000. A New-York, la *New-Yorker Staats-Zeitung* tirait la même année à 140.000. Quelques-uns de ces journaux n'oublient pas que Von Steuben collaborait jadis avec Washington aux côtés de La Fayette, et il reste chez eux quelque chose de l'esprit des révolutionnaires allemands de 1848, qui avaient gagné les États-Unis, après l'échec de leur mouvement, pour fuir le militarisme prussien. Mais la plupart, en ces dernières années, n'étaient autre chose que les pionniers, la pointe d'avant-garde de l'impérialisme germano-magyar. Car les journaux hongrois adoptaient la même attitude que ceux de langue allemande. C'est avec l'appui de l'un d'entre eux, la *Szabadsag* de New-York, que l'ambassadeur autrichien à Washington, le Dr Dumba, cherchait en 1915 à fomenter des grèves et des attentats dans les usines américaines qui travaillaient pour les Alliés. Allemands et Hongrois ont pendant toute la guerre fidèlement développé les thèmes de la propagande allemande, vanté la force allemande, l'efficacité allemande, la science allemande, la vertu allemande, la douceur allemande, la générosité allemande et l'innocence allemande. L'entrée des États-Unis dans la guerre les a contraints à la prudence, les a forcés à se surveiller, a amené la disparition de quelques-uns, mais n'a pas provoqué leur suppression. Surtout, en les voyant reprendre, depuis l'armistice, tous les arguments par lesquels l'Allemagne cherchait à gagner la paix après avoir perdu la guerre, on pouvait se demander s'ils avaient changé d'esprit, avaient cessé d'être les serviteurs du

*Deutschtum* impérialiste et conquérant. L'attitude de ces journaux et de leurs lecteurs continue à poser pour les États-Unis l'un des gros problèmes de leur histoire et de leur unification nationale.

***

Comparées aux nôtres, les publications de langue anglaise sont, dans l'ensemble, plus substantielles, plus volumineuses et surtout plus riches. Si l'on s'en tient aux revues trimestrielles, mensuelles, ou bi-mensuelles d'intérêt général, la différence n'est pas très sensible. Dans le genre le plus grave l'*Atlantic Monthly* ou la *North American Review* sont assez semblables à la *Revue des Deux Mondes* ou à la *Revue de Paris*. Tout au plus pourrait-on noter, sur la couverture d'une revue comme la *North American Review*, en lettres rouges dans un cartouche blanc qui se détache crûment sur le fond bleu de la page, l'indication d'un ou deux articles saillants qui rappelle, comme rien ne le fait chez nous dans les revues du même ordre, les méthodes d'une réclame commerciale un tant soit peu tapageuse. Les magazines plus légers, pleins d'articles de vulgarisation, de nouvelles, de romans d'amour ou d'aventures, et dont nous avons vu les soldats américains si friands, ne sont pas non plus conçus sur un autre plan que les nôtres. Ils sont simplement plus nombreux, et font une plus grande place peut être, d'une part aux œuvres d'imagination, et de l'autre aux nouveautés de la mécanique ou de la science appliquée à l'industrie.

Les revues techniques présentent, au contraire, certaines différences marquées. On n'a pas ici l'intention de les étudier en détail. On serait conduit, en voulant le faire, à dépasser les limites d'un simple article, et pareil examen serait au surplus d'un profit relativement maigre. On signalera cependant qu'on publie, dans les universités américaines et sous leurs auspices, des revues savantes : historiques, juridiques, littéraires ou scientifiques, de fort bonne tenue, pour qui les difficultés financières n'existent pas, et l'on souhaiterait certes, pour le développement et le rayonnement de la science française, que celles qui leur correspondent chez nous fussent assurées de conditions d'existence aussi favorables. Et l'on voudrait encore que nos industriels, nos commerçants et

nos agriculteurs pussent disposer, chacun dans leur specialité, de revues aussi luxueuses, abondantes, variées, solides et documentées, que celles qui s'offrent à leurs rivaux américains.

On en dirait autant des hebdomadaires. Ces publications atteignent, aux États-Unis, un développement dont rien n'approche chez nous. On a vu qu'elles représentent plus des deux tiers du chiffre total des « journaux ». C'est d'elles surtout qu'il est vrai de dire qu'elles sont plus volumineuses et plus luxueuses que les nôtres. Dans le genre satirique, *Life* l'est infiniment plus que *Le Rire* ou *La Baïonnette*. Et l'on ne voit guère d'hebdomadaires, en France, en particulier de ceux qui s'adressent à un public étendu, dont les pages soient aussi nombreuses, le papier aussi fort, l'impression aussi bonne que c'est le cas, par exemple, pour *Leslie's Weekly*, *Collier's Weekly*, ou la *Saturday Evening Post*.

Certaines de ces publications exercent sur l'opinion publique une influence que ne possèdent au même degré aucune revue ni aucun journal d'Europe. Il ne s'agit pas ici des revues politiques. Celles-ci subissent, aux États-Unis, le contre-coup du mépris dans lequel y sont généralement tenus la politique et, sauf de rares exceptions, les politiciens[1]. D'ailleurs, cultivé juste autant qu'il le faut pour ne pas risquer d'être un vaincu de la vie, orienté tout entier vers l'action, dédaignant comme un luxe superflu les pures spéculations de l'esprit, l'Américain ne serait ordinairement guère sensible aux raisonnements, même les plus brillamment échafaudés ou les plus subtilement déduits, des théoriciens de la politique. Aussi bien, et cela explique en grande partie l'insuccès de la propagande allemande aux États-Unis, il serait volontiers tenté de se défier de leurs arguments comme d'une entreprise contre sa liberté. Mais il existe vers son esprit, sans qu'on risque de l'effaroucher en la prenant, une autre voie plus indirecte et plus secrète. Les États-Unis ne sont pas une nation d'intellectuels. Mais c'est une nation de gens instruits, d'une bonne instruction moyenne. « Je ne pense pas qu'il y ait de pays dans le monde, écrivait déjà Tocqueville, où, proportion gardée avec la population, il se trouve aussi peu de savants et moins d'ignorants[2]. » Et ces gens ont un goût très vif

1. Voir, sur les raisons de ce mépris : N. M. Butler. *Les Américains*, traduction de Madame Émile Boutroux (Cornély), et Gustave Rodrigues : *Le Peuple de l'Action* (Colin).

2. Cité par Rodrigues. *Op. cit.*, p. 74.

pour la lecture. Ils sont particulièrement friands de romans. Non point, sauf dans les classes les plus riches et les plus cultivées, des romans psychologiques, philosophiques ou « documentaires » de nos esthètes, de nos « penseurs » et de nos réformateurs sociaux. Mais de bons romans d'amour ou d'aventure à l'ancienne mode, d'une lecture facile, d'un mouvement entrainant, où l'intérêt principal est dans l'intrigue, le développement de l'action, et la cataracte croulante des événements et des épisodes. Et c'est par où on les atteindra. Qu'on offre aux lecteurs américains des romans de cette nature, ou, ce qui peut facilement avoir un caractère analogue, les notes de voyage d'un correspondant actif et curieux, qu'on leur fournisse, en un mot, de l'action et des faits, et on sera sûr de trouver un nombreux public. Et non seulement nombreux, mais docile. Pour peu que ces romans empruntent leur matière à la réalité ambiante, leur lecture l'intéressera si vivement qu'on lui pourra faire accepter par surcroît les idées que l'auteur aura, non pas développées logiquement, mais traduites, si l'on peut ainsi dire, dans la catégorie de l'action.

Or, en dehors de quelques articles documentaires, des revues, dont les plus connues en Europe sont la *Saturday Evening Post* et *Collier's Weekly*, ne publient guère que des romans ou des nouvelles du genre qu'on vient de décrire. Ces revues sont lues dans toute l'étendue du pays, de l'Atlantique au Pacifique, et des Grands Lacs au Rio Grande, et par tous. Elles en sont les véritables journaux nationaux. Leur tirage est très supérieur à celui des quotidiens ou des revues mensuelles. Celui des plus lus parmi les journaux de New-York, eux-mêmes les plus prospères du pays, ne dépasse guère 400.000. L'*American Sunday Magazine*, de New-York, tire à deux millions, la *Saturday Evening Post* à 1.900.000, *Collier's Weekly* à près d'un million. Et, pour leur influence, on ne fait que reproduire des témoignages américains en disant que les dépêches de leurs correspondants dans les pays européens, ou les romans plus ou moins mélodramatiques, dans lesquels le rôle du vilain était régulièrement tenu par des Allemands, qu'elles ont publiés après le 2 août 1914, ont plus fait que toute autre chose pour gagner aux Alliés les sympathies du grand public américain.

***

Par comparaison avec ces revues, les quotidiens n'ont qu'un tirage restreint. Les plus prospères, qu'on rencontre à New-York, *World*, *New-York American* ou *New-York Times*, ne dépassent guère 400.000. Le plus souvent, ils se tiennent aux environs de 100.000. Tel est le cas d'organes importants comme le *Sun*, de New-York, ou la *New-York Tribune*. En dehors de New-York, ce chiffre même de 100.000 est rarement atteint.

On saisira la raison de ce fait si l'on considère que les journaux américains sont tous des journaux « de province ». Le *Courier-Journal* de Louisville, il est vrai, se proclame un « journal national ». Mais cela seul est significatif. On n'imagine pas le *Matin*, ou le *Petit Parisien*, se faisant un titre de gloire de ce qu'ils sont lus dans toute la France. Cette vérité est trop évidente pour avoir besoin d'être proclamée. Il n'en va pas de même aux États-Unis. Aucune ville du pays n'en est la capitale au sens où Paris est celle de la France ; aucune région n'en donne le ton à toutes les autres. Washington, capitale politique, ne réunit qu'une population peu abondante de fonctionnaires et de commerçants qui pourvoient à leurs besoins. Depuis que les Alleghanys ont été dépassés dans la course vers le Pacifique, Boston a été déchue de son rang de capitale intellectuelle. Les deux plus grands journaux littéraires américains d'aujourd'hui, le *Dial* et l'*Argonaut*, paraissent l'un à Chicago et l'autre à San-Francisco. En même temps que Boston, l'Est tout entier a perdu sa prééminence. Par rapport à la sienne, l'opinion du Centre et de l'Ouest acquiert une importance de plus en plus grande. Les hommes politiques soucieux d'assurer le succès d'un programme ou d'une mesure ne manquent jamais de partir en tournée dans les régions de Chicago, Saint-Louis, Saint-Paul, Kansas-City et San-Francisco. A la dernière élection présidentielle, contre les voix de l'Est, qui allèrent à M. C. E. Hughes, celles du Centre et de l'Ouest maintinrent M. Wilson au pouvoir. Le centre de la vie économique du pays n'est pas non plus dans l'Est. On ne peut même dire que la vie économique américaine ait un centre. La bourse de Chicago le dispute pour l'influence à celle de New-York. Le centre du commerce des blés et du bétail est à Chicago. Celui du commerce

du coton est dans le Sud. La Californie possède un commerce de fruits et de vins qui n'appartient guère qu'à elle. Les ports de Philadelphie, de la Nouvelle-Orléans, de San-Francisco, rivalisent pour l'importance avec celui de New-York.

Qu'on ajoute à cela la forme fédérale du Gouvernement, et l'étendue considérable du pays, qui rend impossible la diffusion des journaux sur toute l'étendue du territoire, et l'on comprendra que les États-Unis ne possèdent pas de journaux nationaux comparables à ceux de Paris. Si on veut saisir leur caractère vrai, il faut les comparer plutôt à nos grands provinciaux : *Journal de Rouen*, *Phare de la Loire*, *Petite Gironde*, *Dépêche de Toulouse*, *Progrès de Lyon*, etc., etc.

De fait, ces journaux ont tous, même à New-York, un caractère local très accentué. Ils ne sont guère lus en dehors de l'État dans lequel ils paraissent. Rédigées le plus souvent, la familiarité américaine aidant, sur un ton qui implique que les lecteurs aussi bien que les rédacteurs du journal connaissent au moins de vue les gens dont on parle, les nouvelles locales y tiennent une grande place. Les affaires locales, celles de la ville, du comté, ou de l'État, y sont discutées avec au moins autant d'abondance que celles de la nation. Dans le traitement de ces dernières, il est bien rare que les préoccupations locales, la manière de voir locale, ne transparaissent pas sous l'effort qu'on fait pour s'élever à un point de vue plus général.

Non que ces journaux n'aient rien de national. Les mêmes agences desservent la totalité des États-Unis. Il est rare que les dépêches d'un même correspondant ne soient publiées que par un seul journal. La règle est au contraire qu'elles paraissent dans plusieurs, disséminés sur toute l'étendue du pays. La presse reçoit de ce fait une certaine unité. En même temps, les journaux prenant soin de publier des extraits de ce qu'écrivent leurs confrères, dans toute l'étendue du pays, le lecteur américain n'est pas isolé « dans sa province ».

Il n'en est pas moins vrai que, de même qu'on ne connaît pas les États-Unis si, comme on le fait trop souvent, on s'en tient à la région de New-York et à la Nouvelle-Angleterre, on ne connaît pas non plus l'opinion américaine si on n'étudie que la Presse de l'Est. C'est pourtant ce qu'on fait le plus souvent chez nous. Pendant les premières années de la guerre, alors que M. Wilson l'interprétait

et la guidait tout à la fois, on nous l'a longtemps représentée, sur la foi des journaux de l'Est, comme le précédant de loin sur le chemin de l'hostilité à l'Allemagne et de l'intervention. Sur la foi des mêmes journaux, notre presse s'est livrée contre M. Wilson, au temps de la dernière élection présidentielle, à une campagne affligeante pour ceux qui savaient. Et, alors que l'intervention américaine aurait dû nous donner des choses américaines une notion plus exacte, on ne voit malheureusement pas que ceux qui assument la charge de renseigner le peuple français, voire même de le gouverner, soient revenus de leurs errements.



Comparables à nos journaux de province pour leur rayonnement et leur point de vue sur les choses, les quotidiens américains s'en distinguent, et aussi de ceux de Paris, par leur volume, la variété des sujets qu'ils traitent, et l'abondance avec laquelle ils les traitent. Leurs éditions du Dimanche sont particulièrement formidables. Autrefois, la religion puritaine voulait que le Dimanche fût consacré au Seigneur, et passé loin du siècle en lectures et en méditations pieuses. Aujourd'hui encore, les journaux anglais ne paraissent pas le dimanche, et le déclin du Puritanisme a été marqué seulement, en Angleterre, par la création de journaux qui ne paraissent que ce jour-là. Aux États-Unis, au contraire, les journaux offrent à leurs lecteurs, le dimanche, une matière infiniment plus abondante qu'en semaine. Non pas tous en vérité. Sur 2.580 journaux, tant du matin que du soir, publiés en 1914 dans les grandes villes américaines, le *World Almanach* de 1919 n'en compte que 571 qui paraissaient le dimanche. Mais certains de ceux qui observent le Sabbat, comme par exemple le *Boston Transcript*, journal du soir, publient le samedi une édition assez volumineuse pour fournir de la lecture à leur clientèle pour toute la journée du dimanche. Et, en règle générale, les éditions du dimanche ont un tirage très supérieur à celles de la semaine.

Vendues cinq cents, elles procurent à qui les achète autant de papier qu'on en obtient en souscrivant tout un mois à un journal français. Le *Sunday Los Angeles Times* approche couramment de 150 pages ; le *Sunday New-York Times* oscille autour de 100 ; moins volumineux, les autres en ont rarement moins de 50. Et

certains se font gloire de cette énormité. Le 13 avril dernier, le *Sunday New-York American*, se félicitant d'avoir atteint un tirage d'un million, jouait sur ce thème, à l'américaine, les variations suivantes : « Si la belle reine d'Égypte Cléopâtre avait commencé à s'amuser, pendant l'absence de son amant Marc Antoine, 25 ans avant Jésus-Christ, en coupant toutes les lignes d'imprimerie de chacun des millions de *Sunday Americans*, et, travaillant nuit et jour, avait coupé une ligne par seconde pendant les deux mille années qui viennent de s'écouler, elle ne serait guère plus qu'à moitié de sa tâche, et aurait encore pour environ deux mille ans de travail devant elle. — Toutes colonnes d'un million de *Sunday Americans*, mises bout à bout, atteindraient presque la lune. — Il faut cinq yards carrés et demi d'étoffe pour faire un uniforme à un soldat américain. Si tous les yards de papier d'un million d'exemplaires du *Sunday New-York American* étaient de l'étoffe, ils fourniraient des uniformes à 2.252.800 soldats — plus que les États-Unis n'en ont envoyés en France... » Et ainsi *ad infinitum*, à travers toutes les gammes de la fantaisie.

Ces volumes se divisent en plusieurs chapitres, ou sections, auxquelles se marquent bien les tendances encyclopédiques de l'esprit américain. On y trouve matière pour tous les âges, et pour répondre à toutes les préoccupations humaines. Aux enfants, on offre des histoires en images, des récits d'aventure, des historiettes comiques, des charades, des rébus, etc., etc., comme on en trouve chez nous dans les différents journaux réservés à la jeunesse. A l'usage des enfants et des grandes personnes, un supplément photographique fournit l'équivalent du *Miroir* ou de *J'ai Vu*, voire même de l'*Illustration*. Une section spéciale, appelée « Magazine », tantôt étudie les grands problèmes du jour comme on le ferait dans une revue politique, tantôt se consacre à l'histoire des grands et des riches de ce monde, et particulièrement de leurs amours et de leurs extravagances, tantôt publie des romans et des nouvelles comme on en trouve d'autre part dans la *Saturday Evening Post*, et tantôt analyse les plus récentes découvertes des savants, expose leurs plus récentes hypothèses, et dispense aux lecteurs les miettes de la science et de la curiosité. Dans d'autres pages encore, on étudie les problèmes d'éducation, ou passe en revue, avec le plus large éclectisme, les derniers livres parus, européens aussi bien qu'américains, et on disserte sur les der-

nières nouveautés de la musique, de la peinture, de la sculpture, ou du théâtre. Ici, en vérité, le cinéma occupe un plus grand nombre de pages que le théâtre proprement dit, et plus d'attention est donnée aux étoiles de l'écran, et aux acteurs et actrices, surtout aux actrices et à leurs toilettes, qu'aux œuvres qu'ils interprètent. Par là, on touche à la rubrique mondaine, et aux chroniques sur la mode, qui tiennent dans ces journaux une place hors de proportion avec leur importance réelle dans le monde. Toutes les « activités de jeu » de l'humanité y reçoivent d'ailleurs un traitement des plus généreux. Tout ce qui touche aux sports, et particulièrement au baseball, y est relaté avec le même luxe de détails que chez nous dans les revues spéciales : *Sporting* ou *Vie au Grand Air*. Peut-être est-ce aussi pour cette raison que, de toutes les industries, celle de l'automobile reçoit une place prépondérante. Les autres sont d'ailleurs loin d'être négligées. Les chroniques économique et financière publiées par la grande presse n'ont d'équivalent chez nous que dans les revues techniques spéciales. Qu'on ajoute à cela des recettes à l'usage des ménagères, des « notes religieuses », et des nouvelles abondantes, tant par la longueur que par le nombre des dépêches, et on aura vraiment fait le tour de tous les domaines de l'activité humaine. Rien ne justifie mieux que leurs journaux cette observation de M. Firmin Roz : que les Américains « ont tout à apprendre, et sont persuadés que tout s'apprend [1] ».



Les journaux de la semaine reproduisent, sur une échelle réduite, les mêmes caractéristiques. Leur volume est encore étonnant pour l'Européen. Un rapport de la Federal Trade Commission, analysé par le *Boston Transcript* du 8 mai 1919, et basé sur une étude des journaux de mars 1919, évalue à 19,79 le nombre moyen des pages des journaux du soir, les plus gros aussi bien que les plus nombreux, et à 16,76 celui des journaux du matin. Comme dans les journaux du Dimanche, une proportion importante de ces pages, un peu plus de la moitié pour les journaux du soir, et un peu moins pour ceux du matin, est prise par les annonces. Le même rapport calcule que, pour les journaux du matin, les

1. Firmin Roz, *L'Énergie américaine* (Flammarion).

colonnes de nouvelles mises bout à bout atteignent une longueur moyenne de 1455 pouces, contre 1316 pour les colonnes d'annonces. Pour les journaux du soir, les mêmes chiffres sont respectivement 1469 et 1701.

Ces annonces sont parfois gigantesques. Il en est qui tiennent à elles seules deux pages entières. Et toutes ne sont pas des annonces commerciales. L'usage qui se fait de l'annonce, aux États-Unis, est parfois curieux. Quiconque y veut parler au public, et en a les moyens, met une annonce payée dans les journaux. En période électorale, les manifestes des partis politiques y paraissent sous cette forme, en particulier dans les journaux d'une opinion opposée à celle de leurs signataires. Les appels à la charité publique, qui ont été si nombreux pendant la guerre, ont été lancés par voie d'annonces dans les journaux. Avant d'entreprendre sa croisière pacifique en Suède, M. Henry Ford a eu recours au même moyen pour faire connaître au public américain ses vues sur la guerre. Plus récemment, ceux qu'on appelle là-bas les « Bolchévistes de salon » s'en sont servis pour réfuter, dans les journaux « capitalistes », les « calomnies » imprimées par eux contre le régime des Soviets.

Les dessins à l'usage des enfants publiés sur quatre pages coloriées par les journaux du Dimanche se retrouvent en noir, et sous un format plus réduit, dans les éditions de la semaine. Ce sont d'étranges documents. Ils ne peuvent assurément servir à former le goût des enfants. Le dessin en est aussi rudimentaire — sauf pour quelques méritoires exceptions — que si les élèves d'une école maternelle en étaient les auteurs, et son moindre défaut est d'ignorer l'anatomie. Quant à leur former l'esprit, ils ne s'en préoccupent certainement pas. Les héros en sont parfois de jeunes sacripants dont les façons de s'exprimer sont aussi peu recommandables que les actes. Plus souvent encore, ce sont des maris qui, pour cacher à leur femme le véritable, et coupable, emploi qu'ils font de leur temps le soir, au lieu de rentrer chez eux, recourent à des ruses d'Indien Sioux, ou des femmes qui s'ingénient à extorquer à leur mari l'argent dont elles ont besoin pour satisfaire l'extravagance de leurs goûts. Le personnage le plus fréquent en est une épouse solitaire, assise auprès d'une pendule qui marque une ou deux heures du matin, et attendant, armée du rouleau à pâtisserie avec lequel elle lui souhaitera la bienvenue

à son retour, son mari attardé en quelque beuverie. On n'acquerrait là qu'une piètre idée des vertus domestiques des Américains, et c'est à coup sûr une étrange façon de préparer les enfants à la vie et à ses devoirs que de leur mettre de pareilles images sous les yeux.

D'autres dessins, dont les auteurs se donnent pour mission de commenter l'actualité, ont une toute autre valeur. De technique moins rudimentaire, ils possèdent souvent une facture très personnelle. Pour des Latins, ils sont intéressants surtout pour ce qu'ils montrent l'esprit anglo-saxon essentiellement orienté vers le concret. Tout s'y inscrit en symboles, fournis par la tradition ou créés par l'imagination des dessinateurs. On y voit naturellement l'Oncle Sam, John Bull, Marianne et son bonnet phrygien, le Dieu Mars, la Colombe de la Paix, et quantité d'autres entités du même genre. L'Alcoolisme y est personnifié par une bouteille dotée d'un visage, de bras et de jambes ; le monde est une boule ronde pourvue des mêmes attributs ; un projet de loi est un rouleau de papier qui marche, gesticule, et pérore. Et ces derniers dessins n'ont besoin que d'un titre. Ils ne sont pas, comme tant d'autres, le prétexte à une légende qui pourrait tout aussi bien être différente sans que le dessin soit autre. Là, c'est le dessin lui-même qui parle. Traduisant sous une forme concrète une idée abstraite, il représente un effort d'imagination et d'ingéniosité qui, le plus souvent, fouette l'attention, intéresse et amuse.

Ces dessins sont curieux à un autre point de vue encore. Ils témoignent de la jeunesse et de la fraîcheur relatives de l'esprit américain. L'antique et le moderne s'y mêlent comme dans les œuvres des primitifs. Dans le *Chicago Daily News*, dernièrement, on pouvait voir, sur un nuage, le Dieu Mars équipé en hoplite, mais pourvu aussi d'attributs qu'un hoplite ignorait, à savoir un seau à colle et une brosse, dont il se servait pour couvrir les pays belligérants de pancartes sur lesquelles était inscrit : « hypothéqué ». C'est ainsi qu'un dessinateur pacifiste mettait en valeur les résultats financiers de la guerre.

Vis-à-vis de l'antiquité, l'attitude des Américains d'aujourd'hui est comparable à celle des contemporains de Chaucer ou de Ronsard. Encore tout imbus de leur science toute fraîche, ils appellent leurs législateurs des « Solons », ne peuvent parler de la guerre sans prononcer le nom de Mars, ni de l'amour sans introduire

Cupidon. Ils ne l'appellent pas « Monsieur de Cupidon », comme Chaucer l'appelait « Don Cupid ». Ils le modernisent cependant à leur manière. Lorsqu'on apprit que M. Wilson allait se remarier, à une époque où la guerre sous-marine provoquait des échanges de notes entre l'Allemagne et les États-Unis, un journal annonça : « Cupidon torpille le Président ».

C'est là œuvre de gens qui ont des lectures. On ne se hasarderait pas à dire que ce soit œuvre de gens cultivés. Souvent en vérité, les journalistes américains étonnent par l'étendue de leurs lectures. Mais on leur reprocherait presque d'avoir trop lu ; d'avoir été si occupés à emmagasiner des connaissances qu'ils n'ont pas pris autant qu'il l'aurait fallu le temps de penser; d'avoir, en un mot, une tête bien pleine plutôt qu'une tête bien faite.

Cela leur attire parfois des mésaventures. En 1916, un journaliste américain, qui avait interviewé M. Albert Thomas, créa un petit scandale en l'appelant « Maître de Forges ». Maître de Forges, c'était un mot qu'il avait appris dans la littérature, si on peut ainsi parler sans offenser l'ombre de Jules Lemaître. Mais, s'il savait la littérature, il ne savait pas suffisamment la vie. Il ne connaissait pas le Comité des Forges. Il ignorait qu'on ne pouvait sans une sorte de sacrilège assimiler M. Albert Thomas à M. de Wendel. Et il fut le premier étonné du scandale que provoqua son article.

Cette absence de vraie culture se voit surtout à la langue qu'écrivent les journalistes américains. On trouve constamment, sous leur plume, cet argot pittoresque et rude qui caractérise les « Américanismes », et qui, dans d'autres pays, est parlé par le peuple, mais n'est pas écrit, ou ne l'est que lorsqu'on veut reproduire la langue du peuple. Obligés de rédiger vite, tant leurs articles sont longs, et tant ils veulent suivre l'actualité de près, ils forgent des mots, quand celui qui conviendrait ne leur vient pas à l'esprit, sans se soucier des règles de la dérivation. Ils montrent aussi, pour le jargon pseudo-philosophique ou pseudo-scientifique, pour les mots bizarres de formation dite savante, une prédilection qui est le contraire du véritable humanisme. Leurs métaphores surtout sont extravagantes. Pour n'en citer que cet exemple, on a pu lire un jour, dans un éditorial du *New-York Herald*, que la propagande de l'Allemagne était pour elle « an incubus hanging round her neck like a milltosne ».

***

Mais, dira-t-on, le rôle des journaux n'est pas de faire du style. Il est de renseigner. Il reste à voir comment les journaux américains s'acquittent du leur.

Ils disposent pour la plupart d'un espace qui leur permet de donner des informations multiples et abondantes. Grâce à l'organisation dont on a parlé plus haut, ils offrent à leur public plus de nouvelles, tant de l'étranger que des États-Unis, et de plus complètes, qu'on n'en trouve dans aucune autre presse du monde. En particulier, les questions financières, commerciales, et agricoles — et c'est là une précieuse collaboration de tous les instants à la prospérité du pays — y sont traitées avec un luxe de détails dont on ne trouve l'équivalent chez nous que dans les organes consacrés spécialement à ces matières.

Dans ces informations, on relève pourtant une lacune grave. De même qu'on n'enseigne ni l'Espagnol ni le Portugais dans les écoles de journalisme des États-Unis, la presse américaine publie moins de nouvelles de l'Amérique du Sud que de toute autre région de civilisation équivalente. Même après que la guerre a fait des Américains pour ainsi dire les seuls fournisseurs, avec les Japonais, de l'Amérique Latine, cette situation n'a guère changé. On s'en est plaint, pourtant, dans les divers Congrès panaméricains La défiance d'une partie importante de l'opinion vis-à-vis du Japon a également fait naître le désir de mieux connaître son action dans ces régions, où il a développé son commerce à la faveur de la guerre. Déjà, le *Sun* de New-York a ouvert, dans le courant de cette année, une rubrique sud-américaine abondante et fournie. Avec le développement, annoncé par le Gouvernement, des lignes de navigation entre les États-Unis et l'Amérique du Sud, il faut s'attendre à voir ce mouvement s'amplifier.

Pour les pays qu'ils ne négligent pas, les journaux américains ont encore le défaut de ne pas toujours donner des informations sûres. Soucieux peut-être de faire œuvre objective et complète, leurs correspondants relèvent tout ce qu'ils entendent, sans le contrôler. Plus même une nouvelle est extraordinaire, et plus grands sont leur désir et leur hâte de la télégraphier. Aussi bien, ne connaissant pas cette espèce de pudeur diplomatique qui, même sans

censure, empêcherait les journaux d'Europe de faire honneur à certains bruits, les journaux américains publient ce qui, en Europe, est seulement colporté sous le manteau par les gens soi-disant bien informés, habitués des couloirs et des antichambres. Cela leur donne une saveur particulière. Mais on ne voit pas que le public accorde à toutes les rumeurs qu'ils enregistrent un plus grand crédit qu'on n'en donne chez nous aux « renseignements sûrs » qu'on se passe de bouche en bouche.

La qualité de leurs informations gagnerait quelquefois aussi si l'espace était mesuré aux journaux américains de façon plus parcimonieuse. Cela éviterait les longueurs et les redites qui trop souvent déparent leurs articles. On souhaiterait aussi, pour la commodité de ceux qui ont à les lire, que les matières n'y soient pas entassées pêle-mêle comme elles le sont. Les sujets les plus divers, et d'importance fort inégale, voisinent à la même page. Des annonces viennent couper des articles en deux. A la première page, des manchettes énormes annoncent toutes les nouveautés du jour, qui s'y pressent et s'y bousculent. Mais il est rare qu'un article se termine à cette page. Au bas ou au milieu d'une colonne, on est renvoyé pour la suite à une autre page, souvent fort éloignée. Dans la *New-York Tribune*, on a même rencontré un jour, au milieu du journal, la fin d'un article dont le commencement se trouvait à la dernière page. Aussi n'est-ce, quand on lit un journal américain, que perpétuels retours en arrière. Cela n'en rend pas le maniement facile.

Ce caractère tient, pour une part, au goût des Américains pour le nouveau et le sensationnel. Toute une partie de leur presse, la presse « jaune », représentée surtout par les journaux de Hearst, les *Americans* et les *Examiners* que l'on rencontre dans toute l'étendue du pays, ne prospère que par l'exploitation du sensationnel, et par l'appel à ce qu'il y a de moins noble dans l'âme humaine. Les manchettes y sont plus criantes et plus gigantesques que dans les autres. L'exactitude des nouvelles y est contrôlée avec moins de soin encore. On a même pris Hearst, pendant la guerre, en flagrant délit d'en fabriquer de toutes pièces. Les crimes notoires, les enlèvements, les mariages clandestins, les aventures des collectionneurs de divorces, y sont relatés avec force détails. Dans le domaine politique, ils se retranchent derrière les mots sonores et les formules ronflantes pour exciter les passions popu-

laires, et jeter, en se donnant l'apparence de servir les humbles, les citoyens les uns contre les autres. Vis-à-vis de l'étranger, ils flattent l'orgueil des Américains pour mieux fouetter leur xénophobie, et les endurcir dans leur égoïsme. Rarement, en aucun pays, Démos connut plus mauvais conseillers.

Heureusement pour les États-Unis, ces journaux ne sont qu'une petite minorité. Les autres, en dépit des critiques qu'on leur a adressées, possèdent un sens plus élevé de leurs responsabilités. Ils sont rarement inféodés à un parti ou à une politique. On trouve certes des journaux socialistes, mais peu nombreux, sans grandes ressources à ce qu'il semble, et de tirage réduit, qui développent à tout propos, et comme une leçon bien apprise, les formules du Marxisme ; et des journaux irlandais qui ne voient tous les problèmes qu'à travers le prisme de leur anglophobie. Mais la plupart sont indépendants, au point même qu'il est difficile de prédire avec certitude, avant une élection présidentielle, à quel candidat ils donneront leur appui. Même ceux à qui on peut donner une étiquette, comme le *World* ou la *New-York Tribune*, s'attachent à présenter à leurs lecteurs, à propos de tous les problèmes, toutes les thèses en présence. Souvent, ils ont des correspondants dont l'attitude ne répond pas à la leur, et on a vu des dépêches réfutées dans les éditoriaux du journal qui les publiait. Leurs colonnes sont aussi ouvertes à leurs lecteurs, qui usent largement de la permission qu'on leur accorde d'exprimer leur opinion. Et on ne saurait trop rendre hommage au sérieux de leurs éditoriaux.

Nombreux et variés, ces éditoriaux touchent à tous les sujets, depuis la nouvelle mode pour les chaussures — dans un pays, comme Philadelphie, dont c'est l'industrie — en passant par le dernier livre paru ou le dernier championnat de baseball, jusqu'au dernier événement politique. Bien informés, ils sont en même temps pondérés et réfléchis, et sont bien faits pour éclairer et guider l'opinion.

Et, comme si cela ne suffisait pas, les journaux prennent encore soin de reproduire régulièrement les opinions de leurs confrères. Aussi ne semble-t-il pas exagéré de dire que, en dépit de quelques taches, la presse américaine est une des premières du monde, non seulement pour ses proportions, mais pour la manière dont elle s'acquitte de sa mission.

***

Une pareille presse peut avoir, dans un pays de libre gouvernement, une influence considérable sur le cours des événements. En particulier, elle peut déterminer, dans une large mesure, la forme des relations des États-Unis avec le reste du monde. De tout temps, elle a parlé de la France avec une sympathie cordiale, et les éloges qu'elle lui a décernés pendant la guerre sont assez connus pour qu'on n'ait pas besoin d'y insister. Cependant, l'insularité était une caractéristique des Américains, au moins autant que des Anglais. Ils étaient persuadés que le caractère démocratique de leurs institutions, et la foi démocratique qui les animait, les mettait à l'écart des autres humains. Dans son essai : « On a certain condescension in foreigners », Lowell attribuait au fait qu'ils étaient des démocrates, une sorte de plèbe indistincte en présence des sociétés hiérarchisées et praticiennes des autres pays, la condescendance des étrangers à l'égard des Américains. Aujourd'hui encore, les orateurs politiques ne connaissent pas de meilleur moyen de soulever l'enthousiasme de leur auditoire que d'affirmer que les États-Unis ont reçu du Dieu Tout-Puissant la mission de guider l'humanité dans les voies de la liberté et de la justice. Pour ne prendre que cet exemple, M. Wilson le proclame en maint discours. D'ailleurs, l'idée que se font les Américains de la différence qui existe, de ce point de vue, entre leur pays et l'Europe, est à la base de leur politique traditionnelle. Elle inspire le Discours d'adieu de Washington, et reçoit son application pratique dans la Doctrine de Monroe. Si on reconnait que l'Europe a fait quelques progrès depuis l'époque de la Sainte-Alliance, on n'abandonne cependant pas l'idée que la diplomatie européenne est essentiellement machiavélique, impérialiste, intrigante, et sordide, tandis que celle des États-Unis est avant tout franche et désintéressée.

Cette conviction, au début de la guerre, a longtemps empêché les Alliés de recueillir sans réserves les sympathies américaines. Il n'est même pas sûr que les Américains aient jamais été complètement persuadés que la différence entre les Alliés et leurs ennemis était autre chose qu'une différence de degré. Ceux qui suivaient M. Wilson ont célébré l'intervention américaine comme tendant à

établir définitivement le règne de la démocratie en Europe. Pendant les longs mois où a siégé la Conférence de Paris, la presse américaine a été pleine d'accusations portées contre l' « impérialisme » des Alliés. Un grand nombre de ceux qui ont écrit que le Sénat américain devait refuser de ratifier le traité de paix avec l'Allemagne, l'ont fait parce que, d'après eux, ce traité, marqué au coin de la vieille diplomatie européenne, était contraire aux principes américains, et ne pouvait être accepté par les États-Unis qu'au prix d'un abandon de ces principes, et d'une méconnaissance des conseils jadis donnés par Washington, et qui reprenaient toute leur valeur, en présence d'une situation analogue à celle qui les avait provoqués.

Pour l'avenir du monde, cet état d'esprit est inquiétant. Il appartient à la presse américaine de le modifier. Pour le bon renom des États-Unis, et pour le sien propre, pour être fidèle à ses traditions et à sa réputation, il faut espérer qu'elle suivra une fois de plus M. Wilson, et, ainsi qu'il l'y invite, s'y emploiera de toutes ses forces.

Août 1919.

René Pruvost.

# EMERSON, ANNONCIATEUR

A MASAHAR ANESAKI,
*Professeur de l'histoire des religions,*
cet essai écrit en sa compagnie.

Sans attendre le verdict du temps, on est fortement tenté dès à présent de voir en Emerson l'*homme représentatif* de sa nation. Ce serait pour les compatriotes de Montaigne une manière de rendre à Emerson le compliment qu'il a fait à la France en élevant ce penseur capricieux et sincère au rang de représentant d'une variété de la pensée humaine. Mais les réalités spirituelles ne s'accommodent pas de ces fausses fenêtres de l'architecture littéraire. Elles ignorent les politesses internationales. Emerson n'est d'une façon assez marquée le représentant ni de son peuple ni d'une variété tranchée de l'esprit humain.

De son peuple il possède assurément des traits et nous tâcherons de les grouper plus loin ; mais il est clair qu'il lui manque maints caractères qui vers 1850 étaient notoirement américains, à savoir la mentalité de conquérant du monde matériel, l'enthousiasme facile et changeant, la religiosité conservatrice, l'incuriosité intellectuelle, la sociabilité bon enfant, la peur des idées, de l'opinion, du vulgaire qu'en-dira-t-on. D'autre part, il a distingué lui-même six grandes familles d'esprit : le philosophe, le mystique, le sceptique, le poète, l'homme d'action, l'écrivain ; et il se trouve qu'en participant à plusieurs il n'appartient exclusivement à aucune d'entre elles. Il a de fortes caractéristiques, mais, pour attachantes qu'elles soient, elles ne sont pas assez organiques pour constituer un septième type moral, nettement défini. Aussi renonçons-nous à jeter sur les épaules d'Emerson un manteau de « représentant » ample, honorifique, et surtout facile à tailler.

Il serait plus près de la vérité de le déclarer précurseur. Mais là encore il convient de préciser. Celui qui est vraiment un avant-coureur précède un groupe compact et unifié : c'est un chef. Il a le fervent génie qui fond les aspérités individuelles, amalgame les aspirations communes, change un public aux mille têtes en une armée unanime. Emerson n'a point ce génie. Il suscita des admirations, des amitiés individuelles (amis qui durent prendre sur eux tout le rôle actif de l'amitié) ; mais il ne fit jamais école, ni de son vivant, ni depuis sa mort. Emerson, tout en ayant beaucoup des dons du précurseur, n'a pas la grâce spéciale qui fait chevaucher un homme — ou une mémoire — en avant de légions cohérentes, pénétrées d'un seul vouloir, animées d'une seule ardeur.

Un autre nom convient mieux à ce penseur impatient de logique, à ce poète inspiré, mais peu riche de verbe, à ce vaticinateur mesuré, à ce fondateur d'une charité radieuse de rayons lumineux et froids, à ce prophète d'une religion sans apôtres mais non sans adeptes, le nom d'annonciateur.

Annonciateur, Emerson le fut pour sa génération, pour son peuple, pour l'humanité entière.

## I

Sa génération, celle qui arrivait à l'âge d'homme vers 1830, avait le malheur d'émerger au point mort de la longue et forte houle, qui, depuis l'arrivée des Pères Pélerins, avait soulevé et tenu haut les âmes. Rares sont les mouvements religieux qui atteignent cette puissance et cette durée. Le puritanisme américain ne se développa pas, comme il arrive aux religions, à l'encontre de formes traditionnelles nationales, en forçant les ais vieillis d'un cadre social. Par une fortune unique, l'idée religieuse, une fois l'Océan franchi, ne trouva plus à vaincre que des obstacles matériels. Elle posséda une terre neuve, quasi une autre planète, où verser peu à peu tout son contenu et produire tout son fruit. Ce qu'elle créa tout le monde le sait : une république, aujourd'hui la plus vaste, demain la plus puissante du monde, et, ce qui est plus encore dans l'ordre de l'inédit, un ordre social fondé sur des valeurs morales nouvelles ou hiérarchisées d'après une nouvelle échelle.

Or, la poussée spirituelle qui avait accompli ces grandes choses

perdait le don d'émouvoir et de féconder. Cette énergie naguère encore jaillissante, endiguée par l'habitude, canalisée par la convention, coulait morne, mécanique et glacée. L'autorité qui, à l'heure voulue, avait été inspiratrice et créatrice, était maintenant étouffante et tyrannique. D'après les historiens et les critiques américains, la décade 1820-30 fut la plus « pitoyable », le mot est de John Jay Chapman, qu'ait connue la Nouvelle-Angleterre. Et la résistance à toute innovation d'ordre spirituel avait quelque chose de tragique, car elle s'appuyait sur la conscience [1]. A cette oppression d'origine religieuse, il ne fallait rien moins qu'une réforme qui, philosophique, transcendantaliste ou décorée de tout autre nom, devait être de caractère religieux. Quand on pense à ce que la conscience, ce premier mobile des pères de la cité, représentait pour la Nouvelle-Angleterre, qu'on y ajoute le poids des bienfaits accumulés, qu'on se rappelle la vie religieuse grandissant en intolérance à mesure qu'elle perdait sa force de persuasion, on comprend que les jeunes esprits aient souffert comme le dit Lowel, « de dyspepsie physique et intellectuelle » ; que Tocqueville et Miss Martineau aient noté chacun de leur côté la tyrannie morale qui opprimait ce peuple d'hommes libres, et que, pour s'évader à tout prix, les bonnes volontés aient été séduites par les panacées les plus enfantines.

Toutes ces influences étaient décuplées chez Emerson par l'héritage moral d'une dynastie de pasteurs, par l'orgueil familial qui à leur insu animait les nobles femmes qui prirent soin de son enfance, par la formation ecclésiastique qui fut la sienne. Il fallut d'une part que l'étouffement moral fût devenu une torture ; il fallut d'autre part que l'énergie spirituelle de cet homme fût singulièrement grande, pour lui permettre de rejeter tout son passé, tout le passé d'une communauté étroite et rigide comme celle d'un ordre religieux et de se donner pour tâche d'annoncer « la vie idéale et sainte, la vie de la vie ».

A ses jeunes contemporains, il a rendu l'immense service de sauver ce qu'il y avait de plus précieux dans leur religion déclinante. Il tient le premier rôle dans ce qu'on a si justement appelé la laïcisation du puritanisme.

On a souvent raconté comment il se détacha de ses croyances

1. « C'était la conscience qui faisait de nous des lâches. » J.-J. Chapman.

premières. Son Journal permet de suivre ce détachement progressif. Dès l'âge de vingt ans il note qu'il est « aveugle à la théologie ». A vingt-quatre, il veut substituer aux stériles querelles des théologiens ce qu'il appelle les « passages de l'histoire de l'âme ». Les Écritures deviennent à ses yeux une page de la Bible de l'humanité. La prière n'est plus une supplication, mais une élévation, un mouvement spontané d'extase. Du Christ il ne laisse subsister que la beauté morale. Dieu devient non pas l'invisible roi, mais « l'invisible idée », et il ne trouve plus grand intérêt à la question de l'immortalité personnelle.

Telle fut la démarche, on voit combien rapide, de cet esprit. Maintenant ces lignes n'en rappellent que l'aspect négatif. S'il s'en était tenu là, il n'eût fait qu'une stérile mise au point. Mais les trois expressions publiques qu'il donne coup sur coup à sa pensée, — une écrite, *Nature*, 1836, son œuvre la plus logique et la plus artiste, et deux oratoires, sa conférence au club Phi-bêta-kappa, 1837, et son discours à la Faculté de Théologie, 1838, — apportent quelque chose de plus. Si professeurs, docteurs et théologiens attendirent le troisième coup pour s'émouvoir, les jeunes, jeunes par l'âge ou par la vie de l'esprit, comprirent qu'avait enfin retenti la parole de libération et de réconfort. Et, de fait, venait de commencer pour l'Amérique un âge moral nouveau, à bien des égards, l'équivalent d'une deuxième Réforme.

Pour n'être pas à sa naissance entourée de martyrs et de batailles, cette réforme n'en devait pas moins avoir des conséquences illimitées. Par nature, elle devait s'opérer non dans la pompe des conciles, ni dans l'ardeur des prédications à la foule, mais dans la retraite de l'âme individuelle. Là est son trait si neuf. Il est marqué dès le sermon qu'Emerson prononça dans son église au lendemain de son premier voyage, alors qu'il se demandait encore où il servirait le mieux les hommes en gardant ou en quittant le collet. Dès ce jour, et il ne semble pas qu'on ait assez attiré l'attention sur ce discours décisif, il proclame que la religion ne sera plus désormais une affaire de race, une question d'État, un intérêt pour ainsi dire fédéral (l'épithète est bien américaine) de tribu, de clan ou de famille, mais une affaire privée qu'il appartient à chacun, selon sa nature et selon ses lumières, de conduire au plus intime de son âme.

Le caractère éminemment individualiste du nouvel enseignement

apparaît là très net. Il contient toute la révolte du sentiment individuel contre la conformité superficielle (quand elle n'est pas hypocrite) contre la convention. Au rocher de la foi qui s'effrite et s'effondre il substitue le roc du caractère. Mille et une sont les phrases qui exaltent la valeur du moi. Les hommes « pensent la société plus sage que leur âme et ne savent pas qu'une seule âme, et leur âme, est plus sage que le monde entier ».

« Chaque homme est une création nouvelle : il y a une œuvre que nul autre que lui ne peut faire ; il a une forme, un mode intellectuel qui lui est propre, un caractère dont les effets généraux sont tels qu'il n'en est point de pareil dans tout l'univers. »

« Il est impossible d'être trompé par un autre que soi-même. » Et, pour finir, puisque de son propre aveu il ne peut rien dire de plus énergique : « *Je suis impuissant à trouver un langage assez fort pour dire quel est à mon sens le caractère sacré de la personne humaine, dans sa pleine intégrité.* »

Ainsi, au moment où l'appui de la foi traditionnelle manque à la jeune génération, à qui manque par ailleurs la culture classique et le soutien de l'humanisme, Emerson lui crie : Courage ! Il lui révèle ses propres richesses intérieures. Il lui donne confiance pour l'immense tâche qui l'attend, celle de créer à son usage un nouveau monde spirituel, alors que leurs pères et leurs frères achèvent à peine la conquête et la mise en valeur de leur continent, de rivage à rivage.

Il est très remarquable que *Nature,* le grand essai d'Emerson antérieur aux *Essais*, ait porté sur ce sujet. Il avait déjà voyagé en Europe. Il savait quelle place tenait la nature dans la poésie européenne de son temps. Et pourtant j'incline beaucoup plus à penser que ce choix lui fut inspiré à son insu peut-être par la nature immense du nouveau monde qui constituait la grande force mystérieuse, où émergeaient non sans peine les cités et les États encore chétifs de l'Union. Alors que tout le monde conçoit cette force comme matérielle et en lutte avec la force matérielle de l'homme, il opère un renversement complet et dit : l'homme est une force morale et la nature est une force morale. Et par morale il n'entend pas spirituelle, mais de moralité. L'homme et la nature ne s'opposent pas. Tous deux ont pour terme le bien moral. L'homme ne vaut que par la confiance et l'abandon de soi aux impulsions de la nature.

Au sortir de leur calvinisme pessimiste, étroit et sombre, ces perspectives furent pour les jeunes contemporains d'Emerson une révélation et un éblouissement. Tous ceux qui, parmi cette génération, n'étaient pas absorbés par la conquête matérielle de leur continent, tous ceux qui avaient gardé l'amour du bien et le goût des idées, trouvèrent dans la doctrine américaine de la confiance en soi, de la *self-reliance* un nouvel évangile et en Emerson un guide et un annonciateur.

## II

Si Emerson avait été seulement l'homme d'une génération, il ne présenterait plus qu'un intérêt historique. Tel n'est pas le cas. Il est un témoin éminent de sa génération ; il lui apporta le message spirituel dont elle avait besoin ; mais par l'ampleur de sa pensée il embrassa son peuple entier. Car, de profondes influences le marquent comme étant l'homme d'un pays et d'une nation. Voyons sommairement en quoi il est Américain, en quoi son enseignement s'adressait à l'Amérique.

Rappelons la nuance particulière de son sens moral. Elle est nettement puritaine, non puritaine tout court, mais puritaine de la variété Nouvelle-Angleterre. Ce sens moral, il l'a hérité de générations de pionniers et de pasteurs. Il est énergique, scrupuleux comme dans la mère-patrie délaissée, mais il a quelque chose de plus digne, on dirait presque de plus sain et qui tient sans doute à ce qu'il avait plus agi, plus commandé et plus créé. Emerson insiste beaucoup sur la recherche de la vérité ; il dit et redit qu'elle importe avant tout, qu'elle se doit préférer au repos, à la considération, aux liens les plus forts de l'affection. On serait tenté parfois de lire dans ses lignes le souci qui est nôtre, celui de la vérité d'ordre critique et scientifique. Il n'en est rien. Il n'a pas la passion de la science, mais celle de la volonté. Il n'a pas la hantise de la vérité toute nue, mais celle de la vérité morale, c'est-à-dire la vérité que lui révèlent sa méditation, son parti-pris intime, la loi profonde de tout son être. Cette vérité se confond avec le bien moral. Elle se vérifie par ses fruits. Elle est agissante, formatrice du caractère : comme chez tous les mystiques, il y a chez Emerson un pragmatiste avant la lettre.

Nous avons vu combien ce sens moral pénétrait sa conception de la nature. Ce qu'il importe ici, c'est de marquer, et le plus nettement possible, combien son sens de la nature est lui aussi américain. Si vibrant et passionné que soit celui de Shelley, il y résonne toujours des voix de naïades et de dryades cristallines, chargées de musiques lointaines, mais qui ont passé par les livres. Si pénétrant et lucide que soit celui de Wordsworth, il garde trop souvent quelque chose de limité, de pauvre. Lui aussi a un arrière-plan moral et l'on ne peut oublier ce qu'il a donné à Emerson jeune. Mais les interprétations morales de Wordsworth, poète de la nature, sont ici hors de question. C'est cette nature même qui, manque d'horizon, d'espace et d'ampleur. Coleridge, lui, a été touché par le sublime des Alpes. Wordsworth interprète puissamment la nature, mais la nature étroitement encadrée qui est celle de l'Angleterre. Emerson, mieux doué verbalement, eût été un chantre accompli de la nature américaine. Tel qu'il est, dans ses vers à souffle court, dans ses proses fragmentaires et brisées (exception faite pour son magnifique premier livre *Nature*), court le sentiment très juste de la Terre, telle que la révèle l'Amérique, sans frontières, sans arrêt défini vers cet Extrême-Ouest plein de promesses et d'inconnu, avec cet illimité des plaines alors désertes et ce grandiose des lacs, des fleuves et des monts qui devaient donner à l'âme des Américains le désir inné de l'immense. Hawthorne et Thoreau ont diversement éprouvé l'attrait de la nature : ils conservent tous deux la mesure, la discrétion, parfois la monotonie de la nature propre à la Nouvelle-Angleterre. Le sentiment d'Emerson, moins local, moins précis, car il n'avait pas les mêmes yeux, va tout de suite à l'ensemble qu'il devine et pressent, et ce premier élan de la jeunesse, élan jamais retrouvé, lui donna une étonnante vision de la nature telle qu'elle se manifeste en Amérique.

La qualité américaine de son sens moral et de son sens de la nature était héritée, devenue instinctive. Il y eut aussi dans son américanisme un élément plus réfléchi. Si large qu'il fût dans ses idées, et si accueillant d'esprit, il n'eut rien d'un citoyen du monde. Dans une patrie en train de se constituer on est jalousement patriote. Emerson ne sépare pas dans sa pensée le développement de l'homme du développement de l'Américain. Comme tous ses concitoyens il croit que les conditions spéciales où sont placés les

Américains leur permettent de devenir des hommes d'un type éminent et c'est à son pays qu'il attribue la plus haute mission qu'il pouvait concevoir, celle de doter l'humanité de la religion qu'elle attend.

Des Américains Emerson possède encore le sens pratique à un degré surprenant chez un mystique. Il enveloppe de sollicitude l'homme pratique. C'est pour lui qu'il menuise patiemment les phrases concrètes de ses harangues, leurs images familières, parfois même vulgaires, et les formules concises et piquantes comme un dicton. Emerson est un gnomique. Il ne traite pas la vie de tous les jours de deuxième ou de troisième main, comme un gendelettre, un philosophe ou un reclus. Son existence s'est passée dans la même petite ville. Rien de plus transparent qu'une petite ville américaine après un long séjour, Concord a sauvé Emerson de bien des abstractions vides. De plus en plus, avec les années il délaissa les spiritualités gratuites de la spéculation philosophique pour les règles et les recettes vérifiables de la morale pratique, de la conduite de la vie.

L'intellectuel américain (*The American Scholar*) dont il a tracé le portrait au début de sa carrière est lui-même un homme pratique.

Par contre, ce qui est un peu surprenant chez un penseur dont les murs étaient tapissés de livres, et de livres lus, il trahit souvent qu'il lui reste, comme à tant de ses compatriotes, l'illusion que l'homme est simple, que le vaste monde est simple, et par suite que les problèmes que suscite l'adaptation de l'homme au monde sont aussi relativement simples. C'est ce qu'on pourrait appeler l'*idolum pedagogi*. Formé pour le ministère, Emerson en quittant la chaire pour l'estrade du conférencier ou la tribune idéale de l'écrivain est resté prêcheur et professeur. Il a gardé certaines déformations professionnelles. Il croit pouvoir démonter les esprits pour réparer la pièce faussée sans toucher au reste. Ce doux aveuglement des éducateurs-nés est celui d'Emerson, et c'est aussi celui de la généralité des Américains. Les Français ont été à même de le constater souvent au cours des deux dernières années.

Ils ont également remarqué chez les Américains le goût qui est le corollaire de cette illusion pédagogique, le goût d'enseigner lié d'ailleurs à un égal désir d'apprendre. Ce besoin de la charité intellectuelle, qui chez tant d'Américains mûris prend à nos yeux un caractère ingénu et touchant, Emerson le possède à l'extrême.

Quoi qu'il écrive ou qu'il dise, il a en vue l'enseignement à donner. Par là, il rappelle ces premiers penseurs grecs, volontiers sentencieux, à qui était échue — comme à lui-même — la tâche de laïciser la religion de leur temps.

Autre trait, qui se rattache aux précédents et qui saute aux yeux des vieilles civilisations comme les nôtres, c'est le sens passionné du renouveau. Au xx^e siècle encore, tous les penseurs américains sont des encyclopédistes avec plus de fraîcheur que les plus authentiques des nôtres. Quand Emerson renonça à l'édification de ses fidèles, il élabora dans son *Journal* un programme qui embrasse tout le ménage des affaires humaines. « J'ai sans cesse le sentiment que toute notre organisation sociale — l'État, l'École, la Religion, le Mariage, le Commerce, la Science, — a été séparée de ses racines dans l'âme et n'a plus qu'une vie superficielle, une étiquette pour subsister... Régime quotidien, médecine, affaires, livres, relations sociales, tous nos actes, tous nos usages sont également séparés des idées, sont empiriques et faux [1]. » — Si l'on me permet une parenthèse, aux jours où j'étais écolier, je me pris d'un vif enthousiasme pour un Américain qui entendait tout changer depuis la manière de lever les impôts (il était unitaxiste suivant Henry George), jusqu'à la manière de respirer ou de faire son lit : ce cher ami, à qui mes vingt ans durent beaucoup, m'apparaît maintenant comme une généreuse caricature d'Emerson.

Dans la guerre mondiale aussi nous avons vu les effets divers de cette croyance des Américains en l'urgence et en la facilité d'un renouveau total.

Pour terminer cette énumération, je noterais encore comme distinctement américaines ces deux caractéristiques d'Emerson : une certaine réserve (qu'on ne trouve pas chez tous) et une certaine prédisposition à la bienfaisance. La première ne saurait se confondre avec la réserve de l'Anglais. Au *gentleman*, il est souverainement odieux de s'imposer. L'Américain, même bien élevé, n'a pas cette crainte. Sa réserve a un grain de hauteur : il n'est pas en chaire ni sur l'estrade assurément, mais d'après son attitude il a l'air de rester toujours sur la première marche. D'ailleurs il ne vous veut que du bien, et c'est par cette démangeaison de bienfaisance, devenue dans la crise du monde, une grandiose émulation du bien,

1. Traduit, par M^lle Dugard, dans sa thèse si riche de matière sur *Emerson*, p. 45.

qu'il convient de clore cette liste des traits proprement américains d'Emerson.

Nous n'avons relevé que les traits les plus persistants, confirmés par les événements récents. Si les parallèles littéraires n'avaient pas fait leur temps, on céderait à la tentation de dire que M. Woodrow Wilson est un Emerson à la Maison-Blanche. Mais non. Emerson avait les lèvres trop minces pour se permettre ce large et lumineux sourire. Il n'avait ni le sens juridique ni le sens historique que M. Wilson a montrés dans maints ouvrages. Mais il reste que le président a profondément le goût, le besoin d'enseigner. Ses divers messages, dont les premiers ont stupéfait les Alliés, M. Robert Herrick[1] les explique admirablement par le besoin qu'avait le Président — et le goût — d'enseigner son peuple. Et quand on l'entend dire : « Celui-là seul qui est à ses heures un visionnaire est capable de concevoir une haute espérance ou d'oser une entreprise hardie[2] » ; ou encore (page 90) : « Nous nous réjouissons de voir venir le jour où l'Amérique s'efforcera de *stimuler le monde* sans l'irriter », on retrouve dans sa chaude parole qui vibre même sur le papier la résonnance émersonienne. « Ce n'est pas de flatteries, mais de leçons dont ont besoin les masses », disait Emerson. Aux masses de la démocratie locale, il eût aussi bien substitué les masses populaires du monde. C'était dans l'esprit de sa nation et sa nation l'a depuis lors rendu manifeste.

M. Woodrow Wilson et l'élite de son peuple nous ont montré qu'ils avaient, en bons Américains, entendu les leçons d'Emerson et, s'il étaient si prêts à les saisir c'est que, personnifiant les aspirations permanentes de sa nation, Emerson avait été l'interprète inspiré de sa pensée profonde et l'annonciateur de sa future mission.

## III

Tous les traits américains que nous venons d'examiner n'ont pas empêché Emerson de s'adresser par delà sa génération, par delà son peuple, à l'humanité entière.

1. *Revue de Paris*, 15 avril 1917, *Le Président Wilson et le Pacifisme américain*, trad. Garnier.
2. *Messages et Discours*, trad. par D. Roustan, Éditions Bossard, 1919, page 27 du vol. I.

Sa culture classique, entretenue toute sa vie par des traductions, avait été aussi sérieuse que celle de n'importe quel Européen. Mais, à travail égal, cette culture ne pouvait valoir à l'étudiant américain de 1820 les mêmes fruits qu'à un étudiant de la vieille Europe. Harvard assurément avait de bonnes traditions et maintenait de son mieux le goût du grec et du latin. Prises entre le puritanisme encore souverain et l'attraction d'un continent encore mal exploré à conquérir, les humanités désintéressées se frayaient dans la brousse américaine un étroit sentier. Le milieu n'était pas favorable. Traditions locales, aspirations nationales, atmosphère intellectuelle, tout portait d'un autre côté. Le déclarer n'est pas diminuer le mérite de son labeur personnel, au contraire. Il n'en reste pas moins que, si grande et sincère que fût l'admiration d'Emerson pour l'esprit de la civilisation gréco-romaine et (pour les temps modernes) italienne, française et britannique, il ne l'avait pas dans les moelles.

Sur ce point ses voyages en Europe ne lui servirent de rien. Aveugle aux couleurs, insensible à la grâce des lignes, sourd à la musique, poursuivant, une mince lanterne à la main, la recherche d'un Messie qu'il ne trouva ni à Rome, ni à Paris, ni à Craigenputtock, où Carlyle lui-même ne le satisfît qu'à demi, il revint plus convaincu que jamais que chaque Américain avait en son propre cœur la source du salut et que l'Amérique était destinée à donner au monde la révélation d'une « nation d'Hommes » (*The American Scholar*).

Ce détachement intime de la tradition civilisatrice européenne, que nous venons de surprendre chez un homme éminent, n'est pas un fait individuel. Malgré les efforts de Harvard dégagée des entraves puritaines, malgré les livres très étudiés parus en Amérique sur les chefs-d'œuvre grecs et latins, malgré les excellents instruments de travail dus à l'érudition classique des Américains, le goût profond, l'instinct vivace, la réminiscence ne se rencontrent chez eux qu'à état rare, exceptionnel. La tradition de l'Occident méditerranéen, eux non plus, pas plus qu'Emerson, ne l'ont pas dans les moelles. Il y a eu, il y a toujours moralement l'Atlantique comme fossé, et ce n'est pas en vain que la Bible, livre oriental, a supplanté l'*Iliade* et le *Phédon*.

Considérons la position morale et la position géographique de l'Amérique. Eloignée de nos pays qui gardent le nom consacré

d'Occident, éloignée de l'Orient extrême, mais par un océan tôt franchi, elle se trouve placée entre les deux hémisphères — l'européen, l'asiatique — non pour les séparer toujours, mais assurément un jour pour les réunir. L'heure venue, l'Amérique sera matériellement et moralement mieux préparée qu'aucune autre nation à servir de truchement à ces deux grandes moitiés du monde. Malgré les apparences adverses, l'Amérique, la dernière venue de la famille humaine, aura pour mission d'interpréter la vieille Asie à la moins vieille Europe.

Les obstacles qu'on y voit à présent sont éphémères au prix de ces vastes mouvements d'idées. Par contre les indices favorables se montrent, et pleins de promesses. Les femmes américaines cultivent mieux que de la curiosité, un intérêt sympathique pour les divers aspects de la civilisation japonaise. Étudiants chinois et japonais sont légions aux États-Unis. Si la Californie fait grise mine aux Asiatiques, le Massachussets accueille avec honneur leurs intellectuels et, deux années durant, se pressa aux conférences d'un Nippon chargé d'un cours de Civilisation japonaise. Autre signe, c'est l'Amérique qui édita richement les ouvrages de Lafcadio Hearn, les répandit, préludant ainsi, en faisant connaître ce citoyen du monde, ce fin lettré hanté par le haut désir de voir moralement se pénétrer l'Orient et l'Occident, à sa grande tâche d'intermédiaire, d'interprète et d'éducatrice de l'humanité intégrale.

Dans cette direction lumineuse, Emerson a marché lui-même, une fois de plus ouvrant la voie.

Le détachement de l'Europe et de ses traditions civilisatrices, naturel à ses compatriotes, Emerson l'a renforcé, systématisé par l'enseignement de son individualisme. Il a exprimé là les convictions profondes de son peuple. Ce qu'il a perdu à couper les ponts avec le passé, nous y sommes très sensibles en France, peut-être trop sensibles. Nous ne voyons pas assez ce qu'il y a gagné, en fraîcheur, en jaillissement original, enfin en offrant un accueil plus franc, plus ouvert, sans futilité de dilettante, aux sages et aux poètes de l'Orient. Il n'est retenu par aucun préjugé méditerranéen, par aucun vestige de scrupule chrétien. Visiblement il met ces poètes, ces sages et ces prophètes sur le même plan que ceux de l'Europe.

Peu importe qu'il manque d'érudition, qu'il distinque insuffi-

samment les doctrines du brahmanisme et les leçons du Bouddha. Le saisissant, c'est que dans ses vers du *Parc*, il aboutisse à chanter le nirvana des Asiatiques. Était-ce une simple rencontre? une rêverie sans support de poète qui se dépasse? Assurément non. Son mysticisme, son idée de l'homme, énergie morale, conçu comme partie et membre de la Nature, énergie morale, sa doctrine de la compensation des qualités et des défauts, des douleurs et des joies, toute cette suite de pensées le rapprochait étrangement des bouddhistes.

Et ce n'est pas une boutade poétique, mais l'aboutissement de longues méditations qu'il faut lire dans cette formule de quatre vers :

Et pourtant là-bas parlait la montagne violette,
Et pourtant là-bas disait ce bois ancien
Que le Jour ou la Nuit, que le Crime ou l'Amour
Conduisent toutes les âmes à l'ultime grand Bien.

M. Woodbury, dans son *R. W. Emerson*, dit que le grand public s'accorde pour trouver le secret d'Emerson dans son poème *Brahma*. Le sens critique des doctes n'a pas déterminé ce choix, mais l'instinct populaire américain. Il y a dans ce curieux détail, une singulière confirmation des vues émises plus haut sur l'aptitude des Américains à comprendre l'Orient, à le rapprocher de l'Occident, à travailler ainsi dans l'avenir (quand sera passée la congestion d'individualisme dont ils souffrent encore et un peu par la faute d'Emerson) au salut commun de tous les hommes qu'a passionnément cherché et intensément annoncé le prophète de Concord.

Charles-Marie Garnier.

# LA VIE RELIGIEUSE AUX ÉTATS-UNIS

## d'après les notes de voyage de Jean REYNIER

BOURSIER DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS (FONDATION KAHN)

*tué à l'ennemi le 21 juin 1915 à Ranzières (Meuse)*

### NOTE EXPLICATIVE

L'évolution du christianisme peut être considérée comme une suite de conflits et de compromis entre deux tendances opposées : l'une, sous les noms divers de socianisme, déisme, unitarisme, modernisme, est une tendance à perdre de vue les personnes de la Trinité ; l'autre, au contraire, est une tendance à faire ressortir le rôle du Fils et le rôle du Saint-Esprit, le miracle de la Rédemption et les mystères de l'inspiration. La première de ces tendances, qui prend corps dans diverses sectes protestantes, n'est pas absente de l'Église romaine : aucune enquête ne serait plus féconde que l'analyse des dégradations du dogme catholique chez des catholiques pratiquants, déistes à des degrés divers sans le savoir et aussi sincères à se juger catholiques qu'un unitaire de Boston l'est à se croire protestant. Mais pour contrebalancer cet ordre de recherches qui laisse l'impression d'un christianisme fluide et prêt à se fondre en humanisme, il importe d'observer d'autre part les faits religieux où survit une foi vivante en l'action efficace des trois personnes divines. Les occasions abondent d'étudier la foi en Jésus Rédempteur ; mais plus rares sont les occasions d'étudier la foi en l'action du Saint-Esprit. Or, c'est elle, précisément, que *Jean Reynier* s'est attaché à observer lors de son enquête sur la religion aux États-Unis, et telle est l'originalité et la fécondité de ce point de vue que — bien que ses amis n'aient retrouvé que quelques fragments de ses impressions, — il importe de les recueillir et de les publier.

Préparé, par ses études sur le monachisme, à saisir la continuité de la vie mystique, Reynier aperçut le lien entre le mysticisme médiéval et le

mysticisme moderne, d'une part dans les réveils religieux, d'autre part dans les communautés survivantes des « Shaker » ; et tout de suite, dans ces phénomènes types, aussi bien que dans la vie des Églises américaines en général, le fait qui le frappa comme essentiel, fut précisément celui qui avait déjà vivifié le christianisme primitif et les courants réformateurs ; ce fut le rôle attribué au Saint-Esprit par les théoriciens comme par les fidèles. Il écrit à un ami : « ce qui me touche le plus, la multiplication des sectes, est déjà du passé, de l'histoire. Et, là encore, j'avais quelques illusions. J'y travaille cependant parce qu'il y a là un réalisme du Saint-Esprit qui est une chose étonnante ».

Du livre de Bradley sur les réveils[1], paru en 1819, c'est le passage suivant qu'il copie : « Depuis les jours des Prophètes et des Apôtres, les serviteurs de Jésus, dans tous les temps, ont témoigné de la descente de l'Esprit et de son action sur l'humanité. Depuis 1790, il n'est presque pas d'État d'Amérique qui n'ait reçu la bénédiction d'un réveil. » Et du même ouvrage il extrait de caractéristiques détails sur le réveil de 1819 à Acworth, New-Hampshire : « Dans une école du quartier de l'Ouest, un cours régulier d'instruction biblique fut organisé. Chaque semaine des questions étaient proposées et une soirée par semaine était réservée à leur discussion. Les réponses à ces questions étaient demandées en langage de l'Écriture... En cherchant les réponses à leurs questions, ils (les étudiants) sentaient un désir croissant de connaître davantage les vivants oracles de la Vérité divine. Aux moments disponibles... on prenait la Bible... Un jeudi soir, le 14 janvier 1817... se produisit une scène mémorable... L'assemblée en un instant devint « une petite Pentecôte ». La première question qui fut posée à une jeune femme de vingt ans, était : « Qu'est-ce que la régénération ? ». Elle se leva, essaya de répondre, et chavira sous le poids d'un esprit blessé. La suivante fut appelée mais fut incapable de répondre pour la même raison. Pour la troisième, il en fut de même, et, en quelques minutes, toute l'école (environ 26 personnes), fut submergée dans un flot de douleur pénitente. Un cri : « Comment puis-je vivre ? Que ferai-je ? etc... » Le maître est atteint par le même trouble. Un jeune homme, se levant, dit : « Laissez-nous prier... » Les voisins viennent... On prie de nouveau... ; la soirée finissant, on propose de se retirer ; mais les étudiants refusent unanimement d'abandonner la maison ou de se séparer. Il faut insister... Conférence, meeting général le lendemain. Vaste assemblée. La semaine suivante, à la conférence hebdomadaire, chaque élève dut lire un passage de la Bible, psaume ou hymne « décrivant son état d'esprit ». Extension de la première scène : tous les passages lus (136e et 51e Ps.) étant la contrition et la régénération, « the work spread powerfully ». Dans le récit du réveil de Salisburg (New-Hampshire) Reynier relève le cri d'une petite fille de douze ans : « Oh ! que

1. *Accounts of « Religious Revivals » in many parts of the U. S. from 1815 to 1818.* Collected from numerous publications and letters from persons of piety and correct information, by Josuah Bradley. A. M. Albany. Printed by G. J. Hoomis and C°, 1819.

de temps précieux j'ai perdu dans les vanités! Comment le Seigneur pourra-t-il avoir pitié d'une aussi grande pécheresse! » Un des passages les plus caractéristiques qu'il extrait de Bradley est celui qui fait ressortir le conflit entre la tendance des réveils à exalter le Saint-Esprit, et la tendance à l'unitarisme des libéraux de 1815. « A Pawtuket, le réveil convertit un grand nombre de personnes d'une haute situation sociale, qui avaient jusque là dédaigné la religion du cœur et cherché leur appui dans la rectitude de leur conduite ou mis leur confiance dans l'Universalisme, le Déisme et autres erreurs. »

C'est encore le rôle du Saint-Esprit que Reynier relève dans les descriptions de réveils américains écrites en 1832 pour le public anglais par le Révérend Calvin Cotton : « La grande masse des plus vénérables ministres américains, dit Cotton (Préface, xi,) croient que les réveils sont l'œuvre du Saint-Esprit, aussi fermement qu'ils croient que la Bible est son œuvre. » « De nombreuses conversions d'âmes à Dieu s'ensuivent par dizaines, par cinquantaines, par centaines, selon le degré de puissance de la Visitation. » (Chap. i, p. 1.) « Un réveil peut se définir : la multiplication de la puissance de la religion sur une communauté, lorsque l'Esprit de Dieu éveille les Chrétiens à une foi et une énergie spéciales et amène les pécheurs au repentir. » « A l'origine, le caractère habituel des Réveils était une descente de l'Esprit de Dieu sur une communauté, à l'improviste, semble-t-il, sans qu'elle eût été implorée. » Tantôt « c'était comme un son venu du ciel, comme un souffle de vent violent qui terrassait presque instantanément, avec une irrésistible majesté religieuse, les esprits de toute une communauté... ; (tantôt)... c'était comme une douce et faible voix qui s'insinuait insensiblement et secrètement en de nombreuses âmes, dans des cas en apparence isolés et des circonstances variables selon chacune..., jusqu'à ce que quelque date d'assemblée religieuse publique fournît l'occasion naturelle d'échanges de sympathie et engendrât une irrépressible communauté d'émotion, où tous sentaient que Dieu était au milieu d'eux par l'action spéciale de son Esprit (ch. i) ».

Les travaux de Reynier sur le monachisme l'avaient préparé à des rapprochements entre le rôle colonisateur des communautés mystiques dans les grands défrichements au Moyen Age, et celui qu'elles jouèrent plus tard dans le peuplement de l'Amérique. Rien de plus fécond, pour qui voudrait poursuivre ses recherches, que le parallélisme qu'il établit entre la vie religieuse et la colonisation. « La grande époque des revivals, écrit-il au même ami, est intéressante comme tout ce qui touche à la marche vers l'Ouest. J'ai vu, par exemple, des ébauches d'études sur l'organisation des premiers établissements et la vie légale spontanée des pionniers, qui sont très curieuses. »

Dans le livre de Calvin Cotton, il relève cette remarque que « l'égalité de niveau dans l'état de la société », la petitesse des communautés, les réunions religieuses hebdomadaires, le thème constant des sermons sur le besoin de régénération et l' « action spéciale » du Saint-Esprit dans l'œuvre de la conversion, « la croyance commune à la fonction propre de l'Esprit »,

l'attente commune des conversions conçues comme le véritable effet de son action, étaient autant de circonstances favorables au succès des réveils.

La mise en relief du rôle du Saint-Esprit dans les phénomènes religieux qui accompagnèrent le peuplement de l'Amérique n'offre pas seulement un intérêt historique et sociologique : elle a un intérêt d'actualité. Elle illumine la curieuse évolution vers le spiritisme qui semble être un des caractères de la religiosité contemporaine aux États-Unis. A propos des Shakers, Reynier écrit dans une lettre :

« Je vois déjà mes journées s'envoler et il ne me reste pas énormément de temps pour un petit travail que j'ai entrepris sur les sectes religieuses communistes, et notamment sur les Shakers. Je voudrais cependant me documenter assez bien sur ces derniers qui sont une secte de célibataires, hommes et femmes, communistes, qui ont déjà cent trente ans et plus d'existence aux États-Unis, et constituent une tentative de monachisme chrétien sectaire très curieux pour moi. Je suis en train de négocier une visite assez détaillée d'une de leurs communautés dans l'Ohio par l'intermédiaire d'un personnage qui s'est constitué leur historien et qui a donné à la bibliothèque de New-York une collection complète de documents sur eux, où je suis en train de fouiller. Le rôle qu'ils ont joué à la naissance du spiritisme est aussi très intéressant et a été l'occasion de phénomènes religieux collectifs qu'on aurait dû recueillir depuis longtemps. Si j'en avais le temps, je tâcherais de me renseigner aussi sur les revivals américains, question connexe, surtout celui de 1800; la notion du Saint-Esprit et ses fonctions y revêtent des formes étonnantes. »

Les impressions de Reynier sur la religion américaine ont pris corps sous une forme moins fragmentaire, quoiqu'encore incomplète, dans un passage de son rapport au Recteur de l'Université de Paris sur son voyage autour du monde. C'est là que l'on saisira le mieux le jet de sa pensée et la richesse de son point de vue. Ce passage se termine par les mots suivants que nous reproduisons ici pour que l'on sente dans quel esprit de sincérité et de respect Reynier travaillait : « *Bien que j'aie été assez long,* écrit-il, *je m'excuse d'avoir été trop obscur et d'avoir présenté mes conclusions de façon un peu grosse.* Mais vous avez sans doute entendu quelle était mon intention et ce que je me suis proposé de bien voir, sans parti pris dédaigneux, et même avec quelque sympathie pour ces aspects dramatiques et respectables de la conscience humaine. »

Henry Bargy. (Septembre 1919.)

EXTRAIT DU RAPPORT DE JEAN REYNIER

Dans un livre publié en 1902, sur *la Religion dans la Société aux États-Unis,* M. Bargy [1] a présenté avec beaucoup de talent un lumineux tableau de la vie des Églises. Les conclusions auxquelles il arrive sont fort intéressantes par elles-mêmes et par les faits qui les supportent. Si nombreuses que soient les Églises et les sectes aux États-Unis, elles ont des caractères communs, qui sont des caractères nationaux. La plus internationale des Églises, le catholicisme, y revêt elle-même ces caractères. On sait d'ailleurs que ce catholicisme y a gagné le nom d'américanisme, et que ce nom désigne en Europe des tendances dogmatiques et pratiques qui n'ont pas toujours eu l'approbation de l'autorité pontificale. Les Églises d'Amérique sont animées d'un esprit positif, c'est-à-dire qu'elles ont plus de souci de l'homme que de l'inconnaissable; elles négligent le surnaturel, se montrent accommodantes sur le dogme, qu'elles réduisent, et ne prêchent presque pas. Si bien que les laïques ont accès à la prédication, et que la frontière s'efface entre le prêtre et les fidèles. En revanche, elles s'occupent de la morale, de l'action morale. La Société pour la culture morale du D^r Adler représente comme le modèle où tendent les autres Églises : plus de dogmes; la communion des âmes se fait, non pas dans les croyances qu'on professe, mais dans la volonté de pratiquer. Cet esprit positif se complète d'un esprit social ; ils se développent l'un par l'autre. On se soucie plus de l'humanité que de soi ; le progrès humain importe plus que le salut individuel. Le christianisme devient une mutualité ; les institutions paroissiales sont des clubs, des coopératives ; les pasteurs sont des hommes d'action, des gens d'affaires. De ce double caractère résulte cette paix religieuse que les Américains opposent volontiers à nos querelles :

1. Alors assistant au Département français de Columbia University, aujourd'hui Chef du Département français au Normal Collège (jeunes filles) de la ville de New-York, M. Bargy est un de ceux qui font le plus et le mieux pour donner à la langue et à la culture françaises la place que nous voudrions lui voir occuper dans l'éducation américaine. Je ne saurais dire ici tout ce que je lui dois, et l'inépuisable complaisance qu'il a eue pour moi pendant mon séjour à New-York. Tous ceux qui ont eu l'occasion de s'adresser à lui savent de quel dévouement il est capable. Son aide m'a été précieuse dans la question spéciale dont il s'agit ici.

paix entre la religion et la science [1] ; paix à la Bible ; paix entre la morale et les métaphysiques ; et surtout paix entre les Églises. Non seulement les Églises vivent en paix, mais unies par l'esprit national, unies par la morale, elles le sont encore, de façon plus visible, dans l'action sociale, éducatrice et civilisatrice. Là, elles ne sont plus rivales, elles collaborent ; et ces institutions communes, réagissant à leur tour sur les groupes qui y sont associés, tendent à les unir plus étroitement encore. Si bien que l'esprit de variation, s'il fut jamais à l'œuvre, s'est changé en une évolution qui rapproche au lieu de désunir.

Lorsque M. Bargy se demande d'où vient le mouvement qu'il décrit ainsi, on s'attend bien à lui en voir chercher la source dans la pensée unitaire et transcendantaliste. La pensée de Channing et d'Emerson se survit en effet dans ces traits des Églises américaines. Mais il va plus loin. Par delà la mystique pratique d'Emerson, et le solidarisme de Channing, c'est dans les premières colonies qu'il trouve, à la vérité sous forme d'instincts, sans conscience claire, mais déjà dominantes, les premières tendances positives et sociales qui feront de cette poussière de sectes la religion américaine.

C'est sur le plan fourni par l'étude de M. Bargy, que j'ai conduit tout d'abord ma propre enquête. Ce procédé me paraissait d'autant plus sûr que j'avais par ailleurs gagné une autre impression, tant sur l'histoire que sur l'état actuel de la vie religieuse des États-Unis.

Parmi les faits qu'il met en lumière, un des plus importants est l'existence de ce qu'il appellerait volontiers les organes de la religion américaine, c'est-à-dire les *institutions d'entente collective* comme la Conférence religieuse (annuelle) de l'État de New-York, qui réunissait en 1900 les représentants de dix sectes, y compris des Juifs ; la Société de l'effort chrétien, avec trois millions et demi de membres appartenant à treize confessions évangéliques ; la Fédération des Églises et des travailleurs chrétiens de New-York,

1. Je ne reviendrai pas sur ce point en particulier. Aussi signalerai-je dès maintenant que les écoles publiques américaines sont fréquemment attaquées par la presse catholique pour certains points de leur enseignement ; et que bien des conflits s'élèvent, dans les universités privées surtout, sur la liberté de la pensée et de l'enseignement. Sans doute l'Université Columbia ne renoncerait plus aujourd'hui aux services d'un grand chimiste parce qu'il est unitarien ; mais l'Université de Princeton, pour n'en citer qu'une, a montré une certaine raideur de jugement en des circonstances récentes.

qui tend à répartir les quartiers surpeuplés de la ville entre les diverses églises de quelque confession qu'elles soient; etc. Je me suis efforcé d'en étudier le nombre, le développement, le sens, et l'état actuel. Ce sont des institutions qui ne sont pas toujours récentes, dont plusieurs sont mortes déjà plusieurs fois pour renaître à nouveau, mais dont les Américains semblent attendre beaucoup. J'en prendrai pour preuve ce que disait M. Georges J. Bayles[1] dans un article intitulé *American Ecclesiology*[2] : « l'ère de la différenciation des Églises semble se clore, et celle de l'absorption, de la concentration et de la consolidation semble s'ouvrir. Le concept de l'Église étrangère à toutes les autres, et isolée, est certainement en train de faiblir, cependant que croît de plus en plus l'idée de l'adaptation des Églises au milieu social. » « Je songe, continuait-il, aux récents développements qu'ont pris dans diverses régions du pays les Fédérations d'Églises, et à la mise en pratique de l'idée de la « paroisse coopérative ». Ce sont là des faits « qu sont destinés, je crois, à avoir une profonde influence sur la structure et les fonctions de nos organisations ecclésiastiques ». Il ajoutait qu'il croyait, pour ces raisons, le moment venu d'organiser l'étude positive des institutions ecclésiastiques américaines et de coordonner les principes juridiques du statut civil des Églises aux États-Unis; il s'y est essayé lui-même dans son enseignement et dans ses ouvrages.

Mais si l'on ne peut manquer de reconnaître à ces faits une grande portée, il importe pourtant de bien les entendre, et ne pas se laisser tromper par l'analogie des titres. Tout d'abord entre les Fédérations d'Églises, il y a lieu de distinguer. Le lien n'a pas la même force dans toutes. L'entente sur une forme commune de culte public dans les églises non-liturgiques est un fait plus important que l'établissement d'un service commun entre évangéliques, catholiques et juifs à la Conférence religieuse de l'État de New-York, ou le service commun en usage sur les paquebots. L'union des groupes méthodistes du Sud et du Nord, ou des groupes presbytériens correspondants, qu'avaient séparés la guerre civile, a plus de portée que les conférences des religions libérales tenues à Saint-

1. Prize lecturer on the civil aspects of ecclesiastical organization in Columbia University.

2. Dans l'*Annual Report* of the American Historial Assoc. for the year 1900, Washington, 1901, 1, 127, sqq. — Cf. du même auteur; *Civil church law cases to illustrate the civil status of American churches*, 1900, New-York, Civil church Press.

Paul ou Saint-Louis. L'union des églises méthodistes telle qu'elle s'esquissait au Congrès international de Toronto en 1911, est un fait plus considérable que la National Federation of churches qui réunissait pourtant en 1906 à New-York 500 délégués représentant 18 millions de communiants. Il faut surtout se garder de confondre les fédérations d'Églises avec des mouvements temporaires, comme les conférences libérales déjà signalées, et à plus forte raison comme le Parlement des Religions. Enfin, il est nécessaire de faire toujours une place à part à l'Église catholique, et de ne point s'exagérer la profondeur d'une tolérance qui n'est souvent qu'une mode, quelquefois une pure affectation.

En ce qui concerne les protestants, il n'est guère douteux qu'il reste dans plusieurs associations et dans des sociétés secrètes comme l'*American protective Association* et ses similaires, beaucoup de l'anti-catholicisme des anciens *Native Americans* et des *Know Nothing*. Le développement de la propriété ecclésiastique catholique qui inquiétait les « Know Nothing » en 1854, et les méthodistes en 1873, est un des arguments les plus fréquemment présentés en faveur de la taxe sur les propriétés d'Église. A mesure que devient plus actif le mouvement, doctrinaire et populaire à la fois, de la « Single Tax », la question de l'impôt sur les biens ecclésiastiques se précise aussi, et avec elle s'annonce le retour du conflit périodique. Enfin, pour s'en tenir à ces indications, les grands mouvements de prédication évangélique, comme le méthodisme, se heurtent souvent aux missions catholiques, et on a vu plusieurs fois les conflits s'envenimer[1]. On ne s'en étonnera pas si l'on songe que les statistiques (d'ailleurs médiocres) des Églises aux États-Unis révèlent un parallélisme marqué entre les progrès des uns et des autres.

Si l'on considère l'Église catholique en elle-même, il convient aussi de ne pas se faire illusion sur les transformations de sa politique traditionnelle. L'accommodation au langage à la mode, une large participation aux œuvres sociales, de civilisation et d'éducation, le caractère national, et une certaine indifférence dogmatique, sont compatibles avec la volonté d'expansion, et la lutte. La croissance de l'Église catholique dans l'ensemble des États-Unis et dans certaines régions déterminées (croissance de

1. Notamment à propos de l'intention manifestée par l'Union des Églises méthodistes de prendre le titre d'*American Catholic Church*.

l'Église séculière et des ordres religieux), sur laquelle on a souvent attiré l'attention du public européen, et que M. Carroll, rapporteur du Census des Églises en 1890, qualifiait de « phénoménale », lui a donné une force dont elle peut user. Le succès de ses écoles primaires paroissiales, gratuites ou payantes[1], celui de ses écoles secondaires[2], de ses collèges[3] et universités[4], celui surtout de ses très nombreux pensionnats de jeunes filles[5] lui permettent de reprendre, à ce moment même, avec force, la campagne contre les écoles publiques, la réclamation d'une part des fonds publics destinés à l'enseignement privé[6], et de l'introduction d'un enseignement religieux catholique dans les écoles publiques. En face de la participation du clergé catholique aux Congrès des églises libérales, il faut signaler l'extension des sociétés mi-secrètes comme les *Knights of Columbus*, les *Catholic Knights of America*, ou les grandes Fédérations comme l'*American federation of Catholic Societies*, ou encore la *Catholic Church Extension society in the U. S.*; l'organisation des régiments catholiques (garde nationale). A côté de la part qu'il a pu prendre dans les paroisses coopératives, ou dans d'autres manifestations collectives[7], il faut mentionner la campagne violente menée contre la *Young Men's Christian association* suspecte de viser à « décatholiciser » ses adeptes. Les orateurs catholiques offrent des exemples caractéristiques de la même opposition entre les nécessités du moment et la volonté d'expansion. De là, comme chez l'évêque de Saint-Paul, les initiatives les plus libérales et les mots d'ordre les plus combatifs ; on proclame la séparation des questions politiques et religieuses, et on insiste sur les succès catholiques dans la politique, la conquête des hautes fonctions. On ne s'étonnera pas que sous les formules louangeuses à la mode, les écrivains non catholiques laissent percer leurs inquiétudes; qu'ils se souviennent de la facilité avec laquelle « les politiciens ont appris déjà à apprécier

1. Aux 4.000 élèves qu'elles avaient en 1840 dans le district de Manhattan à New-York, elles en ont ajouté 48.200.

2. Quelquefois confiées aux Frères des Ecoles chrétiennes, qui ont la plupart des écoles élémentaires.

3. Très nombreux, et en nombre croissant; appartiennent en général aux Jésuites.

4. Une grande université s'établit, sous la direction des Jésuites, à New-York même, la Fordham University.

5. Si curieusement adaptés aux mœurs américaines.

6. Dont les privent des articles constitutionnels dans plusieurs États.

7. L'Exposition de la Child Welfare Society dont il est parlé plus loin, par exemple.

la valeur du vote catholique » ; et qu'il leur arrive de regretter qu'à la faveur de l'esprit de tolérance ou de sa force politique, l'Église catholique ait réussi à briser la tradition américaine de la « Church tenure », où l'Église est administrée par des trustees laïques, au profit de l'autorité épiscopale devenue légale sous le nom de « Corporatio sole[1] ».

Il y aurait lieu de faire voir pour les Juifs comment l'immigration récente a renforcé l'élément religieux conservateur ; on pourrait ainsi donner à l'activité des libéraux sa véritable portée.

Enfin, il faudrait montrer que l'église épiscopalienne, les presbytériennes, qui se recrutent dans les milieux riches ou aisés, les luthériens d'origine allemande n'ont pas la même position dans les Fédérations que les autres églises évangéliques. L'Église épiscopalienne en particulier marque volontiers sa faveur aux missions méthodistes ou populaires, mais elle est bien éloignée d'une fusion avec les autres églises réformées. Elle garde une grande part de rites, possède un parti ritualiste, et il s'y manifeste, comme dans l'Église d'Angleterre, une tendance à la conversion au catholicisme.

Mais il ne suffit pas de montrer les limites de la tendance à l'unité signalée par M. Bargy sous le nom de religion américaine, et de révéler les forces antagonistes ; d'indiquer comment il est nécessaire de distinguer entre les institutions communes aux diverses confessions ; il faut maintenant critiquer le sens et la portée de ce qu'il appelle *l'esprit social* et *l'esprit positif*.

*L'esprit positif* se manifeste par la préoccupation morale dominante, et l'affaiblissement du souci dogmatique. Pour juger exactement certaines de ces préoccupations morales, il serait nécessaire de mesurer la part de traditions religieuses et même de superstition (la violence de certaines réactions excuse l'usage du mot) qui y subsiste. On pourrait prendre comme exemple les deux grands mouvements : l'antialcoolisme et la campagne pour le respect du dimanche[2], qui est, on le sait, différent du repos hebdomadaire.

1. L'histoire de cette conquête légale de l'Église catholique aux États-Unis est un des plus intéressants chapitres de son histoire dans ce pays, et aussi l'un des plus importants. Il n'existe point de travail critique sur la matière. Mais on connaît assez bien l'activité de Mgr. Hugues, évêque de New-York, dans cette question.

2. C'est dans l'Ouest (Californie et Washington) qu'il m'a été possible d'étudier le mieux le mouvement antialcoolique. Le rôle prépondérant y est joué par des associations *féminines*.

Quant à l'affaiblissement du souci dogmatique, est-il quelque chose d'aussi purement américain que le pense M. Bargy, comme le pensait déjà Boutmy? Il me paraît tout à fait comparable, et parallèle, à celui dont nous sommes témoins en Europe. Dans les prêches congrégationalistes de Londres, il n'est pas rare de voir sortir d'un verset de la Bible un sermon spencérien. La tolérance dans l'interprétation biblique n'est pas américaine ; on montrerait même que l'attachement à la lettre y a duré plus qu'ailleurs, témoins les singuliers et nombreux systèmes de computation chronologique et d'interprétation prophétique et apocalyptique qui ont créé, au cours du XIXe siècle, les différents groupes adventistes. Le dogme résiste. La réforme du credo presbytérien, même sur le point particulier de la prédestination qui était le plus anciennement atteint [1], a en somme échoué, et il ne se passe guère d'Assemblée presbytérienne générale, sans qu'il y ait un cas d' « *hérésie* » (chez les pasteurs, s'entend) à juger. Il n'est pas insignifiant de remarquer qu'en mai 1911 c'était le président même de l'*Union Theological Seminary* de New-York qui était traduit à la barre dogmatique. En février de la même année, le *Board of Education* de l'Église des Mormons excluait trois professeurs d'Université (l'un professeur de biologie, l'autre de psychologie, le troisième de pédagogie), pour *hypercritique* appliquée à l'Ancien Testament !

Pour l'Église catholique, l'indifférence dogmatique s'explique parce qu'elle n'avait pas, jusqu'à ces dernières années, des institutions comparables à celles qui, dans les pays Européens, perpétuent la tradition des études de théologie. Mais, à mesure que se consolide l'édifice du catholicisme américain, ces organes se créent. La première faculté de l'Université catholique de Washington a été la faculté de Théologie. Les séminaires se multiplient, et le développement de la dogmatique se fait sentir dans les publications populaires (Catholic mind pamphlets) et la multiplication des dévotions particulières : culte des saints, du Sacré-Cœur, multiples aspects du culte de la Vierge, etc.

*L'esprit social* s'exprime par de nombreuses institutions, dont j'ai pu moi-même apprécier la grande valeur civilisatrice. Mais, si nous les examinons du point de vue de la vie religieuse, ces insti-

1. Comme on le voit dans l'étude du revival de 1801 en Kentucky.

tutions nous apparaissent comme des moyens de durer, de vivre, plutôt que comme l'expression d'une tendance réfléchie et profonde On gagne les corps, pour gagner les cœurs. Nous ne voulons pas dire qu'il y ait hypocrisie ou machiavélisme : qu'il s'agisse des Églises protestantes ou catholiques, le caractère social profond de ces institutions exclut une pareille interprétation. On comprendra mieux notre pensée, si nous disons que la rivalité des Églises les pousse à l'action, autant que les besoins qui se laissent constater les y appellent. Ainsi l'Église épiscopalienne de S. Mark à New-York, et une autre à Boston, ont pensé lutter contre les progrès de la Christian Science, et des sectes similaires, en les imitant de leur mieux, dans les limites de leurs traditions, et en établissant ce qu'on y appelle les « Emmanuel healing services ». Les « *œuvres* » américaines doivent être rapprochées des œuvres semblables, patronages, ouvroirs, cercles, qui existent en France dans les paroisses des villes industrielles. Que les américaines soient plus puissantes, plus actives, plus riches, plus tumultueuses, cela tient pour une part au tempérament national, à la rivalité, et surtout à ce que les besoins à satisfaire sont plus pressants. L'immigration a créé, dans les villes de l'Est et du Centre, des difficultés sociales, qui appelleraient plus d'activité encore ; et si les Églises peuvent y travailler sans se heurter, c'est qu'elles ne font encore qu'une partie de la tâche, et qu'il reste de la place à leur côté.

Pour en venir à notre point le plus important, disons qu'à côté de certaines tendances positives, au-dessous et au travers des efforts sociaux, persistent, dans les sectes évangéliques, pour ne prendre qu'elles, des éléments proprement religieux. Sans doute, nous ne les trouvons plus dans les Sociétés de culture morale ; mais ces groupes ne sont qu'une infime minorité, bien que minorité active et intelligente. Déjà les Églises unitaires sont fréquemment saisies du besoin de rites auxquels normalement elles s'efforcent de suppléer par des formes sociales. Le mouvement d'Oxford s'est prolongé dans l'Église épiscopalienne des États-Unis avec un succès inattendu ; le ritualisme y fait des progrès sensibles ; les conversions au catholicisme y sont assez nomqreuses pour frapper l'opinion [1] ; et on y voit surgir des institutions ascétiques comme les retraites pour ecclésiastiques et laïques, ou

1. Scannell O'Neill, *Distinguished converts to Rom in America* ; 1 vol., 180 pp., Saint-Louis.

comme cette « fraternité monastique », instituée dans l'Église protestante épiscopale du diocèse de New-York, en 1894, par l'Évêque Potter[1]. La plus caractéristique, à mon sentiment, des Églises évangéliques d'Amérique, la plus nombreuse, celle où les tendances à l'union se manifestent le plus fortement[2], où la séparation du prêtre et du laïque est le moins sensible, l'Église méthodiste, ne discute guère les credo, c'est vrai. En cela, elle est fidèle à la forme que lui donna Wesley. Mais si elle n'a pas un système doctrinal compliqué, on ne peut pas dire non plus qu'elle est seulement une morale. Le centre de cette morale, faut-il ajouter au moins, est la notion du salut et de la perdition. On l'accentue fortement. On n'en trouve guère de plus riche en éléments religieux obscurs. C'est à elle que se rattachent les phénomènes religieux les plus violents que nous connaissions aujourd'hui, ceux qui manifestent le mieux la permanence du fonds traditionnel des sectes, et des aspects les moins rationnels, les moins positifs de la conscience individuelle et collective.

Ce sentiment religieux qui ne se laisse pas résoudre en positivisme et en solidarisme pratique est manifesté déjà par la permanence des rites et dans la vie ordinaire des Églises. Mais cette vie ordinaire est ce qu'il y a de moins facile à observer. Les Américains n'aiment pas à parler du for intérieur, surtout avec le premier venu, surtout de sang-froid. Pourtant le livre de W. James sur *l'Expérience religieuse* témoigne de la vigueur du sentiment religieux dont je parle, dans les milieux les plus cultivés. La croissance de la *Christian Science*[3], de la *Mind Cure*, des groupes de Spiritualistes, des scientistes de Dowie[4], les gnostiques aux noms multiples, *New Thought, Advanced new Thought*, Théosophes, etc., qui sont aussi des Églises, et des églises récentes, en

1. On y prononçait des vœux de célibat pour cinq ans.

2. J'ai signalé plus haut son ambition récente de prendre le nom de catholique, pour le joindre au titre d'Église américaine.

3. La Christian Science aurait mérité une étude particulière, que je n'ai pas eu le temps de lui consacrer. Elle subit en ce moment (à la suite de la mort de Mrs Eddy) une crise dont elle semble capable de sortir. Elle est aussi mieux étudiée par les historiens qu'elle n'avait été jusqu'ici. Sur ces origines, le livre de Georgine Milmine, *The life of Mrs Baker G. Eddy*, 1909, renferme de nombreux documents. — Les nombreux procès intentés par les médecins (et que signalait il y a quelques années dans une correspondance d'Amérique le Dr Pozzi) ne suppriment nullement les « science healers ». La Haute-Cour des États-Unis n'a pas donné son avis encore sur le conflit.

4. Guérisseurs par la prière, à Zion City (Michigan) ; en déclin depuis la perte de leur leader.

révèlent les formes diverses et la force créatrice. Mais c'est dans la prédication publique, dans les missions qu'il m'a été surtout possible de l'observer. J'y ai trouvé, au premier plan, la notion de l'expérience religieuse, étroitement liée à celle du salut et de la réprobation, avec tout le retentissement émotionnel dont elles sont capables. Les études récentes de psychologie religieuse aux États-Unis confirment cette observation. Toutes voient dans la conversion l'acte caractéristique de la vie religieuse ; et dans la conversion est toujours à l'œuvre — quelquefois sous les aspects les plus étranges, les plus capricieux, les plus primitifs — le désir, le besoin du salut, et du salut individuel.

L'Armée du salut nous a depuis longtemps familiarisés avec les meetings religieux et la prédication populaire des pays anglo-saxons. Elle représente assez bien les missions qui sont à l'œuvre en permanence dans les grandes villes, allant d'un quartier à l'autre, et temporairement dans les petites villes ou les campagnes. Comme je me proposais d'atteindre les éléments religieux les plus populaires dans les Églises américaines, qui toutes ont leurs missions, je me suis astreint, pendant toute la durée de mon séjour aux États-Unis, à suivre de près leurs séances de jour ou de nuit. Perdu dans les grandes foules où personne n'est curieux du voisin, je pouvais en suivre les mouvements. Je n'y risquais guère que d'être à mon tour poussé par les épaules vers le banc des pécheurs repentants, ou d'entendre à mon oreille l'invitation de céder à l'Esprit. A New-York surtout, dans l'East Side, à Brooklyn, à Jersey City ; à Boston, à Philadelphie, à Pittsburg, à Chicago, par les chaudes soirées d'été, au bord du lac ; à Seattle, aux environs de Los Angeles et de Portland, où se tenaient en juillet-août de vastes « camps meetings », j'ai pu étudier ainsi la prédication et la conversion, pour la plupart des confessions importantes.

Il ne faudrait pas se représenter cette prédication comme absolument différente de la prédication catholique, telle qu'on peut l'observer dans les missions ou surtout dans les grands pèlerinages, comme Lourdes, ou Rome, ou La Salette. Pourtant elle a des caractères bien particuliers. C'est d'abord cette extravagance, si souvent notée, qui est peut-être bien « la rançon de beaucoup de vitalité », mais qui donne bien l'impression à l'avance que les moyens psychologiques employés seront « gros ». Cette extrava-

gance est surtout visible dans la réclame [1]. C'est ensuite l'audace tranquille, et pour nous choquante, avec laquelle on use de la suggestion et des communications qui se produisent dans les foules. C'est encore la monotonie et l'uniformité de cette technique où la suggestion elle-même est généralement attendue de la répétition ; il m'est arrivé plus d'une fois d'éprouver moi-même une véritable fatigue, à cause de l'effort nécessaire pour supporter cette étrange pression psychologique. Enfin, le centre de l'action psychologique exercée est *toujours* l'idée de salut et de réprobation. Qu'elle s'exprime familièrement, avec *humour* [2], ou d'un ton dogmatique, elle est toujours au centre de la double activité de l'évangéliste et de son auditoire. Textes cités, et répétés, hymnes chantés, tout s'y rattache. Le vieux chant méthodiste, « Jesus saveth the Sinful men », fait pleurer, et la simple et si familière formule américaine : « Take your chance ! take your chance, *now* ! » arrache des cris.

De pareilles scènes sont comparables à celles des grands mouvements religieux connus en pays anglo-saxons sous le nom de revivals Ce sont, à la vérité, des revivals. Il ne s'agit pas ici, en effet, d'une simple conférence sur un sujet religieux. Outre la partie cultuelle des séances, il faut noter qu'elles se répètent pendant dix ou quinze jours, et que l'affluence est telle que le camp meeting de Portland, où j'étais en août 1911, avec ses lignes de tentes [3] ressemblait à un camp militaire, et qu'à un « Chapman-Alexander revival (ainsi était-il nommé dans sa réclame), en février 1911, qui dura quinze jours, à Brooklyn, il y avait plusieurs halls dans un même quartier, chacun avec son personnel d'évan-

1. Bien que des exemples en soient souvent cités j'en transcris un entre beaucoup d'autres (il faut y remarquer les allitérations) :

« *Stop ! ! Free transfer nighly* at Tent Evangel Hall 974 Eighth Avenue. *From.*

*Society* to *Salvation*
*Churchianity* to Christ
Rum to Redemption
Doom to Deliverance
Misery to Mercy.
*Conductor* : Jesus, the Christ
Come and rest. *Noted* Preaching and Singing. »

2. Un exemple, entre mille : « Why ! There are 1189 chapters in the Bible. *Three* of them tell us where we came from, and 1186 tell us where we're going. Isn't that enough ! »

3. Il y avait des tentes pour les hommes, des tentes pour les femmes, des tentes pour les jeunes garçons. Ces derniers étaient particulièrement nombreux, car le revival était l'annexe d'un camp de vacances.

gélistes. Il n'est pas rare d'ailleurs, que, comme dans le cas que je cite, on rappelle avec précision qu'il s'agit bien de reproduire la ferveur des jours de John Wesley, des *hill preachers* d'Écosse, les succès de l'Esprit aux jours de Finley, et lors du grand revival de 1800. Ainsi le revival est devenu une méthode de prédication courante, bien que le nom soit plutôt appliqué aux cas où une mission obtient un succès considérable en affluence, en durée, et en résultats spirituels. Puisque cette méthode est commune à toutes les confessions, quoique plus particulière aux méthodistes, baptistes, et à certains presbytériens, et bien qu'elle soit très rare dans les missions épiscopaliennes, on peut dire que les traditions religieuses du XVIII^e siècle et du début du XIX^e durent encore aujourd'hui. L'étude actuelle de la vie religieuse des États-Unis doit s'éclairer par l'histoire, en même temps qu'elle aide à comprendre cette histoire.

Aussi ne les ai-je pas séparées, et ai-je utilisé tout le temps dont j'ai pu disposer et toutes les occasions favorables pour continuer dans le pays même l'étude historique des sectes américaines. C'est un sujet que je compte reprendre à loisir et de façon plus systématique. Je me propose d'en tirer parti tout d'abord pour un travail sur les formes ascétiques du christianisme, puis de l'étudier plus directement pour rendre compte des expériences diverses et de l'évolution d'une religion universaliste.

Ce sont ces préoccupations qui m'ont fait choisir l'étude des revivals de religion, et des sectes chrétiennes et communistes à la fois qui ont tenté sur le sol américain la réalisation d'un double idéal social et religieux.

Parmi les revivals historiques, les deux plus intéressants en eux-mêmes, par leur étendue et leur intensité, pour l'intelligence de la formation morale américaine, et de la religion contemporaine, et aussi à cause du nombre de renseignements [1] qu'on peut obtenir sur eux, sont celui de 1857-58 qui suivit la panique financière et

1. La plupart des ouvrages historiques publiés sont d'origine confessionnelle ; même les livres publiés par l'*American society of church story* présentent ce caractère à quelque degré. Les meilleurs articles au point de vue critique sont ceux des travaux de l'Université John Hopkins, et de l'*American historical Association*, mais ils sont en petit nombre. Les bulletins des sociétés historiques locales donnent des textes intéressants. Les archives des Églises sont peu travaillées ; les bibliothèques des sociétés historiques locales sont mieux ordonnées, mais il reste beaucoup d'inédits. Les documents sont très lacunaires.

commerciale de 1857, et aussi le réveil de 1800, principalement dans le Kentucky et le Tennessee, dont l'action s'étend sur les années 1799-1803. Ce dernier mériterait d'être étudié en liaison avec les autres phénomènes sociaux [1] qui ont accompagné la marche vers l'Ouest.

Il ne saurait être question de rapporter ici les résultats spéciaux de l'étude, bien rapide encore, que j'en ai pu faire. Il vaut la peine de noter pourtant, à cause de ce que je viens de dire sur le revival comme méthode ordinaire de prédication, qu'il s'est formé au cours de ces expériences collectives une sorte de *théorie du réveil religieux* et de la conversion, qui fait l'inspiration des missions à l'intérieur, et même des missions en général, et d'où résulte cette technique de la conversion dont je vous esquissais plus haut les traits généraux.

De cette théorie du réveil, bien des traits sont déjà fixés dans la pensée des premiers wesleyens. Mais elle s'est enrichie et précisée au cours de la première moitié du XIX^e^ siècle. Le retentissement des événements d'Amérique a contribué à la répandre en Angleterre. Elle fait jouer à l'Esprit saint un rôle immanent qui rappelle celui qu'il tenait dans les communautés de Saint-Paul. Les efforts de W. James pour donner une valeur ontologique aux révélations du subconscient, dans l'ouvrage déjà cité, permettent d'apprécier la force avec laquelle persiste ce besoin religieux de communiquer avec les forces divines.

Le cœur de cette théorie, c'est en effet l'idée que les réveils sont l'œuvre du Saint-Esprit. Ils ont pour effet la conversion de nombreuses âmes ; le nombre dépend du « power of the visitation » et de l'étendue sur laquelle les communautés en sont affectées. A l'origine, la visite de l'Esprit de Dieu était inattendue ; personne ne l'avait demandée ; son pouvoir s'exerçait directement sur une communauté, soit par touches légères et successives, soit par une vague brusque. Quelquefois, on suppose pour expliquer sa venue, à tel moment, des intercesseurs, qui sont les ancêtres morts dont les mérites s'appliquent à leurs fils. Plus tard, les instruments de l'Esprit sont visibles ; ce sont des hommes choisis par lui, et dont le nombre s'accroît à mesure que le réveil s'étend. Les conversions

1. *Frontier Land Clubs or Claim associations*, par Benjamin F. Shambaugh, dans *Annual Report* of the Amer. histor. Assoc. for the year 1900. — A rapprocher du travail du Prof. Jesse Mary, dans les études publ. par l'Univ. J. Hopkins.

qui se produisent au sein de ces réveils diffèrent des conversions isolées. Elles se produisent grâce à la sympathie, c'est-à-dire au lien social. Mais la sympathie n'est pas la véritable explication ; le principe social est le « *grand medium* », il n'est pas le pouvoir lui-même; il n'est pas la cause efficiente. Comme écrivait le rev. Cotton, en 1832, dans un ouvrage sur les revivals : « L'Esprit de Dieu se saisissant de ce principe social, *économise* (s'il est permis de parler ainsi), son propre pouvoir... Non qu'il ait besoin de cette facilité ; et pourtant c'est aussi pour Dieu une facilité (si je puis dire). C'est une admirable économie. »

Ces grands revivals offraient d'étranges spectacles. Le « pouvoir » s'y manifestait par un automatisme de la parole et des mouvements qui n'a pas été décrit de façon bien nette, mais suffisante cependant. Danses, sauts, cris, tremblements, transes, sont en somme des charismes, comme le don des langues. Il y avait plus quelquefois, comme il faut s'y attendre dans les manipulations du subconscient. Mais beaucoup de théoriciens ne s'en effrayaient point. Le pouvoir de Dieu, pensaient-ils, ne saurait s'exercer sans produire une excitation considérable dans la nature humaine. Les pouvoirs ainsi excités sont susceptibles de perversion, car il y a dans l'homme une racine de mal. C'est pourquoi il convient que les hommes soient éduqués pour subir cette influence réformatrice (schooled in reformation), entraînés à la discipline des voies providentielles.

Cette éducation, à la fois physique et morale, est d'autant plus nécessaire que tous les événements dont les bois de l'Ouest ont été témoins sont le signe que le monde vient d'accomplir un immense pas en avant. Jusqu'alors, le retour du monde à Dieu, qui est la fin du christianisme, se faisait par des conversions isolées. Il se fera désormais, par la voie sociale, dans les revivals, qui s'étendront de communauté en communauté à toutes les nations du monde [1].

A côté de cette théorie se constitue aussi peu à peu une technique, avec son vocabulaire. Je n'en signalerai que quelques

1. Une variante, contemporaine, de cette thèse est offerte par la prédication des *adventistes*, qui affirmaient, sur des computations bibliques, le retour du Christ à une date rapprochée. A remarquer que les nombreux échecs de leurs prévisions n'ont supprimé ni les groupes, ni l'idée de l'Avent prochain. Une des causes de scission fut la forme (matérielle ou spirituelle) que devait revêtir le Christ. Le mouvement adventiste le plus considérable fut le milleriste.

aspects qui se sont perpétués ; les camps meetings, qui n'ont plus aujourd'hui la même raison d'être qu'au temps des pionniers [1] ; l'usage de la répétition, par exemple pour la formule : « Now is the accepted time ; *now* is the day of salvation » ; la *division* du public en deux groupes, l'un priant pour l'autre ; quelquefois les enfants sont d'un côté, de l'autre les parents ; *l'anxious seat*, c'est-à-dire l'invitation à celui qui est « anxieux » de prendre telle place qui le signalera à l'Assemblée, et aidera à la suggestion, etc... Ajoutons que la foi en la présence de l'Esprit est considérée comme nécessaire à son action dans la plupart des cas ; et que l'esprit de paix dogmatique, de non sectarianisme est une bonne condition. C'est du revival de 1800, en effet, que datent les premiers efforts sérieux de rapprochement dans les sectes évangéliques. C'est là que le dogme presbytérien de la prédestination a subi les plus fortes attaques. Les modernes conférences presbytériennes pour la revision de la confession de Westminster sont le fruit de la « *free salvation* », prêchée en 1801, et que les méthodistes introduisent dans plus d'une communauté presbytérienne. Il est probable que sans la guerre civile et les violents troubles qui l'ont précédée, les baptistes, méthodistes, presbytériens, Brethren, etc..., seraient aujourd'hui plus étroitement rapprochés qu'ils ne sont. La coupure des Églises Sud et Nord n'est pas encore réparée.

La continuité de la vie religieuse aux États-Unis est ainsi manifeste. Mais on voit aussi que les éléments proprement religieux sont recouverts seulement par les œuvres sociales, et qu'ils ont plus de place que ne leur en fait M. Bargy dans son livre, et qu'on ne serait tenté de le croire quand on ne connaît que les formes supérieures de la pensée doctrinale. L'esprit positif et social à la fois qui tend vers une « *religion humaine* », n'est que l'extrême pointe de l'évolution religieuse. Loin d'être caractéristique de la Société américaine prise dans son ensemble, on pourrait dire que ces deux esprits sont beaucoup plus vivants et plus libres en Europe. Le dogme qui n'est pas aussi visible aux États-Unis n'en existe pas moins ; il renferme plus d'éléments irrationnels et il est

1. Le goût de la vie en pleine nature, qui est très répandu chez les Américains de toutes les régions et qui se montre dans les camps de vacances, explique peut-être cette permanence. Les méthodistes ont transformé une plage de l'Atlantique en une vaste retraite religieuse ; seuls les hommes y sont admis.

plus réaliste qu'on ne le supposerait au premier abord. Celui qui apparaît au premier plan en Europe est peut-être plus symbolique, et en fin de compte, plus positif. En d'autres termes, le Moyen Age est plus loin de nous que des populations anglo saxonnes d'Amérique, en dépit de la richesse matérielle où elles vivent. Ceux d'entre les Américains qui sont des « Européens » ne sont pas loin d'être de cet avis.

Si je suis peu disposé à accepter que les premiers colons américains aient été doués d'esprit positif, même sous forme instinctive, je suis d'accord avec M. Bargy pour leur reconnaître un *instinct social* très net. Mais cet instinct social se joint à un esprit mystique et utopique. Ces colons étaient plus près de Cabet ou d'Owen, que du Dr Adler ou de M. Josiah Strong ; de ceux surtout qui sont venus d'Angleterre après eux, comme les Shakers, ou d'Allemagne, jusqu'aux époques récentes, comme les *Mennonites*, *Inspirationnistes*, *Séparatistes*, *Harmonistes*, etc. ; de ceux qui se détachèrent vers l'Ouest, comme certains Adventistes, au cours du xixe siècle, comme les *Mormons* ; ou qui s'y dirigent encore aujourd'hui, comme les *Doukhobors* de l'Ouest Canadien, et ces spiritualistes qui en mars 1911 quittaient Findley (Ohio), à la recherche de leur rivière sacrée dans la Californie méridionale. Leur idéal à tous a son origine dans les traditions chrétiennes populaires et hétérodoxes du Moyen Age, sans cesse ravivées par l'écho qu'ils en trouvent dans les livres saints.

J'ai pu consacrer quelque temps à un de ces groupes, plus particulièrement aux *Shakers*. C'est une secte évangélique communiste où le célibat est la règle ; et si elle ne s'est guère accrue, comme on le croira volontiers, elle a réussi à durer depuis 1774. Elle est aujourd'hui presque dissoute. Une des premières communautés, celle de Mount Lebanon, près d'Albany (N. Y.), subsiste seule, puisque, en 1911, celle de l'Ohio décidait de « *rentrer dans le siècle* ». Les documents qui les concernent et qui sont relativement peu nombreux, comprennent, outre les livres, de petites archives qui sont pour la plus grande part la propriété de leur historien attitré, M. Mac'Lean, de Columbus (Ohio), qui en a déposé l'essentiel à la bibliothèque publique de N.-Y. City. Le transfert de cette bibliothèque ne m'a pas permis de pousser bien loin mes recherches, comme aussi le peu de temps que je pouvais consacrer à des travaux de ce genre. Mais j'ai trouvé bon accueil

auprès de M. Mac'Lean, avec lequel je suis resté en relations. Ces Shakers ont joué un grand rôle dans le revival du Kentucky, et c'est chez eux qu'est née l'attention pour les phénomènes de spiritisme, et leur usage religieux [1]. On se rend compte ainsi de la parenté qui existe entre le réalisme des spirites, et les sectes chrétiennes populaires ; et quand on songe à la place du spiritisme et des préoccupations analogues dans l'Amérique actuelle, on est conduit une fois de plus à penser qu'il y a eu au XIX[e] siècle moins de changements qu'on ne le croyait. Enfin, les Shakers offraient pour moi cet intérêt qu'ils sont le groupe religieux moderne où le caractère ascétique, communiste et réaliste est le plus fortement marqué. Seuls les Inspirationnistes qui sont d'origine allemande, qui font comme les Shakers un usage permanent de l'inspiration divine, et ont aussi une femme à leur tête, pourraient leur être comparés.

JEAN REYNIER (1913).

1. Le voisinage des Indiens et de leurs « mauvais esprits » a exercé ici une curieuse influence qui n'a jamais été étudiée, bien que ces contacts de civilisations soient un intéressant chapitre de l'histoire des États-Unis.

LE

# DÉVELOPPEMENT DE LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE

## AUX ÉTATS-UNIS[1]

« Je pense qu'il n'y a pas, dans le monde civilisé, de pays où l'on s'occupe moins de philosophie qu'aux États-Unis[2]. » Alexis de Tocqueville n'était pas trop sévère en parlant ainsi de la nation qu'il

1. On trouvera, avec un historique très sommaire, la bibliographie la plus complète des travaux parus sur ce sujet avant 1906 dans le *Grundriss der Geschichte der Philosophie* de Ueberweg, revu par Heinze, 10e édition, 4e partie (1906). La section relative à la philosophie américaine (pp. 540-555) a été rédigée par Matoon Monroe Curtis. Il convient de remarquer que la traduction anglaise du même manuel faite sur une édition antérieure contenait un *Appendix* de Noah Porter sur la philosophie américaine qui apportait plus de détails sur certains points, en particulier sur J. Edwards (voir p. ex. la 4e édition, traduite de la 4e édition allemande par Geo-S. Morris, Londres, 1885). Ces renseignements doivent être complétés, pour les deux années suivantes, par ceux que l'on trouve dans l'article du Professeur Frank Thilly sur *La Philosophie américaine contemporaine* paru dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1908, pp. 607-634, et qui peuvent, d'ailleurs, suffire pour la période contemporaine jusqu'à cette date. Il existe deux ouvrages consacrés à l'histoire de la philosophie aux États-Unis. L'un est l'étude du Père Dominicain O. P. Van Becelaere intitulée : *La Philosophie en Amérique depuis les origines jusqu'à nos jours (1607-1900)*, The Eclectic Publishing Company, New-York, 1904 : travail honnête, documenté et clair, mais rentrant un peu dans la catégorie de ces compilations où la multitude des détails juxtaposés détourne ou dispense l'auteur de mettre en relief les valeurs essentielles. L'on trouve un souci autrement marqué de faire saillir les aspects les plus intéressants dans *American thought, from puritanism to pragmatism* de Woodbridge Riley (New-York, Henry Holt, 1915), l'étude à tous égards la plus complète qui ait été consacrée à notre sujet : le livre se laisse lire aisément, il paraît reposer sur une documentation abondante, surtout pour la période coloniale à laquelle le même auteur a consacré un gros volume (*American Philosophy : the early Schools*, 1907) ; mais il faut bien dire qu'il est souvent superficiel, parfois même artificiel dans sa façon de résumer les théories ou de les mettre en parallèle, qu'il contient des lacunes surprenantes et même certaines inexactitudes : par exemple, en étudiant les sources du pragmatisme, Riley ne cite même pas Renouvier ; il est assez dupe de la modestie de W. James pour en faire un « successeur » de Dewey (p. 308) ; il lui attribue enfin « such inconsistencies as a pluralistic monism and free-willist determinism » (p. 331), ce qui est une calomnie bizarre. En dépit de ces défauts, son livre demeure fort utile. — Parmi les écrits qui ne concernent pas exclusivement la *philosophie* américaine, mais qui jettent une lumière sur certains aspects de son développement, je tiens à signaler *A literary history of America*, de Barrett Wendell, professeur à Harvard College (Londres, Fisher Unwin, 1901), ouvrage singulièrement attachant et qui contient de beaux morceaux de psychologie historique.

2. *De la Démocratie en Amérique*, Œuvres complètes, 16e éd., 1874, t. III, p. 5.

venait de visiter en 1831 ; mais pareil jugement ne vaudrait plus du tout pour l'Amérique contemporaine. Depuis une quarantaine d'années la recherche philosophique s'est développée là-bas d'une manière intense; et quelques uns des écrits les plus marquants de notre époque en fait de psychologie et de métaphysique ont vu le jour au delà de l'Océan. Toutefois, avant d'aborder cette période de plein épanouissement, il n'est pas sans intérêt de suivre les premiers efforts de la pensée spéculative dans un milieu qui demeura longtemps fort peu propice à la recherche libre du vrai.

## I. — Le puritanisme originel. — Jonathan Edwards.

N'oublions pas qu'au commencement du XIXe siècle la population des États-Unis ne dépassait pas 4 millions. L'on ne saurait s'étonner qu'une agglomération aussi restreinte et d'aussi fraîche date n'eût pas encore enrichi d'œuvres nouvelles le trésor de la civilisation. De plus, la population des colonies anglaises d'Amérique demeura longtemps fort clairsemée [1], condition défavorable à la formation de centres intellectuels. Dans les opulentes régions du Sud, en particulier, les planteurs, isolés les uns des autres au milieu d'immenses domaines que cultivaient des esclaves, croupissaient dans une ignorance barbare [2]. Le négociant des ports était possédé par la fièvre du gain, le pionnier de l'Ouest absorbé par les luttes incessantes de sa rude vie aventureuse [3]. Assez différente fut de bonne heure cette région du Nord-Est que l'on désigne encore du nom de Nouvelle-Angleterre. Ces colonies, relativement denses et homogènes, offrirent dès l'origine une physionomie morale fortement caractérisée dont le prestige s'imposa longtemps à tous les autres États [4].

1. Cf. Émile Boutmy, *Eléments d'une psychologie politique du peuple américain*, Colin, 1902, pp. 56-57.

2. *Ib.*, p. 279. « Les Carolines n'avaient, à elles deux, pas plus de cinq écoles à la fin de la période royale. L'Alabama, le Mississipi, le Missouri n'en avaient encore aucune en 1830. La Virginie était un peu mieux pourvue. Au temps de Noah Webster, les instructions données au représentant du Maryland étaient, pour les trois quarts, signées d'une croix.. » Cf. Van Becelaere, *op. cit.*, p. 16 : « Dix ans avant la Déclaration d'Indépendance, il n'y avait encore qu'une seule presse en usage dans toute la Virginie. » Encore n'existait-il aucune imprimerie dans cet Etat avant 1729.

3. *Ib.*, pp. 282-287.

4. *Ib.*, pp. 266-275, et Barrett Wendell, *op. cit.*, pp. 28 et 36.

Les « Pères Pèlerins » qui débarquèrent les premiers en Nouvelle-Angleterre étaient des Puritains, qu'avait amenés là leur désir de quitter les pays d'Europe intolérants ou corrompus, riches en misères physiques et morales, et de fonder sur un continent nouveau une Société plus conforme à la parole de Dieu ou, comme disait l'un de leurs pasteurs, de « mettre en pratique la partie positive de la Réforme[1] ». En les nommant des *Puritains*, on veut dire qu'ils appartenaient à cette minorité énergique qui s'éleva de bonne heure en Angleterre au sein du protestantisme victorieux pour réclamer une Réforme plus complète et une épuration plus radicale du culte. Quant au dogme, ils s'accordaient à défendre les principes d'un Calvinisme intransigeant. Il convient donc de rappeler ici les grandes lignes de cette théologie[2], qui a été la première et longtemps la seule nourriture spirituelle de l'Amérique. Elle est dominée par l'idée du péché jointe à celle de la Toute-Puissance divine. Tous les hommes naissent mauvais par suite de la faute d'Adam, et méritent un châtiment éternel. Mais Dieu, dans sa miséricorde et par la médiation du Christ, a exempté certains hommes de ce juste châtiment, et leur a accordé le salut. Le sort de chacun dépend ainsi d'une prédestination mystérieuse; et la grande affaire, pour tout individu, est de savoir s'il est au nombre des élus. Aucun signe extérieur ne peut lui en donner la certitude; cependant, en principe, l'élu se distingue des autres hommes en ce que sa volonté est en harmonie avec la volonté de Dieu. Celle-ci se révèle d'une manière directe ou indirecte, mais unique et totale, dans l'Écriture. De là notre devoir d'étudier sans cesse la Bible, pour nous assurer que notre volonté se conforme à celle de Dieu.

Cette forme du christianisme particulièrement rigide et tragique fut importée en Nouvelle-Angleterre par des colons réellement convaincus qu'ils avaient pour mission de fonder une Société régie par la loi divine[3]. De fait, ce pays fut soumis à une véritable théocratie jusque vers la fin du XVII^e^ siècle[4]. A cette époque, le

1. Sur ces premiers colons puritains, l'on trouvera des détails intéressants, interprétés peut-être d'une façon un peu trop systématique, dans *La Religion dans la Société aux États-Unis*, de Henry Bargy (Colin, 1902), chap. I, II, III, IV.

2. A dessein, nous suivons ici surtout l'exposé de B. Wendell (pp. 15-16) comme représentatif du point de vue américain.

3 Voir les déclarations significatives de Cotton Muther citées par B. Wendell, pp. 42 et 44.

4. *Ib.*, p. 45.

clergé calviniste dut renoncer au pouvoir temporel [1], mais dans l'ordre spirituel il continua à exercer, jusque dans la première moitié du XIXe siècle, une domination vraiment tyrannique. Cette domination rencontrait, cependant une limite; les pasteurs recevaient leur dignité d'un vote des fidèles, et ils ne pouvaient se maintenir dans leurs fonctions s'ils se heurtaient au sentiment général de leur « congrégation ». De là résultait, d'ailleurs, moins un régime de tolérance que de tyrannie réciproque : ministre et congrégation se surveillaient étroitement l'un l'autre, pareillement hantés par la crainte d'errer loin de la voie divine [2].

L'on imagine aisément quelle influence eut cette organisation sur le développement de la vie spirituelle en Nouvelle-Angleterre. Elle en entretint d'une certaine façon le foyer, mais en sacrifiant toutes les autres manifestations de cette vie à une foi religieuse obsédante, et longtemps plus soucieuse de se maintenir pure que de s'élargir ou de se renouveler. L'obligation pour chacun d'étudier la Bible suscita partout des écoles élémentaires, où toute notion portait d'ailleurs la marque puritaine [3]. Mais autant l'instruction primaire et même moyenne était répandue, autant la haute éducation de l'esprit faisait défaut. « Les établissements dénommés Universités ou collèges ne dépassaient pas, si ce n'est par certaines préparations professionnelles, ce que nous appellerions aujourd'hui la limite supérieure du degré secondaire ; ils restaient même sensiblement en deçà [4]. » Ajoutez que la Nouvelle-Angleterre pendant longtemps ne compta point de classe riche, capable de favoriser dans ses loisirs les progrès d'une culture naissante [5]. Il ne semblera pas téméraire de conclure que cette stagnante et despotique démocratie calviniste offrait des conditions plus propices à l'établissement de solides traditions morales qu'au développement de l'activité intellectuelle.

L'Amérique n'a produit avant le XIXe siècle qu'un seul penseur de marque : c'est le pasteur Jonathan Edwards (1703-1758), le « Saint de la Nouvelle-Angleterre » et le plus grand de ses théologiens

1. *Ib.*, p. 46.
2. *Ib.*, pp. 239-240.
3. V. Boutmy, p. 268, cf. Van Becelaere, p. 18 : « Dès 1629, dans tous les établissements habités par les Puritains, excepté le Rhode Island, l'instruction avait été rendue obligatoire. »
4. Boutmy, p. 269.
5. *Ib.*, pp. 267-297.

puritains [1]. Il fut l'inflexible logicien du calvinisme le plus pur. Son sermon terrifiant sur « les pécheurs entre les mains d'un Dieu courroucé » est resté fameux [2]. Dans son traité sur la Liberté du Vouloir il défend non sans vigueur la thèse du prédestinationisme le plus rigide et s'efforce de réduire à l'absurde la notion du libre arbitre. Mais s'il a insisté sans relâche sur l'aspect sombre de cette doctrine, celle qui concerne le péché et son châtiment, il n'en a pas négligé l'aspect consolateur, manifeste surtout dans son *Traité sur les Affections Religieuses*, œuvre de sa maturité. Il y a même chez Edwards un mysticisme plein de fraîcheur, qui le rend capable de sentir directement dans les phénomènes de la nature et jusque dans l'orage « la douce gloire de Dieu » (*the sweet glory of God*) [3]. Il s'est efforcé de décrire l'état de l'âme unie à Dieu, et la lumière spirituelle qui éclaire pour elle toutes choses d'un jour nouveau. Mais il n'arriva pas à élaborer pleinement sa doctrine mystique, qui ne devait avoir d'ailleurs aucun succès auprès des puritains orthodoxes, attachés à l'idée d'une révélation extérieure consignée tout entière dans la Bible. Il aurait pu cependant lui donner l'appui d'une philosophie idéaliste : car à peine élève au collège de Yale, entre quatorze et dix-sept ans, il essayait déjà d'établir qu'il n'existe d'autres substances que les esprits, les corps ayant pour toute réalité une certaine Idée présente à l'esprit de Dieu jointe à sa volonté de la communiquer aux esprits créés [4]. Cet immatérialisme, auquel Edwards semble bien être parvenu par le seul effort de sa réflexion, concordait d'une façon remarquable avec la théorie que Berkeley allait apporter à Rhode Island (1729) et qui devait trouver un adepte intelligent et enthousiaste en Samuel Johnson (1696-1772). Mais ce président de King's College eut beau déployer tout son zèle en faveur du « nouveau principe », il ne réussit pas à faire école. Quant à Edwards, il semble avoir ignoré ou négligé Berkeley ; il ne se soucia même pas de mettre en valeur la découverte de sa jeunesse. Ainsi le xviii^e siècle vit apparaître en Amérique, au sein du puritanisme même, les germes d'une vraie philosophie idéaliste, germes assez vigoureux mais bientôt étouffés.

1. L'on trouvera une bibliographie relative à J. Edwards dans *A history of American literature, supplementary to the Cambridge history of English literature*, t. I (1918), pp. 426-438.
2. On en trouvera un extrait dans B. Wendell, p. 85.
3. Voir tout le passage cité dans Riley, *American thought*, pp. 31-32.
4. V. Riley, *op. cit.*, pp. 29-30.

## II. — Changement dans les conditions et dans les esprits. Le déisme. — L'unitarisme.

Le calvinisme règna pendant près de deux siècles sur la grande majorité des esprits, non seulement en Nouvelle-Angleterre, mais dans tous les États [1], plus ou moins colonisés d'ailleurs par des individus détachés de ce groupement vigoureux [2]. Cependant cette foi s'accordait de plus en plus mal avec la mentalité que les conditions nouvelles de leur existence tendaient insensiblement à développer chez les Américains [3]. Le calvinisme se présentait comme une interprétation du monde assez naturelle dans l'Europe tumultueuse et passionnée de la Renaissance, emplie, non moins que de beautés, de vices, de violences et de crimes. Il convenait surtout aux petits groupements soucieux de maintenir par une sévère discipline morale une existence sans cesse menacée. Mais cette discipline même, une fois installée dans les colonies d'Amérique sous l'influence de la foi puritaine, rendit de moins en moins plausibles les articles fondamentaux de cette foi : comment croire sincèrement à la perversité foncière de la nature humaine au milieu d'une société en moyenne aussi honnête que celle de la Nouvelle-Angleterre aux deux premiers siècles de son existence ? D'ailleurs, dans l'immensité vierge du Nouveau Monde, nul besoin ne poussait les hommes à s'entre-déchirer. Enfin, au cours du xviii^e siècle, les colonies s'agrandirent, la prospérité matérielle alla croissant, la classe commerçante acquit la prééminence réservée naguère au clergé. Par suite, l'esprit des Américains se tournait spontanément davantage du côté de ces biens terrestres qui promettaient un si beau champ à leur activité.

Les influences que nous venons d'indiquer ne sont parvenues à déposséder le calvinisme que d'une façon graduelle et fort lente. C'est en 1784 que fut publié, dit-on, pour la première fois en

1. Cf. Riley, p. 6. D'après lui, le calvinisme n'a pas été seulement la doctrine commune des puritains, des presbytériens, des huguenots, des réformés hollandais et des sectes allemandes : « Even the Church of England in America contained a large infiltration of Genevan doctrine. »

2. Cf. Boutmy, pp. 40, 274-275.

3. Cf. B. Wendell, pp. 17, 71, 89-90, 278-281, et G. Santayana, *Winds of Doctrine*, Londres, Dent, 1913, pp. 190-191.

Amérique un écrit ouvertement dirigé contre le christianisme : les *Oracles of Reason* de Ethan Allen [1], et encore ce livre n'eut-il guère de succès [2]. Cependant l'on peut suivre, dans tout le cours du XVIIIe siècle, les progrès de la libre pensée aux États-Unis, sous l'influence des déistes anglais d'abord, puis des « philosophes » français [3]. Benjamin Franklin (1706-1790) est sans doute le représentant le plus typique de cet esprit nouveau. C'est un partisan de la religion naturelle : il admet l'existence d'un Dieu Créateur et Providence, qui punit les crimes et récompense les vertus des hommes ici-bas ou après la mort ; mais il repousse le dogme de la prédestination, met la révélation en doute, recommande également comme modèles Socrate et Jésus. Cependant ses conceptions philosophiques, peu originales en elles-mêmes et qu'il n'a guère cherché à faire connaître au public, sont moins significatives que son attitude générale à l'égard de l'existence. Franklin se désintéresse à peu près complètement de cet au delà mystérieux dont la méditation absorbait toutes les pensées de son contemporain Edwards [4]. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre scientifique, son esprit s'aiguille constamment vers la région des résultats pratiques : l'invention du paratonnerre en témoigne aussi bien que le fameux *Almanach du Bonhomme Richard*, cette expression d'une sagesse assez terre à terre, mais avisée et agissante.

La religion naturelle eut un autre adepte illustre en la personne de Thomas Jefferson, l'auteur de l'Acte d'Indépendance, qui devint président des États-Unis. Mais ses convictions ne se trouvent exposées que dans sa correspondance ou dans des essais d'histoire religieuse qu'il ne publia point lui-même. Elles s'exprimèrent surtout par les deux dons qu'il fit à la Virginie : un statut garantissant la liberté religieuse, et une Université où il se proposait de n'établir aucune chaire de théologie, les preuves de l'existence de Dieu devant être exposées par le professeur d'éthique. De même, Franklin avait fait adopter à la Pensylvanie une constitution proclamant la liberté de conscience, et fondé à Philadelphie la seule

1. D'après Timothy Dwight, cité par Riley, p. 17.
2. Cf. Riley, p. 87.
3. Voir à ce sujet Riley, c. III.
4. Il faut mentionner cependant les curieux *Articles of belief* que Franklin rédigea à l'âge de 22 ans, où se trouve exposé un véritable polythéisme : l'Être infini a créé plusieurs Dieux inférieurs, et c'est au Dieu du système solaire que l'homme doit son adoration (v. le texte dans Riley, pp. 70-72).

Université où l'on n'exigeait des professeurs aucun « religious test ». Parmi les treize États, le Massachusetts fut le seul à ne pas accroître l'indépendance de l'individu en matière religieuse. Mais tandis que, par une conséquence toute naturelle de la Révolution Américaine, les manifestations politiques du rationalisme allaient se multipliant, il ne donnait naissance à d'autre œuvre philosophique que l'écrit déjà mentionné d'Ethan Allen, critique assez violente du calvinisme et même de toute croyance au surnaturel, qui n'attira pas l'attention du grand public. Le déisme populaire rencontra enfin son expression parfaite dans un ouvrage du fougueux publiciste révolutionnaire Thomas Paine, cet Anglais dont les manifestes politiques avaient tant contribué à la Révolution Américaine. *The age of reason* (1794) est un écrit sans originalité, qui vulgarise les arguments des libres penseurs anglais contre les prophéties, les miracles et la Bible, et oppose à la « religion de l'inhumanité » une théologie fondée sur la bonté de la nature et la perfectibilité de l'homme. Cet ouvrage franchement antichrétien eut le plus grand succès [1], et suscita plus d'une imitation. En même temps, les auteurs français, et surtout Voltaire, avaient acquis une influence croissante [2]. Des tendances matérialistes apparaissaient chez le chimiste Joseph Priestley, venu de Birmingham en 1794 pour trouver un pays de pensée libre, chez son gendre Thomas Cooper, chez le Docteur Benjamin Rush, l'initiateur de la psychiâtrie américaine [3]. Dans le premier quart du XIXe siècle, il semble que l'incrédulité religieuse avait gagné aux États-Unis une grande partie du peuple [4].

Contre le flot montant de l'irréligion, le clergé puritain crut avoir découvert une digue solide dans la philosophie écossaise. La philosophie de Reid fut importée en 1768 par John Witherspoon (1722-1794), venu d'Écosse pour être président de Princeton College à New-Jersey. Les œuvres de Reid et de ses successeurs furent bientôt lues avidement en Amérique et adoptées comme

1. Sur ce point, v., outre Riley, pp. 89 sqq., ce qu'écrit M. B. Conway dans son livre sur *Th. Paine et la Révolution dans les Deux Mondes*, trad. Rabbe, Plon, 1900, p. 386 : l'*Age de la Raison* « a eu plus d'éditions et excité plus de controverses qu'aucun autre ouvrage sérieux de langue anglaise », cela tant en Amérique que dans le Royaume-Uni.

2. Sur ce sujet, v. l'article de W. Riley sur *La Philosophie française en Amérique* dans la *Revue Philosophique* de novembre 1917.

3. V. *American thought*, c. IV, *Materialism*.

4. *Ib.*, p. 93.

manuels d'enseignement dans bon nombre de collèges. La philosophie écossaise acquit ainsi en peu de temps une prédominance officielle qui ne disparut que dans la seconde moitié du XIXe siècle. Elle ne cessa d'être représentée à Princeton College, où ses interprètes les plus distingués furent l'Écossais James Mac Cosh (1811-1894) et Noah Porter (1811-1892). Mais, comme on pouvait s'y attendre, elle ne donna naissance à aucun mouvement de pensée original ou vigoureux [1]. C'est à des raisons médiocres que cette médiocre philosophie dut son succès. Ce réalisme du sens commun muni d'arguments contre les sceptiques constituait une doctrine facile à comprendre, rassurante, compatible avec l'ensemble des croyances traditionnelles ; rien en elle qui pût orienter l'esprit vers les témérités de la recherche indépendante. La science de l'âme humaine n'a pas à faire de découvertes : ce mot de l'un de ses interprètes caractérise bien toute l'École, attachée à ses « principes naturels », méfiante à l'égard des nouveautés. Certes, elle offrait un moyen commode d'inculquer à peu de frais une doctrine uniforme aux futurs membres du clergé puritain, et c'était là l'objet principal que l'on se proposait dans les collèges. Pourtant elle trahissait à sa manière, sous une forme édulcorée, une confiance dans la nature humaine qui s'accordait mal avec l'inspiration première du Calvinisme.

C'est qu'aussi bien les églises d'Amérique s'étaient singulièrement relâchées de leur rigueur primitive. Il se peut que dès ses origines le christianisme colonial se soit distingué par un certain « instinct positif [2] ». Mais il nous paraît excessif d'attribuer un caractère de positivité à la théologie même des Puritains [3] ; en tout cas, elle demeura plus d'un siècle fidèlement attachée aux dogmes fondamentaux du Calvinisme, comme on le voit encore chez

1. Cf. l'aveu de Van Becelaere lui-même, pourtant sympathique à la philosophie écossaise, *op. cit.*, p. 76.

2. C'est la thèse soutenue par Bargy, *op. cit.*, livre II.

3. Bargy n'hésite pas à aller jusque-là, livre III, ch. IX. Mais ses arguments nous semblent être souvent plus ingénieux que décisifs. Il ne suffit pas de montrer que l'idée de la prédestination peut susciter des efforts immédiats et prolongés et que les puritains d'Amérique ont cherché à en tirer ce genre d'effets pour établir qu'un pareil dogme chez eux « n'est pas métaphysique » (p. 88). L'on se demande à quelles croyances religieuses s'appliquerait encore cette dernière épithète, s'il fallait exclure toutes celles qui visent à une efficacité morale. De même, il paraît vain de chercher à expliquer par une attitude d' « homme d'action » le fatalisme de J. Edwards, dont l'origine est si manifestement théologique (c. X) : il ne serait pas moins aisé de rattacher à des préoccupations analogues une théorie du libre arbitre.

Edwards. Dès la seconde moitié du XVIII[e] siècle, au contraire, nombre de pasteurs laissent peu à peu dans l'ombre les plus terribles ou les plus mystérieux de ces dogmes ; ils ne parlent plus guère de l'enfer, ni de la Trinité ; ils insistent moins sur la perversité de l'homme que sur la bonté de Dieu. C'est ainsi qu'en Nouvelle-Angleterre la plupart des églises passèrent peu à peu, et presque à leur insu, à cette attidude d'esprit qui s'affirma à partir de 1815 sous le nom d'Unitarisme [1]. Les Unitariens, qui eurent un porte-parole fameux dans la personne de W. E. Channing (1780-1843) [2], rejetèrent franchement la théologie calviniste : ils vénéraient l'Écriture, mais n'y trouvaient point impliquée la Trinité ni la prédestination ; ils en retenaient surtout cette affirmation que Dieu est un, et qu'il a fait l'homme à son image. Jésus, n'était pour eux que la créature la plus parfaite, dont les Évangiles nous retracent fidèlement la carrière et la doctrine. L'Unitarisme entend demeurer chrétien, il admet la réalité littérale de la révélation, des prophéties, des miracles y compris celui de la résurrection. Mais il restreint autant qu'il se peut le contenu doctrinal, se montre favorable à la liberté d'interprétation et confiant dans la bonté de la nature humaine. Par ces différents traits, et surtout par ce dernier, il s'adaptait admirablement aux dispositions latentes de la mentalité américaine, que ne pouvaient longtemps satisfaire ni le pessimisme puritain ni la sécheresse du pur déisme. L'Unitarisme s'offrait d'ailleurs, à la différence de ces deux systèmes, comme un produit spontané — le premier sans doute — du Nouveau Monde. Si l'on ajoute que la croyance nouvelle était défendue par des hommes d'une haute valeur morale, rien ne paraîtra plus naturel que son rapide succès : vers 1825, elle avait conquis toute l'élite sociale de la Nouvelle-Angleterre. Seulement, cette religion « muette sur les doctrines [3] » constituait tout de même une foi trop inconsistante pour qu'on pût s'y tenir longtemps : foncièrement hostile aux discussions doctrinales, l'Unitarisme ne s'affirmait guère que par son refus de se définir.

1. Sur le mouvement unitarien, v. B. Wendell, l. V, c. IV, et Bargy, l. II, c. VIII, et l. IV, c. XIII. — W. Riley néglige complètement cette phase de la pensée américaine.

2. Signalons que les œuvres de Channing ont été traduites en français par différents auteurs, en particulier sous le patronage de Laboulaye (bibl. Charpentier, de 1854 à 1866), et que Renan n'a pas dédaigné de consacrer à ce réformateur une de ses *Études d'histoire religieuse* (1856).

3. Expression de Bargy, p. 75.

Aussi l'Église unitarienne ne tarda-t-elle pas à perdre du terrain : parmi ses adhérents, les uns allèrent jusqu'à la libre pensée, d'autres revinrent à des formes plus traditionnelles de christianisme, voire même au catholicisme. Mais l'Unitarisme eut pour effet d'imprégner toutes les Églises américaines d'un large esprit de tolérance [1]. De même, il ne donna directement naissance à aucune œuvre philosophique. Mais, en opposant au dogmatisme puritain une foi vraiment religieuse en l'excellence de la nature humaine, il fut à sa manière, et en dépit de ses apparences modestes, l'avant-coureur du premier mouvement de pensée spéculative qui se soit déployé en Amérique : nous voulons parler du transcendantalisme.

### III. — Le mouvement transcendantaliste. Ralph Waldo Emerson.

Ce vocable a été adopté pour désigner un esprit nouveau commun à presque tout ce que la Nouvelle-Angleterre comptait de jeunesse pensante entre 1825 et 1840, en particulier à ces écrivains qui se groupèrent pour fonder le *Dial*, périodique de haute tenue et de courte existence (1840-1844), et qui comprenaient entre autres Margaret Fuller, Bronson Alcott, George Ripley, Thoreau, Emerson [2]. Ce qui unissait ces esprits variés, c'était d'abord leur ardente et large curiosité pour toutes les formes de la culture humaine : la pensée grecque, la poésie et la musique moderne, la philosophie allemande se révélaient ensemble à des intelligences jusqu'alors soumises au régime le plus restreint. Mais ces jeunes Yankees ne goûtent pas un stérile plaisir de dilettante dans la contemplation des œuvres de génie : en s'aidant d'elles, ils espèrent découvrir cette vérité absolue que leurs ancêtres avaient demandée au Calvinisme. Il se lancent avec un enthousiasme juvénile à la recherche de la réalité métaphysique ; ils ont confiance qu'ils l'atteindront en se libérant de toutes les orthodoxies figées, y compris celle de l'Unitarisme même, en accueillant les révélations infaillibles de la lumière intérieure. Ils proclament avec Coleridge la supériorité de la raison intuitive sur l'entendement abstrait. On le voit, c'est l'impulsion du Romantisme — au sens européen

1. *Ib.*, p. 188, et cf. W. James, *The Will to Believe and other essays*, p. 133.
2. Sur le transcendantalisme, v. l'excellent exposé de B. Wendell (l. V, c. v).

ou plutôt mondial de ce mot — que le transcendantalisme américain incarne à sa manière originale. Sans insister sur les particularités souvent si curieuses de ce mouvement, bornons-nous à dire quelques mots de celui qui la domine de toute la hauteur du génie, Ralph Waldo Emerson (1803-1882).

C'est un écrivain attirant mais déconcertant aussi et difficile à juger qu'Emerson[1]. Nul penseur n'a peut-être apporté sur les problèmes philosophiques les plus épineux des affirmations aussi paisiblement tranchantes, en se souciant moins de les justifier, de les coordonner et même de les nuancer. Il lui suffit d'exprimer, à chaque page de ses essais, la vérité telle qu'il croit à chaque moment l'apercevoir. Cependant l'inspiration maîtresse de son œuvre n'est pas impossible à saisir; nous tenterons de la caractériser en disant qu'Emerson a conçu la réalité comme une vie spirituelle unique présente au fond de tous les êtres, mais se manifestant en chacun d'eux d'une manière originale et spontanée. D'un côté, Emerson se plaît à montrer l'Esprit au fond de la Nature, la Surâme (*Oversoul*) au principe des diverses manifestations vitales, Dieu présent en toute chose ; avec une outrance bien romantique, il va jusqu'à proclamer « l'identité de la loi de gravitation avec la pureté de cœur ». D'autre part, nul moraliste n'a exhorté avec plus d'énergie chaque individu à se fier en soi-même, à suivre la loi de sa nature, à élever au-dessus de toute règle la fidélité à sa mission propre. Aucune opposition d'ailleurs dans l'esprit d'Emerson entre ce panthéisme et cet individualisme : car d'après lui la réalité spirituelle se révèle précisément à chacun de nous par ce qu'il y a en lui de spontanéité vivante. Par là se justifie l'hostilité instinctive d'Emerson à l'égard de tout dogmatisme, de tout formalisme, et même de toute dépendance, fût-ce envers notre propre passé. Pour être vraiment soi-même, il faut vivre dans le présent, dans

1. Sur Emerson, on trouvera une étude sommaire et une bibliographie considérable dans *A history of American literature, supplementary to the Cambridge's history of English literature*, Cambridge University Press, 1918, t. I, c. IX. L'on s'étonne de n'y pas trouver mentionné l'article de Ch.-M. Bakewell sur *The Philosophy of Emerson*, paru dans *The Philosophical Review*, 1903, t. II, pp. 524-536. En français, l'on peut consulter le consciencieux ouvrage de Mlle M. Dugard : *Ralph Waldo Emerson, sa vie et son œuvre* (Colin, 1907). A maintes reprises, l'on nous a donné des traductions partielles de ses œuvres. La première est celle que publia Émile Montégut sous ce titre bizarre : *Essais de Philosophie américaine* (Charpentier, 1851). Quelques-uns des écrits les plus significatifs ont été réunis dans celle qui s'intitule *Sept Essais d'Emerson*, par I. Will (avec préface de Maeterlinck, Bruxelles, Lacomblez, 1894 ; 3e éd., Paris, Lacomblez, 1907).

*the enveloping Now.* « L'heure présente est l'heure décisive, et chaque jour est le jour du jugement. » Dans cet aphorisme l'on pourrait retrouver encore l'écho de la conception puritaine, mais en voici un autre où résonne l'accent d'une métaphysique nouvelle : « *The Divine resides in the New.* »

Le transcendantalisme marque la première apparition en Amérique d'une pensée libre, large et vivante. Mais les résultats apparents du mouvement ne répondirent pas tout à fait aux promesses de ses débuts. Aucun de ses adeptes n'a pris place dans la lignée des grands penseurs à l'exception d'Emerson. Or, le « sage de Concord » lui-même mérite-t-il le titre de philosophe? Il semble qu'il ait eu certaines intuitions profondes, mais qu'il ait trop dédaigné d'en éclaircir le sens par le travail de la réflexion méthodique. Nul peut-être n'a donné une expression plus forte à certaines tendances profondes de l'âme américaine, mal dégagées avant lui et parfois même étouffées par des traditions pesantes. Il contribua sans doute à créer l'individualisme qu'il proclama. Notons en outre la nuance très originale de cet individualisme, qui évite à la fois la brutalité d'un Nietzsche, la bassesse d'un Rousseau, et même la raideur d'un Ibsen, cela sans doute grâce à son caractère mystique. Mais comment se justifie cette confiance illimitée dans la valeur des inspirations individuelles? Emerson ne s'est guère soucié de fonder en raison son imperturbable optimisme. Les contradictions mêmes que l'on pourrait relever entre ses diverses assertions ne l'inquiètent point « *With consistency a great soul has simply nothing to do* ». A l'aide d'une pareille pensée l'on s'épargne d'humbles efforts, ennemis d'une verve primesautière ; mais l'on néglige aussi d'acquérir un genre de perfection dont l'absence déparerait l'œuvre d'un Pascal, ou celle d'un Platon. Emerson demeure un initiateur séduisant, ou plutôt encore le prédicateur entraînant d'une sorte de religion nouvelle. Il n'a pas assez approfondi et maîtrisé ses propres pensées pour en tirer une véritable philosophie.

Quoiqu'il en soit de la valeur intrinsèque de sa pensée, Emerson, en l'exposant sous forme d'Essais souvent peu rigoureux, mais épigrammatiques et brillants, se conquit un public littéraire plutôt qu'il n'exerça d'influence immédiate sur l'enseignement de la philosophie, exception faite de l'Université Harvard. Les conditions de cet enseignement restèrent longtemps, d'ailleurs, fort peu

propices aux hardiesses spéculatives[1]. Les collègues gardaient presque tous un caractère confessionnel assez étroit : l'instruction philosophique, donnée le plus souvent par le président, avait pour objet essentiel de mettre les esprits en garde contre les doctrines irreligieuses. Vers 1879 encore, l'horizon intellectuel de la plupart des maîtres demeurait singulièrement borné ; et la philosophie écossaise trouvait dans l'ignorance générale des grands systèmes la plus sûre garantie de sa domination. Cependant le public prenait un intérêt croissant à la discussion de problèmes généraux ; les philosophes anglais, Spencer en particulier, trouvaient de nombreux lecteurs[2] ; enfin, une véritable école philosophique venait de se fonder pour la première fois en Amérique, grâce à quelques initiatives privées : l'École de Saint-Louis, qui allait faire rayonner l'influence de la pensée allemande.

## IV. — L'influence allemande. Josiah Royce.

Cette influence qui devint la plus puissante de toutes aux États-Unis, ne s'y fit sentir qu'assez tardivement, d'une façon précise[3]. Sans doute les transcendantalistes avaient fait grand cas de la pensée germanique, mais celle-ci ne les avait guère pénétrés qu'à travers Coleridge et Victor Cousin[4]. L'homme qui en inaugura vraiment l'étude systématique fut William T. Harris (né en 1835)[5]. Ce dernier, après avoir traversé la phrénologie et l'éclectisme, avait trouvé une première clarté dans la *Critique de la Raison Pure*, quand, en 1858, sur les conseils de l'Allemand Brockmeyer, singulier personnage qui avait le don de faire saisir dans les exemples les plus familiers, l'intérêt des notions métaphysiques, il se mit à étudier Hegel et fonda une Société Philosophique à Saint-Louis.

1. Cf. sur ce point l'article de G. Stanley Hall, *Philosophy in the United States*, publié dans le *Mind* en janvier 1879 (t. IV).
2. Cf. le témoignage de Harris (en 1867), cité par Van Becelaere, pp. 10-11 : « On dit que plus de 20.000 exemplaires d'H. Spencer ont trouvé acheteurs dans ce pays, alors que, en Angleterre même, à peine la première édition a pu s'écouler. »
3. Cf. Riley, c. VIII, *Modern Idealism : 1. The German Influences.*
4. Dès 1829, les *Aids to Reflection* de Coleridge avaient été réédités à Burlington, avec une introduction où James Marsh opposait la notion de la raison intuitive à la philosophie de Locke et des Écossais. L'influence du poète-philosophe sur le transcendantalisme fut considérable. Non moins grande semble avoir été celle de Victor Cousin : cf. l'article de Riley dans la *Revue philosophique* de novembre 1917.
5. Cf. Riley, *American thought*, c. VIII : 2. *The Saint Louis School.*

Dans cette même cité commerçante et cosmopolite, où des Américains venus des anciens États coudoyaient des descendants de colons français et aussi des immigrés allemands fort nombreux, Harris fit paraître à partir de 1867 la première revue philosophique qui ait vu le jour en Amérique : le *Journal of Speculative Philosophy*. Il avait réuni autour de lui un groupe de jeunes hommes « possédés, suivant sa propre expression, par une fureur de philosophie qui leur faisait estimer que sans elle la vie ne valait pas la peine d'être vécue[1] ». Sa revue, vraiment digne du titre qu'elle portait, publia à la fois de nombreuses traductions de philosophes étrangers, et surtout allemands (on y put lire en anglais l'*Esthétique*, la *Phénoménologie* et la *Logique* de Hegel), et des articles originaux, souvent de grande valeur. L'impulsion donnée se propagea largement. Les futurs professeurs allèrent bientôt en grand nombre demander leur éducation philosophique aux Universités. L'Amérique ne tarda pas à posséder des maîtres formés à l'école de Kant ou de ses successeurs, et développant d'une façon plus ou moins originale les idées issues de la spéculation germanique : tels John Watson, Ladd, Howison, Royce. Ce dernier est un penseur de large envergure qui mérite de nous arrêter.

Nous ne prétendons pas exposer en quelques lignes le système profond et nuancé que Josiah Royce (1855-1916) a développé dans une importante série d'ouvrages écrits en une langue limpide, enveloppante et montée parfois au ton d'une sobre éloquence[2]. Essayons d'indiquer seulement quelques-unes de ses caractéristiques. En gros, il appartient à la même famille qu'un certain nombre de systèmes élaborés à la même époque en Grande-Bretagne, sous l'inspiration des penseurs allemands : la philosophie de Royce ressemble à celle d'un Green, d'un Bradley ou d'un Bosanquet en ce qu'elle se présente comme une métaphysique de l'Absolu fondée démonstrativement sur une théorie idéaliste de la connaissance. Elle se distingue cependant de ses congénères britanniques par des traits particuliers dont le plus remarquable nous paraît être le

1. Cité par Van Becelaere, p. 100.

2. Signalons au moins les œuvres les plus importantes de Royce : *The religious aspect of philosophy* (1885) ; *The Spirit of modern philosophy* (1892) ; *The World and the Individual* (2 vol., 1900-1901) ; *The Philosophy of Loyalty* (1908) ; *The Problem of Christianity* (1913). L'on trouvera une bibliographie relative à Royce dans la *Philosophical Review* de mai 1916 (t. XXV, n° 3), et une étude approfondie de Gabriel Marcel sur *La Métaphysique de Josiah Royce* dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* de 1918 et 1919 (25e année, nos 3 et 4 ; 26e, nos 1 et 2).

souci et, peut-on dire, le *respect* de l'expérience humaine. Tandis qu'un Bradley, par exemple, se plaît à montrer la distance qui sépare de la Réalité Absolue les diverses formes de notre connaissance, au risque de jeter parfois sur ces dernières un discrédit décourageant, Royce ne cesse de puiser dans les données de notre vie intérieure les éléments qui nous permettront de pénétrer la nature de l'Être Universel. Tous deux soutiennent que les expériences des esprits finis doivent se retrouver au sein de l'Absolu ; mais pour le premier elles y doivent être « transmuées » d'une façon mystérieuse; d'après le second elles y rencontrent sans métamorphose l'achèvement à quoi elles aspirent. Suivant Royce, l'Absolu saisit dans une vision simultanée la totalité des choses, et néanmoins le temps n'est pas illusoire; l'éternité l'englobe sans le détruire, et la notion d'un pareil rapport nous est concrètement fournie par la conscience globale que nous pouvons prendre d'une mélodie formée de notes successives. En l'Absolu la victoire du bien est assurée, et pourtant le mal n'est pas une simple apparence, ni une ombre faite pour rehausser l'éclat de la lumière : Royce en reconnaît pleinement la réalité tragique, et soutient qu'elle subsiste même au regard de Dieu ; il faut toutefois que cette réalité détestable contribue à la perfection du Tout : l'on devra chercher la solution de ce problème dans l'expérience de la tentation surmontée, où la tendance mauvaise devient l'occasion d'une vie supérieure. Enfin ce panthéiste s'attache à montrer que son système ne sacrifie nullement l'individualité des êtres, et nul n'a fait une tentative plus ingénieuse pour établir d'une façon précise comment l'unité parfaite et la multiplicité infinie, loin de s'exclure, s'appellent mutuellement.

Sans essayer une esquisse impossible de cette curieuse théorie appuyée sur les plus récentes spéculations mathématiques, insistons seulement sur l'effort si remarquable qu'a entrepris Royce pour donner son vrai sens à la notion d'individualité. Celle-ci doit se définir d'après lui en termes non de substance mais de valeur : une vie possède une unité personnelle dans la mesure où elle se regarde elle-même comme l'incarnation partielle d'un certain idéal propre. Mais cette individualité-là, tout en témoignant d'une liberté et même d'une contingence réelle, n'a rien d'une monade close. La conscience de soi présuppose elle-même d'après Royce l'expérience d'un milieu social. Et d'autre part l'individu se

développe moralement dans la mesure même où il se dévoue à une cause unissant une pluralité d'êtres dans une vie commune.

La vie spirituelle fournit enfin à Royce un nouveau moyen de montrer comment s'opère la conciliation de l'un et du multiple : la conscience individuelle se dépasse elle-même quand elle pénètre dans la vie intérieure de ses semblables. Cet acte d'*interprétation,* comme l'appelle Royce, par quoi l'esprit dépasse à la fois la perception et le concept, nous fait comprendre ce que peut être une vraie communauté spirituelle. Et c'est encore l'idée d'une telle communauté que Royce découvre dans un de ses derniers ouvrages, au cœur même de la religion chrétienne. L'individu trouve son salut dans l'amour de la communauté religieuse, pèche lorsqu'il se révolte contre elle, voit ses trahisons rachetées par l'acte d'amour d'un de ses membres : telles sont les vérités éternelles qu'une conscience moderne peut encore retenir du christianisme.

Jamais sans doute effort n'a été fait de notre temps pour enrichir d'un plus beau trésor psychologique un système que l'on continue à concevoir comme démontrable par la raison pure. Chose remarquable, Royce pose précisément les deux mêmes assertions fondamentales qu'Emerson : il affirme à la fois l'unité de tous les êtres et la réalité de l'individu. Mais nous avons fait entrevoir quelle savante solution il a apportée au problème laissé en suspens par le génial et négligent essayiste ; il montre de maintes façons que l'individu lui-même ne se développe pleinement qu'à condition de se dépasser et de participer à une communauté spirituelle de plus en plus large. La question subsiste seulement de savoir si toutes ces belles analyses morales rejoignent vraiment la charpente logique du système, et même si elles s'y logent sans trop de peine. Royce n'aurait-il pas entrepris une tentative vaine pour concilier deux ordres de conceptions d'origine différente et même de direction opposée ; d'une part, la notion *a priori* d'un Absolu embrassant toute chose dans sa réalité parfaite et éternelle, de l'autre, l'idée qu'il n'y a rien d'illusoire dans notre expérience intérieure, et qu'elle nous donne la clé même de toutes les énigmes métaphysiques ?

### V. — William James, psychologue et métaphysicien.

La seconde direction a été franchement adoptée, à l'exclusion de la première, par le plus fameux penseur qu'ait produit de nos jours l'Amérique : William James (1842-1910), longtemps collègue de Royce à l'Université Harvard [1]. Si ces deux rivaux et amis étaient dignes l'un de l'autre par l'ampleur peu commune de leur culture, il faut remarquer d'ailleurs qu'ils s'étaient orientés à leurs débuts dans des voies assez différentes, Royce se tournant de bonne heure vers l'enseignement de la philosophie même, James s'adonnant d'abord à l'étude de la biologie et de la médecine. Avec celui-ci nous rencontrons pour la première fois aux États-Unis une philosophie formée à l'école des sciences expérimentales. C'est encore la physiologie qu'il enseignait à Cambridge (d'Amérique) lorsqu'il y fonda en 1875 le premier laboratoire philosophique du monde, antérieur de trois ans à celui même de Leipzig [2]. Peu après il se consacrait tout entier à l'étude de la vie mentale, où il ne tardait pas à montrer une maîtrise éclatante. C'est ainsi qu'il se révéla d'abord au monde comme un pur psychologue, soucieux de laisser à son étude le caractère modeste d'une « science naturelle ». Mais les

1. Voici la liste des ouvrages de W. James : *The Principles of Psychology* 2 vol., 1890 ; *Psychology, briefer course*, 1892 (traduit en 1909 sous le titre de *Précis de Psychologie*, chez Rivière) ; *The Will to Believe and other essays in popular philosophy*, 1897 (traduit sous le titre : *La Volonté de croire*, chez Flammarion) ; *Human immortality, two supposed objections to the doctrine*, 1898 ; *Talks to teachers on psychology and to students on some of life's ideals*, 1899 (la première partie a été traduite sous le titre : *Causeries pédagogiques*, chez Payot) ; *The Varieties of Religious Experience*, 1902 (traduit sous le titre : *L'Expérience Religieuse*, chez Alcan) ; *Pragmatism*, 1907 (traduit chez Flammarion, avec une introduction remarquable de Bergson) ; *A pluralistic universe*, 1909 (traduit chez Flammarion sous le titre : *Philosophie de l'Expérience*) ; *The Meaning of Truth*, 1909 (traduit sous le titre : *L'Idée de Vérité*, chez Alcan) ; *Some Problems of Philosophy*, 1911 (traduit sous le titre : *Introduction à la Philosophie*, chez Rivière) ; *Memories and Studies*, 1911 ; *Essays in Radical Empiricism*, 1912. Comme études d'ensemble sur W. James, signalons au moins celle de Boutroux (*William James*, Colin, 1911), qui contient, avec une vivante peinture de l'homme, un exposé élégant et fidèle de ses idées ; *La Philosophie de W. James*, par Flournoy (Saint-Blaise, Foyer Solidariste, 1911) et *The Philosophy of William James*, de Howard V. Knox (Londres, Constable, 1914), fait presque entièrement de citations choisies avec art : trois études pénétrantes, mais brèves. A notre connaissance, l'on n'a pas encore publié de monographie détaillée sur ce penseur.

2. Il faut dire seulement que le laboratoire de James était consacré officiellement à la physiologie. Le premier laboratoire *purement* psychologique a été fondé en 1883 par Stanley Hall à l'Université John Hopkins (cf. Van Becelaere, c. VII).

découvertes qu'il fit dans ce domaine empirique devaient bientôt éclairer d'une lumière nouvelle certains des problèmes traditionnels de la philosophie. Lui-même, assez longtemps, se borna à faire dans le domaine métaphysique des incursions d'essayiste. Plus tard, lorsqu'il y pénétra franchement, c'est sous forme tantôt de cours publics, tantôt d'articles un peu épars que sa pensée se manifesta. De là une œuvre où l'heureuse fraîcheur du détail frappe plus que l'unité du système. Il nous en faudra pourtant ici dégager les grandes lignes, au risque de la dépouiller de ses aspects les plus personnels et les plus séduisants.

A l'époque où James écrivit ses premiers articles, des efforts importants se manifestaient en différents pays pour constituer la psychologie en science positive : rappelons les noms de Wundt, de Bain, de Spencer et de Taine. L'œuvre de Spencer reste sans doute, même pour ce domaine limité, la plus caractéristique et la plus importante de cette période. Ce penseur avait inauguré une façon réellement nouvelle et féconde d'étudier la vie mentale en la considérant toujours dans son rapport avec la vie organique et surtout en la concevant, ainsi que toute réalité, comme soumise à une loi d'évolution. Mais en même temps il avait donné de ces faits si instructifs l'interprétation la plus simpliste, bien conforme d'ailleurs à la tradition de l'empirisme britannique, en expliquant la vie psychologique par des combinaisons d'éléments passivement opérées sous l'influence du milieu extérieur. A ce type de réduction mécaniste, cher à l'école de l'association comme à celle de la conscience épiphénomène, les idéalistes à la façon de Green n'opposaient que des considérations dialectiques sur le principe spirituel qui se trouve impliqué au fond de toute connaissance. William James, à la différence de ces derniers, se place résolument sur le terrain de l'expérience, dont il considère tour à tour la face objective et la face intérieure. Il n'hésite pas, quand l'observation l'y conduit, à proposer une explication quasi matérialiste de certains phénomènes psychologiques : témoin sa célèbre théorie des émotions, ou sa thèse relative au sentiment de l'effort musculaire. Mais le parti pris de la réduction ne le possède pas plus que le préjugé spiritualiste. Il a au plus haut degré le désir et le don de décrire fidèlement les caractères distinctifs de la réalité mentale, dont il fait ressortir les différents aspects avec la délicatesse de touche d'un véritable artiste. Cependant, toutes ces analyses

particulières sont dominées par une vision d'ensemble originale que nous allons tenter de rendre.

Aux yeux du biologiste comme à ceux du psychologue la conscience offre avant tout les marques d'une spontanéité individuelle efficace. Du dehors même, cette forme d'existence semble s'introduire sur notre planète pour donner à certains êtres capables de réactions très diverses le moyen de choisir à chaque instant le mouvement le mieux approprié. Que nous révèle, d'autre part, l'observation directe de notre vie intérieure ? Un « courant de conscience » à la fois changeant et continu, toujours marqué d'un caractère personnel et opérant parmi les données de l'expérience d'incessantes sélections. L'on a retenu à juste titre cette description si simple et si décisive du flux mental que James a opposé le premier à toute espèce d'atomisme psychologique ; mais il ne faut pas en séparer cette suite d'analyses vraiment définitives où James a fait ressortir le caractère *sélectif* de nos fonctions intellectuelles. Déjà sans doute plus d'un observateur, Helmholtz au premier rang, avaient signalé cette loi dans le domaine de la perception : à James seul revient le mérite d'en avoir établi la portée universelle en montrant que la pensée abstraite, elle aussi, implique toujours un choix arbitraire et témoigne par suite inévitablement d'une partialité subjective. A tous ses degrés, la connaissance se manifeste par une suite de transformations effectuées sur le donné immédiat afin de frayer les voies à notre action dans le sens de nos préférences personnelles. Si l'homme se distingue de l'animal, ce n'est point qu'en lui la pensée devienne « désintéressée », mais qu'elle est gouvernée par des « intérêts » et des instincts beaucoup plus variés et plus larges. L'on pourra même parler d'un « intérêt logique », et il y aura lieu, pour expliquer les sciences rationnelles, de reconnaître à l'esprit humain une structure propre, qui ne résulte pas de l'empreinte du milieu. Seulement les catégories de la raison, pour le psychologue naturaliste, ne constituent qu'une variété d'instincts. Le tort d'un Spencer était de concevoir instincts et catégories comme des modifications déterminées par une accumulation brutale d'expériences. A la suite de Darwin, James en cherche l'origine dans des « variations accidentelles » ou « spontanées », conservées mais non pas produites par l'action du milieu. Dans cette originale application du darwinisme à l'ensemble de la vie psychologique James tend d'ailleurs à donner un sens positif et

fort à cette spontanéité initiatrice de changements. C'est la même spontanéité que nous voyons se manifester sous nos yeux toutes les fois qu'un esprit met au jour une idée neuve, dans l'ordre moral comme dans l'ordre scientifique. L'intelligence demeure toujours l'instrument d'un être apte à introduire des nouveautés efficaces dans un milieu dont il doit en même temps subir le contrôle.

Cette psychologie finaliste de l'intelligence devait entraîner d'importantes conséquences d'ordre logique, que James en a de fait tirées de très bonne heure et dont la théorie pragmatiste de la vérité n'est guère qu'un corollaire tardif. Les procédés de l'intelligence humaine sont partout les mêmes, parce que toujours elle a pour rôle de manipuler les données de l'expérience suivant nos fins propres. Or, l'adaptation de ces données et de ces fins ne se réalise pas instantanément : nulle part, dès que l'on dépasse l'expérience immédiate, la vérité ne se révèle à nous du premier coup avec une parfaite évidence. Il faut toujours que nous commençions par hasarder certains jugements avant de posséder les preuves de leur valeur ; et sur quoi notre esprit peut-il alors se guider, sinon sur des préférences instinctives ? Par là se trouve légitimée aux yeux de James l'intervention de ce qu'il appelle la croyance ou la foi. Faute de cette initiative arbitraire de l'intelligence individuelle, aucune connaissance ne pourrait se constituer. Dans le domaine philosophique d'autre part, une nouvelle raison rend nécessaire l'intervention de cet élément subjectif. C'est que la métaphysique a pour objet propre de déterminer l'attitude que nous devons adopter à l'égard de l'univers dans son ensemble. Or, mon action présente est elle-même un élément de cet univers et contribue à le modifier. Par conséquent la foi qui inspire ma conduite a droit de cité en métaphysique plus que partout ailleurs. Est-ce à dire que la spéculation philosophique se ramène à l'expression abstraite de nos fantaisies ? Rien de plus éloigné de la pensée de James. La foi intervient à l'origine du travail intellectuel, mais son rôle se borne à lancer des hypothèses qui devront être soumises au contrôle de l'expérience et ne mériteront le nom de vérités que si elles le subissent victorieusement. Cette vérification pourra être plus ou moins longue et complexe ; dans l'ordre métaphysique, l'on doit dire qu'elle ne sera jamais complètement terminée. Mais une croyance valable est toujours celle qui affronte l'épreuve des faits. Une affirmation n'est jamais

justifiée que par ses conséquences d'ordre expérimental. Elle est vraie si ces conséquences sont satisfaisantes, c'est-à-dire essentiellement si elles nous conduisent vers la réalité attendue. Telle est l'analyse concrète que résume, en la déguisant parfois, la définition utilitaire de la vérité.

La psychologie de l'intelligence nous conduit encore tout naturellement au principe de la « méthode pragmatique », principe que James lui-même a négligé plus tard de rattacher à cette source, mais qu'il a présenté avec raison comme la formule générale du procédé instinctivement adopté par les grands penseurs de l'école empiriste anglaise. Ce principe codifie simplement l'habitude de considérer toute idée comme relative à un certain aspect de l'expérience, et spécialement de l'expérience à venir. Ce qui demeure cependant propre à James, c'est l'usage qu'il a fait d'une telle méthode non pas pour écarter, mais pour poser et résoudre les vrais problèmes métaphysiques, cela grâce à son « empirisme radical » qui identifie la réalité avec l'expérience envisagée dans toute son ampleur. Il s'est attaqué de la sorte au problème religieux : problème « vivant » s'il en fut, car il concerne l'une des attitudes fondamentales que l'individu peut adopter à l'égard de l'univers. James écarte résolument les arguments dialectiques chers aux néo-hégéliens comme aux scolastiques. Il s'adresse à cette espèce particulière d'expérience que constitue « l'expérience religieuse » : il recueille impartialement les témoignages les plus divers des individus qui ont éprouvé le sentiment d'entrer en relations avec le divin ; il décrit, classe, analyse ces différents cas avec sa pénétration coutumière de psychologue ; puis, il cherche à en apprécier la valeur et se trouve amené finalement à porter un jugement sur l'affirmation impliquée dans toutes les formes de vie religieuse : la notion d'une conscience surhumaine avec laquelle la nôtre peut entrer en rapports directs. James estime que cette conception se trouve confirmée par un ensemble imposant de faits. En d'autres termes, l'expérience religieuse, jointe aux résultats des recherches psychiques, lui paraît apporter une « probabilité formidable » en faveur de l'hypothèse de l'existence de Dieu. Mais cet être dont la réalité est ainsi tout près d'être empiriquement démontrée ne lui semble pas posséder certains des attributs métaphysiques que lui prêtaient les théologies traditionnelles. James n'hésite pas à soutenir que Dieu, loin de tout envelopper dans une

existence éternelle, a lui-même un milieu et une histoire, qu'il est fini, qu'il lutte et peine à sa façon, que nous pouvons voir simplement en lui le plus grand de nos collaborateurs. Ainsi l'existence d'une réalité surhumaine introduit dans nos vies un surcroît d'espérances et de forces, mais elle n'en élimine aucunement aux yeux de James l'élément d'initiative, d'indépendance et de risque. L'univers demeure, si l'on peut dire, une république d'individus inégaux mais tous libres et capables de s'unir entre eux d'une manière de plus en plus étroite.

## VI. — Caractéristiques de la philosophie américaine.

Royce et James éclipsent un peu à nos regards les penseurs contemporains de l'Amérique. Si nous voulions être complets, plus d'un mériterait cependant d'être signalé surtout parmi les vivants. Mais la place nous manquerait pour donner une idée de leurs théories. Essayons simplement, pour conclure, de dégager les caractères communs aux différents philosophes américains.

A peine est-il besoin de signaler le plus apparent d'entre eux : le sens et le goût de l'expérience concrète. C'est un trait que l'on trouve déjà fortement accusé chez la plupart des penseurs britanniques. Cependant il est souvent arrivé à ces derniers de retenir de l'expérience une image rétrécie ou déformée par suite de certains préjugés d'école. Les Américains sont, d'ordinaire, plus libres de pareils préjugés : ils savent mieux encore accueillir l'impression toute vive de la réalité. James a poussé ce don jusqu'à une sorte de génie, mais nous l'avons rencontré également chez des penseurs comme Emerson et Royce, que leur système aurait pu détourner d'une telle orientation. Chez un Dewey, le respect de l'expérience immédiate s'élève à la hauteur d'un principe dont il prétend tirer un renouvellement complet des problèmes logiques [1].

D'autre part, ce que l'expérience manifeste avant tout aux yeux des penseurs américains, c'est l'existence d'activités individuelles irréductibles. L'individualisme est encore un trait bien connu du

1. V. *Studies in logical theory*, 1903 ; *The influence of Darwinism on philosophy and other essays*, 1910, et en particulier le chapitre *The Postulate of immediate empiricism; Essays in experimental logic*, 1916.

caractère anglo-saxon, mais il n'avait pas rencontré dans la philosophie britannique son expression adéquate. Il la trouve pleinement dans la pensée de James et nous l'avons vu se manifester fortement jusque dans les systèmes panthéistes, fût-ce au risque d'une contradiction. Il n'est peut-être pas de penseur américain qui ne soit, en quelque mesure, *pluraliste*.

Enfin, cet individualisme ne tend guère à prendre la forme d'un anarchisme effréné, ni d'un « culte du moi » solitaire et dédaigneux. C'est qu'aux yeux des penseurs américains l'individu constitue un centre d'action plutôt qu'une fin. S'il est affranchi de toute fatalité, il n'est pas libre de toute obligation. Chacun de nous a sa mission propre, à laquelle il n'est pas toujours aisé de demeurer activement fidèle; la raison qui justifie au fond mon indépendance, c'est que je dois me faire le champion d'un certain idéal. Or, l'idéal de chaque individu a beau présenter une originalité irréductible, il n'en possède pas moins une force d'expansion qui témoigne d'une aspiration à l'universel. Aussi voit-on l'individualisme américain tendre toujours à se compléter par l'idée d'une certaine union entre les êtres, que cette union s'opère sur le plan religieux ou sur le plan social. Emerson en restait encore à l'idée un peu vague de l'unité spirituelle du monde, et semblait accepter aisément dans la pratique le fait d'un assez profond isolement moral: conséquence naturelle sans doute de sa lutte contre les tyrannies d'opinion ! Depuis, les penseurs américains ont insisté davantage sur l'aspect collectif de la vie humaine: ils ont montré l'influence du milieu sur la formation de la conscience individuelle [1]; et, ce qui importe plus encore, ils ont exalté l'effort de l'individu qui se met au service de la vie commune, célébré en termes nouveaux les bienfaits de la sympathie et de la coopération spirituelle. La plupart d'entre eux tendent en outre à dépasser l'ordre naturel pour décrire ou justifier la participation de l'individu à un principe divin. Mais il faut noter le caractère singulièrement libéral et volontiers anthropomorphique de cette pensée religieuse. « Dieu est si près de l'homme ! » ce mot d'Emerson pourrait lui servir de devise. La théologie de la moderne Amérique a généralement pris

1. Outre Royce, voir surtout Baldwin, par exemple dans son *Mental Development in the Child and the Race*, 1895 (traduction française chez Alcan, 1897), et aussi dans *Thought and Things*, 3 vol., 1906, 1908 (le premier a été traduit en français sous le titre : *La Connaissance et le Jugement*; chez Doin).

le contrepied du calvinisme originel, soit qu'elle aboutisse à un optimisme radical, soit qu'animée d'un esprit plus nouveau elle sacrifie délibérément l'omnipotence divine à l'indépendance des êtres. De toute façon, Divinité et Société n'interviennent jamais pour anéantir la spontanéité individuelle, mais pour l'élargir et l'exalter en l'orientant. Il n'en est pas moins vrai que l'on caractériserait imparfaitement la philosophie américaine par le terme d'individualisme, si l'on ne notait en même temps ce souci croissant de l'union spirituelle qui peut s'établir librement entre des vies distinctes, et parfois les transfigurer.

Emmanuel Leroux.

# LES UNIVERSITÉS ET LA VIE SCIENTIFIQUE

## AUX ÉTATS-UNIS

### A PROPOS DU LIVRE DE M. M. CAULLERY[1]

Le livre de M. Caullery devrait être lu et relu par tous ceux qui prétendent jouer un rôle, non seulement dans la vie des Universités, mais dans l'organisation de la société humaine. Si vous n'avez jamais passé l'Océan, ce livre pourra vous sembler dithyrambique. Si vous aviez seulement traversé la grande République, il vous paraîtrait plutôt froid et réservé, mais vous ne le liriez pas sans y ajouter la flamme d'un certain lyrisme de votre imagination et de vos souvenirs, de même qu'en écoutant une symphonie au piano vous ressuscitez dans votre mémoire la plénitude de l'orchestre.

Puisque nous avons eu là-bas beaucoup de missionnaires, je voudrais qu'un ministre bien inspiré chargeât les plus clairvoyants et les plus enthousiastes de promener dans notre monde universitaire, — écoles primaires, lycées et facultés, écoliers et professeurs, — des photos et des cinémas de ces Universités américaines, si belles dans leurs immenses parcs de verdure, qu'en les comparant à nos pauvres Universités prisonnières de vieilles villes, on a tout de suite l'impression d'être transporté dans un monde plus vaste et plus libre, où la jeunesse est mieux cultivée et plus heureuse, et où l'on sent plus forte l'action de l'homme sur la nature et sur lui-même, — le rêve optimiste de quelque Wells.

Ce qu'on voit là bas surpasse tellement ce qu'on en raconte, l'expérience dépasse tellement l'imagination, qu'on croit tout

1. Un vol. in-16, Armand Colin, 1917.

découvrir. Oui, comme tant d'autres, et sans crainte du ridicule de la vieille expression : « j'ai découvert l'Amérique ».

Comme M. Caullery, j'ai fait la grande tournée des Universités, de l'Atlantique au Pacifique ; son livre me dispense de répéter des noms, des descriptions et des chiffres ; je veux lui demander surtout les raisons profondes d'une admiration qui non seulement survit au charme excitant d'un si immense tourisme, mais ne cesse de mûrir et de se développer comme la conscience d'un élargissement et d'un renouvellement de la vie.



Un médecin de New-York me disait : « J'aime l'air sec de cette ville, il aiguise le goût d'agir et de vivre. » La Vie ! ce mot dit tout. N'étudiez pas les Universités américaines « comme un Empire dans un Empire ». Regardez-les comme les efflorescences naturelles, spontanées, d'une société jeune et confiante qui envahit une terre à ressources illimitées. Sans doute, tout ce que vous observez a des traits déjà connus, que vous avez pu noter en Angleterre, en Allemagne et même en France. Le fait essentiel, c'est la transplantation ; car les vieilles semences européennes, jetées dans cet infini d'espace, de richesse et de liberté, ont levé avec une telle exubérance, que les productions sont vraiment nouvelles, et comme dimensions, et comme qualité. Vous retrouverez dans l'enseignement et la recherche scientifiques la même sève que dans l'agriculture et l'industrie ; vous vous rappelez que la première tente dressée par les Mormons, quand ils s'arrêtèrent dans l'immense site de Salt-Lake, avec leurs livres saints et leurs charrues, fut la tente destinée à l'École.

Alors, que l'on critique et que l'on épluche, si l'on veut. On trouvera des défauts, une certaine naïveté, des illusions, de l'esprit de *bigness*, des emballements qui ne mènent pas toujours très loin, des manques de méthode, de la prodigalité, de la force et de l'argent jetés au vent. Mais ces taches ou ces surcharges se fondent dans le courant de vie qui emporte tout vers le mieux. Et je défie tout visiteur impartial de prouver qu'il y a là surtout l'ivresse de la richesse et de la puissance matérielles : partout il y a l'idée et la foi.

Dans un volume quelconque d'une revue scientifique américaine,

vous trouverez sans doute, des travaux ordinaires, des essais de débutants (ce qui n'est pas propre à l'Amérique !), des questions posées quelque peu de travers, une bonne volonté novatrice qui gagnerait parfois à s'inspirer davantage de l'esprit d'Europe, Nestor assagi par tant d'expériences et de disciplines. Mais quelle ardeur pour la recherche, quelle confiance dans l'effort ! On se met en marche même quand on ne voit pas le but du voyage ; comme la jeunesse, comme la Nature, on ne compte pas les échecs, ni le temps. Que deux ou trois génies surgissent, ici ou ailleurs, et voilà des Écoles entières à qui ne manquent ni l'outillage ni la main-d'œuvre, ni la patience, ni l'Esprit. L'école américaine de zoologie expérimentale est sans doute aujourd'hui la première du monde. En chimie biologique, les laboratoires américains, dès avant la guerre, venaient tout de suite après les Allemands. On m'affirme qu'en physique leurs progrès sont des enjambées de géant. Interrogez n'importe quel spécialiste, il vous dira qu'*ils* font ce qu'on ne peut pas faire ailleurs.

Relisez ce que M. Caullery nous rapporte sur le *Mellon Institute,* ou sur le Musée d'Histoire naturelle de New-York, ou sur la station zoologique de Wood's Hole : vous sentez avec quelle promptitude et quelle sûreté cette énergie vitale crée les organes qu'il lui faut. C'est une espèce d'action directe. Si les premiers collèges procédaient de Cambridge et d'Oxford, si les grandes universités libres de l'Est ont voulu réincarner la primauté de la recherche scientifique qui a été l'idée directrice des universités allemandes, les universités américaines du Middle-West et de l'ouest sont des créations originales, proprement américaines, nées du sol même qu'il s'agit de défricher, d'exploiter et d'embellir. La formation de ces universités n'est pas terminée, je crois bien qu'elle ne le sera jamais, et je l'espère, parce que la vie n'est pas dans la stabilité, mais dans le mouvement, ou dans une succession de déséquilibres.

Quand on parcourt cette histoire, depuis les modestes collèges de théologie qui furent les germes d'Harvard, jusqu'au gigantesque projet d'une Université fédérale à Washington, on a la sensation d'une « évolution créatrice » où l'énergie trouve toutes les formes de réalisation.

***

Le second caractère de ce monde universitaire et scientifique, qui, après la vitalité, saute aux yeux, c'est, au sens le plus large du mot, la *Sociabilité*, ou, si l'on veut, la *valeur sociale*.

Car ces mêmes hommes, qui ont dans le sang le ferment puritain individualiste, ont aussi le don de voir les choses et les êtres sous l'aspect collectif, et ce sens de la vie des masses qui paraît être la plus moderne acquisition de l'esprit humain. Cette prépondérance, en tous les domaines, de l'esprit d'ensemble sur l'esprit de détail, si chère à Auguste Comte, vous la voyez se manifester, aux États-Unis, dans la vie de tous les jours. Pas de ce particularisme de laboratoire ou de chapelle, pas de ce faux individualisme qui n'est que la défiance d'autrui, la vanité personnelle, le manque de sympathie active ou l'aigreur de caractère ; mais une solidarité réelle, à la fois très profonde, très intérieure, et très terre à terre et pratique, s'exerçant dans les études, dans les jeux, les repas, la conversation ; le sentiment que la vie de l'individu est incomplète sans la vie du groupe et de l'ensemble.

Les *alumni*, fiers de leur Université, ne cessent pas d'y revenir aux grands jours, et de l'enrichir. Grâce à ces *Faculty* ou *University Clubs*, où ils peuvent exercer en commun une élégante hospitalité, les professeurs, malgré des salaires en somme modiques, ne sont pas isolés, comme chez nous, par la demi-pauvreté, et obligés, selon le mot de Bonaparte, de fermer leur porte sur leur misère ; leur vie collective peut être plus confortable et plus ouverte que leur vie personnelle ou familiale. Les étudiants ont une vie en commun dans leurs *Fraternities* et leurs *Sororities*. Quand des savants d'une même branche, ou des hommes issus d'une même école, se retrouvent dans des Congrès ou des banquets, leurs toasts, organisés à l'avance en *Symposia*, sont comme la fleur de leur travaux, offerte à la communauté au milieu d'une fête. Car, ô merveille, chez nous à peu près inconnue ou disparue, cette société connaît les fêtes, les belles fêtes, où l'on oublie le peu qu'on est en tant qu'individu, dans la joie et la puissance multipliée d'une association.

Sociale dans sa fonction, l'Université s'efforce de répondre à toutes les demandes techniques, scientifiques, artistiques,

morales, de la société moderne ; on trouverait une admirable synthèse de ces diverses idées dans le nouvel *Institut d'Hygiène industrielle*, fondé en commun par les Laboratoires d'Harvard et l'Hôpital principal de Boston. Sociale dans ses méthodes, elle met en pratique, avec une aisance qui nous impose de douloureux retours sur nous-mêmes, ces lois qui défendent les sociétés humaines de la stérilité et de l'anarchie : la division du travail, et la responsabilité accompagnant le pouvoir comme l'ombre suit le corps. On retrouve partout, associées, mêlées, l'initiative privée et la coopération libre. L'extension universitaire porte parmi les masses urbaines et rurales les résultats et l'esprit de la science. « Unir plutôt que séparer », disait le philosophe Royce. Le chapitre où M. Caullery insiste sur la fonction sociale des Universités américaines est peut-être le plus senti de son livre, et nous devons l'en remercier. On peut nous parler du capitalisme américain, de la formidable concurrence, de la violence des capitaines d'industrie, de l'exploitation de l'homme par l'homme : il n'y a pas de doute, le règne de la Justice n'est pas encore venu, là comme ailleurs. Mais quels éléments de transformation sans destructions ni anarchie, quels gages de la continuité du travail dans l'évolution et même dans la Révolution, que toutes ces institutions, et, mieux encore, ces mœurs, de vie collective !

***

Enfin, nulle part mieux que dans les Universités et leur effort scientifique ne s'exprime cet *idéalisme* américain, que l'on ne comprend bien que si on l'a senti en Amérique même.

Beaucoup d'entre nous ne conçoivent guère l'idéalisme sans une certaine dose d'ascétisme ; il leur semble que le service de l'idée exige le sacrifice d'une partie au moins de la vie réelle, et de ce qu'on appelle couramment le bonheur. C'est un idéalisme d'analystes et de spéculatifs : l'idéalisme américain est un idéalisme d'hommes d'action. C'est une orientation de toute la vie vers un but supérieur d'où le bonheur n'est pas exclu. Les fondateurs puritains s'entendaient aux affaires et savaient manier la richesse. L'idéal de liberté que définit la Déclaration de Philadelphie n'est pas du tout ascétique. L'idée, pour eux, est une force plutôt qu'un concept. Il y a dans leur idéalisme moins d'intellectualité que de

sympathie : la Liberté, la Justice, la Fraternité, ne sont pas des notions abstraites, mais des biens très concrets, que l'on doit consommer tous les jours, et dont tous les hommes et tous les peuples devraient jouir en commun. C'est cet idéalisme, humain et pratique, — on pourrait dire, en parlant des Américains : c'est cet idéalisme pragmatique, — qui a poussé les États-Unis vers la guerre européenne. Il habite les Universités. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé d'être présenté à une dame, de qui on me disait : « Son fils était l'un de nos meilleurs étudiants ; il a été tué en combattant parmi les troupes françaises, *en 1915*, *ou en 1916...* » Ce n'est pas l'ostentation qui frappe, dans l'expression de ce sentiment, mais la discrétion. Dans l'immense cour, entourée de superbes bâtiments aux lignes romanes et d'une beauté robuste, de l'Université Leland Stanford, à Palo Alto, en Californie, il faut avoir des yeux fureteurs, pour découvrir, perdues dans une encoignure, petites comme une page de livre, quelques plaques commémoratives en marbre gris : « A la mémoire de ..., tué au service de la France, à Verdun, en 1916... »

C'est cet idéalisme qui, dans les réceptions d'Universités, dans les réunions mondaines, attirait vers le Français de passage ces admirables femmes d'Amérique, et leur inspirait tant d'ardentes questions sur nos départements envahis, sur les œuvres de la Croix-Rouge, sur les orphelins de guerre : elles étaient heureuses et fières d'avoir elles-mêmes un ou deux adoptés, et de montrer leur photographie. C'est cet idéalisme qui brillait dans les yeux des jeunes étudiantes des *Sororities*, lorsqu'elles m'interrogeaient sur leurs « collègues » de France, sur la tâche à accomplir pour réparer dans l'Europe entière les désastres de la guerre. On m'a dit qu'elles étaient moins riches de savoir exact que nos lycéennes : mais comme leur pensée faisait rapidement le tour de la terre, et concevait tout naturellement le monde comme une famille de peuples qu'on ne devrait pas désunir !

Pour les Américains, l'argent est un moyen, non un but. Ils ne s'intéressent plus à celui qu'ils ont gagné ; ils en désirent d'autre, surtout comme un signe de force et de succès. C'est pour nous, malheureusement, que la possession de l'argent est en elle-même une fin. Si l'on compare la richesse à l'énergie électrique, nous en chargeons volontiers des accumulateurs, d'assez petite puissance, que nous laissons dormir ; les Américains ne connaissent que le

courant qui travaille. Aussi, beaucoup de Français, avec leurs habitudes de mesquinerie, sont stupéfaits de voir avec quelle aisance les Américains savent dépenser et créer de la richesse en dépensant. Ils savent que l'outillage scientifique moderne coûte beaucoup, et, sur ce qui est nécessaire, ils n'économisent jamais.

Les États-Unis sont l'Eldorado des instituts de recherches et des bibliothèques. Les instituts de recherches sont souvent au service de l'agriculture et de l'industrie, sans doute : mais est-ce que la science « désintéressée » est nécessairement la science inutile? M. Caullery fait justice de cette sottise, et montre à merveille comment la « recherche pure » n'a de chance de fleurir que sur une terre fécondée par le travail industriel et agricole, qui suscite des légions de travailleurs parmi lesquels la sélection peut s'exercer, et qui fournit le « matériel », l'argent, les débouchés, et même les problèmes...

Dans la science américaine comme dans les autres manifestations de la vie américaine, l'idéal est le pressentiment ou l'intuition des actes qu'il faut accomplir pour progresser. C'est la somme de désintéressement sans laquelle une société ne peut vivre. L'idéalisme américain est une fonction biologique, ou mieux encore, un instinct social.



En relisant le livre de M. Caullery, je me disais souvent : Les Américains sont les vrais humanistes d'aujourd'hui. Ils réussissent ce que l'Italie et nous avons réussi au temps de la Renaissance : ils établissent la plus parfaite correspondance, la meilleure adaptation possible, entre l'homme et l'Univers. C'est dans une Université d'Amérique que Grandgousier enverrait aujourd'hui son fils Gargantua, après que Ponocrates aurait chassé les précepteurs Sorbonnagres. Il y trouverait, sans s'éloigner de la nature, la pratique des sports, le goût de la sociabilité, et l'idéal de la recherche scientifique, — les sciences étant les vraies « humanités » d'aujourd'hui. Qu'est-ce que l'humanisme de Rabelais, sinon l'union de la culture physique et de la culture intellectuelle et morale, avec un esprit encyclopédique et l'estime des métiers manuels, et le

développement harmonieux des facultés afin que l'homme soit non seulement le « roi », mais le centre moral du monde, capable non seulement de l'exploiter, mais aussi d'y introduire plus de beauté, de justice et de Paix?

L'Amérique rajeunit cette vieille vérité, que la Science est, au même titre que l'Art, une manifestation de la vie, et la vie, c'est la spontanéité, l'initiative, la prodigalité, et l'aventure. La science n'est pas affaire de vieux mandarins raffinés et à demi retranchés du monde. Elle s'accommode à merveille d'une certaine jeunesse même « barbare » ; il ne lui faut pas seulement l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, et l'esprit critique, résultat d'un long dressage ; elle réclame, aussi, l'audace, et le caractère. On citerait aisément, parmi les savants qui comptent, plus d'un autodidacte ayant figure de *self-made man*. Tout le monde sait qu'il y avait en Pasteur bien autre chose que l'intelligence, et que son génie était fait en grande partie d'audace et d'obstination violente. Nos littérateurs commencent à s'apercevoir que leur art s'étiole dans les serres chaudes, et que les poètes que l'on écoute le plus, aujourd'hui, sont ceux qui, comme Stevenson et Kipling, ont voyagé au loin pour voir tous les visages du monde. Le premier rang dans la science appartiendra à ceux qui seront les moins particularistes, les moins casaniers, les plus universels. Le premier rang dans la science : c'est dès aujourd'hui l'ambition et la volonté des savants d'Amérique ; et ils le disent.



Il serait trop facile de refaire le procès de nos routines, de nos préjugés, de l'étatisme, de l'avarice, du misonéisme, de la gérontocratie conservatrice, et de cette « culture inhumaine » qu'un Américain ami de la France déplorait de trouver dans notre enseignement à tous les degrés. Il serait trop facile d'humilier, par exemple, devant le *Mellon Institute* cette pauvre École Polytechnique qui ne mourra jamais puisqu'elle résiste à tout, même aux courants de la vie, et n'a pas chancelé sous la violente diatribe que lui jetait Balzac dans son *Curé de Village*. Dans ses conclusions générales, M. Caullery a dit là-dessus tout ce qu'on doit dire, et sa tâche a dû lui être souvent pénible.

Le mal vient d'abord de ce que nous avons perdu l'esprit même de l'Université, c'est-à-dire la vie commune de tous les étudiants et de tous les maîtres, de toutes les branches du savoir, dans une ruche où l'âme est une, *universelle* ; et de ce que, des Écoles professionnelles fondées par la Convention, la vanité, l'intérêt, l'esprit de corps, se sont emparés pour en faire des « boîtes ». Le mal vient ensuite de ce que nous défendons nos vieilles institutions comme si elles étaient les conditions nécessaires et suffisantes de notre vie. A la seule idée de changer la forme d'un Doctorat, on se récrie, parce que, si l'on change ce rouage, il faudra peut-être en changer un autre, et puis un autre, et qu'après tout notre vieille montre marche encore, et qu'en somme il nous suffit de savoir de combien elle retarde. Et puis, on n'ose pas dire son opinion, on défend ou l'on tolère en paroles ce que l'on condamne tout bas ; l'absence totale de chauvinisme est très mal vue ; on formule juste assez de critiques pour avoir l'air intelligent; et ceux qui ont la confiance et la vie, on les appelle des « Barbares ». De quelle espèce de bolchévisme devons-nous donc attendre notre rénovation ?

Mais souvenons-nous qu'on ne détruit que ce qu'on remplace, et puisse le livre de M. Caullery contribuer à cette rééducation qui commence par créer dans les âmes, comme un besoin, et comme un idéal à l'Américaine, les Universités de l'avenir !

Si je ne m'étends pas sur nos insuffisances, j'ai le droit de ne pas fouiller les entrailles des Universités américaines pour y trouver les défauts que les Américains sont les premiers à dénoncer. Les professeurs formulent partout ce triple grief : ils sont trop chargés d'heures de cours et d'obligations accessoires, — leurs salaires sont insuffisants, — les *trustees*-hommes d'affaire pèsent trop lourdement sur l'administration des Universités. Je me permettrai d'exprimer le souhait que les Universités américaines cultivent hardiment la pensée libre, qui est la source et la garantie de toutes les libertés. Je ne puis croire ce qu'ont dit des critiques, sans doute trop radicaux et pessimistes : qu'il tend à se former là-bas, dans les Universités comme dans la Société, une opinion considérée comme honorable, convenable, rassurante, orthodoxe, sous laquelle les pensées indépendantes sont obligées de plier, ne serait-ce que par le silence. Je ne puis le croire, parce que ce serait la négation même de la Liberté et de l'idéalisme américains,

et qu'un pareil assujettissement de la pensée finirait par avilir même l'esprit de la pure recherche scientifique.

Mais s'il existe dans le monde quelque risque que la science devienne une servante, et la recherche un métier dépendant, ce danger n'existe pas seulement en Amérique, et en Amérique, autant et plus qu'ailleurs, les hommes libres trouveraient des alliés pour le conjurer.

E. Burnet.

# L'ESPRIT NATIONAL DANS LA POÉSIE AMÉRICAINE

Quand vers le milieu du siècle dernier F. R. Griswold entreprit de publier un livre d'or de la littérature américaine depuis la période coloniale jusqu'à ses jours, il ne trouva pas moins de six cents poètes, sans compter les poétesses, qui lui parurent dignes d'être cités. Plus récemment, M. Edmund Clarence Stedman, dans un ouvrage qui fait autorité, est arrivé à un chiffre presque aussi élevé. Hier encore, un critique des mieux renseignés, dans un ouvrage consacré aux poètes contemporains, ne citait pas moins de cent jeunes auteurs encore obscurs ou ayant déjà atteint une certaine notoriété par leur audace ou leur talent, et en qui il se plaît à voir les annonciateurs d'une nouvelle ère dans l'histoire de la poésie américaine. Une visite rapide dans les bibliothèques qui ont formé des collections spéciales consacrées à la poésie américaine, comme la Collection Harris à l'Université Brown, un coup d'œil jeté sur les tables des libraires suffit à convaincre l'observateur le plus superficiel que la production poétique américaine, par son volume au moins, est digne du plus grand respect. On peut se demander quelle est la valeur littéraire.

Les critiques américains eux-mêmes n'ont guère été indulgents pour leurs compatriotes. Alors que certains, comme M. Barrett Wendell, semblent prendre un certain plaisir à écraser leur littérature nationale par des comparaisons constantes avec la littérature anglaise, les jeunes proclament à l'envi que jusqu'à l'heure présente, surtout si l'on en excepte l'œuvre de Whitman, la littérature aux États-Unis n'a été qu'un rameau détaché du grand arbre des lettres anglaises et transplanté sur un sol nouveau. Il n'y a de littérature américaine, déclare M. Untermeyer, qu'au sens géographique du mot.

Une telle humilité est assez déconcertante chez un peuple qui, à tant d'autres égards, est si conscient de sa force, si fier de l'œuvre déjà accomplie, et qui considère l'avenir avec une foi si enthousiaste dans sa destinée. A certains il pourra même sembler qu'il y a là un excès de modestie. Si bien peu de chose mérite de survivre, dans cet énorme entassement de volumes, il n'en est pas moins possible de retrouver dès l'origine même et de suivre, de génération en génération jusqu'à nos jours, un filon original qui permet d'affirmer que la littérature américaine a quelque droit à être traitée autrement que comme une sœur pauvre de son aînée.

## I. — La période coloniale et la Révolution.

Tenus en bride par une religion sévère qui aurait considéré comme un péché de se laisser aller à l'admiration trop vive pour la nature et pour l'art, les vieux Puritains semblent cependant avoir goûté un plaisir innocent à rimer. On ne doit s'attendre à trouver en eux aucune inspiration, aucun jaillissement puissant de verve poétique; malgré leur raideur et leur maladresse, ils méritent cependant de retenir l'attention, car ils sont les humbles ancêtres des lettres américaines et ont manifesté dès le début une certaine tendance à créer une littérature originale.

Bonne épouse, mère de huit enfants, bonne maîtresse de maison, Anne Bradstreet (1612-1672), la fille de Thomas Dudley, gouverneur du Massachusetts, a fait des vers comme elle aurait tricoté, avec la même assiduité laborieuse et la même rapidité. Cette fille de du Bartas, comme elle a été appelée, est de formation nettement européenne, et l'on est assez surpris de rencontrer toutes les divinités de la mythologie dans un poème des *Quatre Saisons* qui aurait pu être les Géorgiques puritaines de la Nouvelle-Angleterre. Elle a cependant le mérite d'avoir à de trop rares moments oublié ses lectures pour regarder autour d'elle et célébrer les plantes et les fleurs de son jardin et les arbres de la forêt.

Plus vigoureux, mais bien raide et quelque peu effrayant dans son puritanisme orthodoxe est Michael Wigglesworth (1631-1705), médecin et ministre du Seigneur, professeur à Harvard et théologien, dont le poème sur le *Jour du Jugement* a vu dix éditions.

Cette élucubration qui, d'après Lowell, était « la consolation de tout foyer puritain » au dix-septième siècle, pleine d'une religion sombre et sans charité, est à tout prendre déjà une production nationale et représente un état d'esprit avec lequel les Pilgrim Fathers étaient familiers. Une strophe suffira à donner une idée de cette férocité pieuse et de ce zèle sombre dont on retrouve l'écho dans certains sermons de Jonathan Edwards : « La tendre mère ne reconnaîtra comme siens parmi sa nombreuse progéniture — Que ceux qui se tiennent à la droite de Christ, rachetés par son sang. — Quand à ceux qui sont plongés dans le gouffre de l'Enfer, les Élus les verront sans pitié et sans remords en proie aux supplices les plus affreux. — ...Ils se tordent les mains, leurs mains coupables, et leurs dents grincent de terreur. — Ils crient, ils rugissent d'angoisse et se déchirent la langue d'horreur. — Partez sans attendre, Christ n'a point pitié de votre plainte ! — Allez en Enfer, et là pendant l'éternité vous pourrez hurler et pousser des rugissements ! »

Dans la réalité, cette sévérité cruelle du puritanisme était compensée par les productions plus humaines d'Eliott, l'apôtre des Indiens et de l'excellent John Woolman ; mais cette inspiration plus humaine et plus apaisée était au total une exception, et Wigglesworth est bien le poète de l'aspect le plus sombre et le plus intransigeant des Puritains de la Nouvelle-Angleterre.

Ni lui, ni Anne Bradstreet, ni George Sandys, le traducteur d'Ovide, ne sont à tout prendre autre chose que des rimeurs. Un humoriste du temps disait déjà que l'habitude d'écrire des vers était tout aussi répandue que celle de prendre du tabac, et il n'y a là aucune exagération. Les temps approchaient cependant où sous l'empire de nouvelles circonstances historiques un esprit nouveau et vraiment national allait se manifester. L'Amérique a senti très tôt, et en tout cas dès le milieu du dix-huitième siècle, qu'elle était destinée à former une nation à part et à jouer un grand rôle dans le monde ; elle a éprouvé le besoin d'exprimer son idéal par sa littérature. En 1763 paraissait un poème intitulé *American prospects, l'Avenir de l'Amérique,* où le vieil auteur définissait sa conception de la place que devait occuper la poésie dans la vie : « Le poète, disait-il, a toujours été le défenseur le plus résolu de la Liberté ; le plus ferme appui de la Justice ; le créateur de pensées élevées et de la beauté du monde intérieur. » C'est bien là

une définition qui peut s'appliquer à la poésie américaine, plus encore qu'à toute autre poésie. Il n'est guère de période de l'histoire américaine où le poète n'ait consacré son inspiration à chanter les événements contemporains et n'ait cherché à exprimer la mentalité de son époque. Les grands événements de la Révolution devaient tout naturellement inspirer aux écrivains américains le désir de se séparer entièrement de la mère patrie et de créer et de proclamer leur indépendance littéraire, comme ils avaient proclamé leur indépendance politique. Les années qui précèdent et qui suivent la guerre de l'Indépendance américaine ont compté au moins un véritable poète, le premier en date de ceux que l'on peut considérer comme des poètes vraiment américains.

Marin, journaliste, soldat, satiriste non sans esprit et sans verve, Philip Freneau (1752-1832) avait, le jour même où il recevait son diplôme du collège de New-Jersey, chanté la *Gloire naissante de l'Amérique*, *The rising glory of America*. Il est le premier qui ait vu tout le parti que l'on pouvait tirer de sujets purement américains, le premier qui ait observé la beauté sculpturale des Indiens et senti une mélancolie déjà romantique à voir disparaître les premiers maîtres du continent. « Prépare la tombe creuse et place-moi au fond, fait-il dire au vieil Indien mourant, — mets mon arc fidèle et mes flèches à mon côté, — la gourde qui donne la joie et la provision de venaison. — Car long est le voyage que je dois entreprendre, — sans compagnon et sans guide. » Le même sentiment reparaît avec plus de force encore dans le *Cimetière Indien*, *The Indian burying ground* et son délicieux poème sur le *Chèvrefeuille sauvage*, *The wild honeysuckle*, a sa place marquée dans toutes les anthologies.

Obéissant aux mêmes aspirations que Freneau et à peu près à la même époque, un groupe d'auteurs de la vallée du Connecticut entreprirent de doter leur pays d'une littérature originale. Alors que dans son premier poème, la *Vision de Canaan*, Timothy Dwight s'était flatté « de représenter des mœurs éloignées des particularités d'une époque précise et qui pouvaient appartenir aux gens aimables et vertueux d'une époque quelconque », dans *Greenfield Hill* il s'efforce de traiter des sujets purement américains et de peindre des caractères purement américains, comme le pasteur de village et le maître d'école. Il s'est efforcé de faire revivre toute une petite communauté rurale de la Nouvelle-Angleterre, et une

fierté patriotique vraiment sincère pénètre son apostrophe à l'Amérique. Sous la forme gauche et les rimes pauvres on reconnaît aisément la même inspiration que dans certains discours de Jefferson et la même foi qu'avait ce peuple jeune dans son avenir et l'universalité de la doctrine politique qu'il venait de faire triompher : « Columbia, Columbia, éveille-toi à la gloire... L'Europe aspire aux massacres et aux conquêtes, — A inonder les nations de sang et à couvrir les villes d'un manteau de feu. — Tes héros défendront les droits de l'humanité ; — Les triomphes suivront leurs pas et la gloire les accompagnera. — Un monde est ton royaume. Que tes lois s'étendent sur le monde entier. Vaste comme ton territoire et juste comme ta cause, — Ton empire, élevé sur les solides fondations de la liberté, — Se déploiera jusqu'aux limites des mers et ne périra qu'avec la voûte des cieux. »

La même confiance et la même doctrine se retrouvent dans quelques poèmes de Humphrey dont le *Bonheur des États-Unis* fut traduit par Chastellux, chez Joel Barlow, dont le poème épique *La Columbiade* a justement soulevé bien des critiques ironiques, mais dont on doit au moins retenir l'intention.

A leur suite apparut un véritable essaim de poètes qui, à peine au sortir de l'école, encombraient de leurs essais, journaux, magazines, recueils spéciaux, albums, florilèges et « bouquets ». Tous, au moins à un certain moment de leur vie, ont essayé de traiter des sujets nationaux. Halleck, Pierpont, Dana, Hosmer, Percival, ce sont là des noms aujourd'hui bien oubliés, mais qui connurent leur heure de célébrité, les maîtres qui ont inspiré tant de respectables vieilles filles de la Nouvelle-Angleterre et tant d'excellents clergymen. A tous il manquait avant tout l'inspiration, la force et la flamme, et presque aussi souvent le métier. Quelques-uns des poètes de cette génération sont encore connus, en général par une seule pièce qui a continué à figurer dans les anthologies comme échantillon d'un âge disparu, comme Samuel Woodsworth, auteur du *Vieux seau de chêne*, *The old oaken bucket*, que tant d'écoliers américains ont appris par cœur. Parfois aussi ils ont survécu parce qu'une fois dans leur vie ils ont su traduire une profonde émotion patriotique, comme Francis Key, l'auteur du *Star spangled banner*, devenu aujourd'hui le chant national des États-Unis, ou Joseph Hopkinson, qui écrivit un hymne qui, à une certaine date, n'eut pas moins de vogue, *Hail Columbia* ; ou encore parce que,

dans un genre plus simple, ils ont su exprimer un sentiment profond de cette façon sentimentale qui plaît à la foule, comme John Howard Payne, auteur de *Home, sweet home*.

## II. — L'AGE D'OR DE LA POÉSIE AMÉRICAINE.

Le génie jusqu'alors balbutiant de l'Amérique allait se révéler avec plus de vigueur dans la génération suivante. Le premier en date de ceux qui allaient être salués comme les premiers représentants d'une ère nouvelle est l'auteur de la *Vision de la mort*, *Thanatopsis*, William Cullen Bryant. Grand voyageur et grand liseur, il a trop lu et s'est trop souvenu de ses lectures; il a enfermé trop de réminiscences dans une œuvre mince de volume et répartie sur une longue existence. La poésie n'a pas été le tout de sa vie; il a vu en elle tantôt un divertissement et tantôt un moyen de moralisation. Mais si imparfaite que soit sa langue et si figée que soit sa muse, il n'en a pas moins été le premier poète américain qui ait révélé à ses compatriotes les grands thèmes des méditations sur la mort et sur la vie.

« Il ne m'a jamais fait penser ni à Goldsmith, ni à Wordsworth, ni à Byron, ni à Moore, disait de lui sans ironie Emerson. Il est vraiment un poète national original et patriote. »

Le philosophe de Concord serait probablement le seul de cet avis si on lisait encore Bryant. Chez lui la forme est loin d'être originale, mais il a vu, senti et essayé de rendre la majesté de la forêt américaine, *A forest hymn*, le coloris éclatant des bois à l'automne, cet automne si riche en couleur et si différent des automnes européens; il a célébré les humbles fleurs des prairies comme la gentiane frangée, *The fringed gentian*, l'immensité des plaines et le sentiment de solitude et de tristesse qui s'empare du voyageur perdu dans cet océan de verdure, *The Prairies*. Il a également le mérite d'avoir continué la tradition établie par Philip Freneau et d'avoir, à la vérité de façon bien conventionnelle, repris les thèmes indiens que ce dernier avait indiqués. Peut-être avait-il en lui l'étoffe d'un vrai poète et aurait-il écrit le chef-d'œuvre que semblait promettre son premier poème s'il n'avait été distrait de cette tâche par de multiples occupations et par sa besogne de journa-

liste. Il allait être de son vivant même singulièrement dépassé par des poètes qui, nés à quelques années d'intervalle, constituent véritablement la Pléiade américaine. Poe, Whitman, Longfellow, Lowell, Holmes, Emerson, Lanier, Whittier, ce sont là des noms entre lesquels la postérité fera un choix et qui représentent chacun un aspect particulier de l'esprit national américain, si aucun d'eux n'est le chantre de toute l'Amérique.

Il vaudrait la peine de s'attarder à étudier plusieurs d'entre eux dont la renommée poétique n'a pas franchi les frontières de leur pays. Lanier, poète mélodieux des marais de Glynn ; Poe surtout, qui a mis le meilleur de son génie dans ses contes, mais qui avait un véritable tempérament de poète et que des visions comme *Le Corbeau*, des tours de force rythmiques comme *Les Cloches,* ou la sentimentalité romantique d'*Annabel Lee* auraient suffi à illustrer. Son hérédité mélangée, dans laquelle se retrouvent des ancêtres français, irlandais, italiens et purement anglais, aurait pu faire de lui le vrai poète de cette Amérique où se mêle le sang des races, s'il n'avait préféré vivre dans un monde tourmenté de visions chimériques, plutôt que de la vie de ses contemporains. Dans un peuple où l'harmonie n'a guère été tenue en honneur et qui n'a pas encore produit de grand génie musical, il est le seul qui soit vraiment un musicien et se plaise aux sonorités assourdies ou aux tintements clairs de mots choisis avec art. Il est également le seul, dans un pays où tous les poètes ont été merveilleusement équilibrés et se défient de tout ce qui est rare, trop raffiné et morbide, à avoir développé les perceptions de ses sens et joui des couleurs et des parfums. Il a ajouté au domaine de la poésie américaine le monde des songes et du mystérieux; mais son influence n'a pu être profonde sur une génération où l'influence des doctrines puritaines se faisait encore fortement sentir. Ses compatriotes lui ont accordé seulement de nos jours la place que les Français, à la suite de Baudelaire, ont été les premiers à lui attribuer.

C'est au pôle opposé qu'il faudrait placer Oliver Wendell Holmes, Lowell et peut-être Bayard Taylor, à qui il a manqué, dans une œuvre au total variée et importante, d'avoir exprimé leurs sentiments les plus intimes et les plus spontanés, ce qu'un critique américain appelait « *their own elemental feelings* ». Leur contribution au développement de la poésie nationale n'est cependant

pas négligeable. Lowell, dans ses poèmes enrichis d'échos et de réminiscences des poésies étrangères et dans ses imitations malicieuses du dialecte écossais, Holmes, dans des pièces d'inspiration extrêmement variée, ont enrichi la poésie de leur pays des dépouilles des poésies du Nord et de l'Italie. Ces poètes imprégnés inconsciemment de puritanisme n'osent point s'abandonner à leur imagination; on perçoit chez eux un génie encore hésitant et encore trop plein de révérence pour les grands maîtres. Ils occuperaient sans doute un rang plus élevé dans l'histoire des lettres américaines si leur gloire n'avait été éclipsée par trois de leurs contemporains en qui le génie de la Nouvelle-Angleterre a probablement atteint son point culminant. En Emerson en effet apparaît le puritanisme épuré et sublimé, tandis que Longfellow nous montre quelle perfection pouvait atteindre l'art de l'ancien monde, transplanté dans un sol nouveau, et que Whittier, le Robert Burns de la Nouvelle-Angleterre, a puisé son inspiration aux sources même de la tradition nationale.

Emerson a été défini non sans quelque injustice un poète qui n'aurait reçu qu'un don imparfait de s'exprimer. Il serait probablement plus exact de considérer ses poèmes comme une forme plus condensée, et à de nombreux égards plus belle, de ses essais. Si pour Bayard Taylor, le voyageur, pour Lowell, le professeur, et pour l'aimable médecin du bon vieux temps qu'était le docteur Holmes la poésie a été très souvent une noble distraction, et si leur œuvre en prose se sépare très nettement de leur œuvre poétique, aucune distinction de ce genre n'est possible chez Emerson. Dans ses essais, il a donné la forme la plus haute qu'ait atteinte jusqu'à ce jour la philosophie américaine et dans sa poésie, il s'est montré un poète américain dans la mesure même où il a été un penseur américain.

*Live as on a mountain*, a-t-il dit quelque part; aussi est-ce de très haut qu'il considère les agitations des hommes. Ce n'est que par accident qu'il a écrit des poèmes de circonstance, au moment de la lutte anti-esclavagiste, et la nature qu'il aime est pour lui avant tout un « pensoir » dans lequel il oublie bientôt les aspects matériels des choses pour entrer en communication avec l'âme universelle et atteindre les vérités permanentes. « Donnez-moi des vérités, s'écrie-t-il, car je suis las de ne voir que la surface des choses — et meurs d'inanition! » (*Blight.*) S'il a chanté le vin dans

son hymne à Bacchus, c'est un vin qui n'est point sorti des grappes mûres, le vin de la connaissance pure et il ne connaît point d'autre enivrement. Il a pu, par curiosité, s'intéresser un instant aux humbles fleurs et aux humbles animaux, mais pour chercher à pénétrer en eux les secrets de la nature plutôt que pour les peindre. Il savait d'ailleurs quelles étaient les limitations de son génie et combien sa palette était pauvre, combien rapidement les cailloux et les fragments de coquillages qu'il avait ramassés sur le rivage perdaient leur beauté sur sa table de travail. Mais s'il donne souvent au lecteur l'impression qu'il est emporté à sa suite dans l'atmosphère raréfiée et la lumière froide des hautes régions du transcendantalisme, il n'a pu se défaire entièrement de son hérédité et de son éducation puritaine. C'est à ses ancêtres qu'il doit l'inspiration de ce triptyque intitulé *Initial, dæmonic, and celestial love*, qui semble composé par Jonathan Edwards, mais qui se termine par un conseil où la sagesse puritaine se mélange à la philosophie moralisatrice du Bonhomme Richard :

*He serves all who dares be true,*

Il sert tous les hommes, l'homme qui a le courage d'être vrai !

Il a concentré dans de nombreux vers bien frappés et qui restent dans toutes les mémoires ce curieux mélange d'idéalisme, d'optimisme et de sens pratique, qui est si essentiellement américain et cette horreur de tout ce qui pourrait troubler sa sérénité et diminuer sa force morale, car « l'âme du sage chasse la maladie », a-t-il dit :

*And the wise soul expels disease.*

Peu connu comme poète de la masse du public, Emerson est placé très haut par ses fidèles; ceux qui ne peuvent toujours suivre son conseil et attacher leur humble voiture à une étoile, *hitch their wagon to a star*, préfèreront peut-être à ses nobles rêveries d'un philosophe solitaire dans les bois de Concord quelques délicieuses peintures de la Nouvelle-Angleterre, de belles descriptions d'un coin de forêt primitive, conservée comme par miracle au milieu des défrichements, et plus encore les pièces écrites après la mort de son fils où la douleur a enfin fait craquer la couche de glace transparente qui recouvrait le cœur du philosophe.

Les dons d'expression qu'Emerson n'avait pas ou dédaigna de

cultiver se retrouvent à un plus haut degré chez Longfellow. De tous les poètes américains, il est le seul qui ait été jugé digne du Poets' corner dans l'abbaye de Westminster, honneur dangereux qui a pu faire oublier parfois ce qu'il y avait de foncièrement américain chez lui. Moins original de pensée qu'Emerson, il est allé comme Bryant ou Lowel chercher son inspiration dans des terres étrangères ; il a suivi Wordsworth et Tennyson et traduit Dante ; il a fait de nombreux emprunts à la France, à l'Italie, à l'Allemagne, à l'Orient et aux pays scandinaves ; mais il s'est efforcé de transporter sur la côte granitique du Massachusetts l'art et la culture du vieux monde. Il lui a manqué cependant la puissance qui lui aurait permis de fondre en un métal précieux tous ces éléments hétérogènes et d'en composer une œuvre vraiment originale. Il fait souvent penser aux meilleurs poètes, et peut être appelé le plus cosmopolite des poètes américains ; mais son plus grand mérite à nos yeux est d'avoir ouvert les portes de la poésie mondiale aux lecteurs américains, d'avoir élargi le goût littéraire de ses contemporains et mené à bien cette œuvre d'éducation poétique que Bryant n'avait fait qu'ébaucher. En ce sens Longfellow peut être considéré comme un vulgarisateur de génie et son action s'étend en dehors des limites mêmes de son pays. De tous les poètes de Cambridge il est le seul dont les œuvres aient pénétré partout où se parle la langue anglaise. Il n'en est pas moins essentiellement un poète américain, et c'est par ce qu'il y a de plus particulièrement américain dans ses poèmes qu'il a atteint une renommée universelle. Un poète anglais aurait pu composer la *Légende dorée*, les *Contes de l'Auberge au bord de la route*, ou certaines parties de la *Divine Tragédie;* mais seul un homme descendu d'une longue lignée d'ancêtres établis dans la Nouvelle-Angleterre, le fils humanisé et repentant des Puritains du dix-septième siècle, pouvait consacrer aux victimes de l'intolérance passée et aux malheureux Indiens repoussés vers l'Ouest par les nouveaux venus des poèmes comme *Evangéline* et *Hiawatha*.

*I turn the world round with my hands*
*Reading these poets' rhymes...*
*And see when looking with their eyes,*
*Better than with my own,*

a-t-il confessé un jour. Mais s'il voit mieux par les yeux des

autres que par les siens, si son monde est véritablement le livre qu'il tient dans les mains et dont il tourne les pages plutôt que le grand livre du monde, il a eu le singulier talent d'extraire des vieilles chroniques bien sèches des Puritains, des fouillis de faits de Schoolcraft et d'une simple mention d'un épisode de la lutte entre les Anglais et les Français en Acadie trois longs poèmes essentiellement américains d'inspiration et d'une valeur artistique telle qu'ils sont devenus vraiment classiques dès leur apparition.

*This is the forest primeval: the murmuring pines and the hemlocks...*

Il y a peu d'Américains pour qui ces premiers vers d'*Evangeline* n'évoquent la forêt éternelle, la majesté des grands bois et les géants échappés à la hache du bûcheron. C'est encore l'odeur de la forêt, la rosée et l'humidité des prairies au soir, la fumée sinueuse des campements indiens, les grands fleuves aux eaux troublées qui se ruent vers la mer, toute l'Amérique primitive qui se présente aux yeux dès le début de *Hiawatha*. C'est le poème « des forêts et des grands bois, — des grands lacs du Nord, — du pays des Dacotahs, — des montagnes, des landes et des marais où le *shuh-shuh-gah*,— le héron bleu, pêche parmi les roseaux et les joncs ».

Qu'il ait idéalisé la Nouvelle-Angleterre d'autrefois dans des œuvres comme *Miles Standish*, c'est ce que personne ne songe à nier. Ses Puritains manquent de vigueur et de rudesse, sauf peut-être John Endicott dont il a fait le héros d'une de ses tragédies. Longfellow a souvent trop de lettres, trop de poli et de fini, alors que d'un autre côté il manque de spontanéité et de vigueur. On regrette parfois qu'il n'ait pas eu moins de facilité aimable et moins d'optimisme, que sa sérénité n'ait pas été plus souvent troublée; mais par là encore il était bien de son temps et de son pays et ne faisait que mettre en pratique le conseil d'Emerson : *And the wise soul expels disease...* Sa poésie est une poésie saine, écrite par un homme éminemment sain et bien équilibré qui se plaît aux notations délicates et se meut dans une atmosphère moyenne. Comme Emerson, il a voulu échapper à l'orthodoxie désolée de ses ancêtres et il y est parvenu en s'européanisant, au moins à la surface. C'est à travers un voile composé de fils précieux empruntés à tous les pays du monde qu'il voit la réalité; mais il a le sens du paysage américain, sa philosophie de la vie est celle de ses compatriotes,

sa croyance dans la vertu de l'effort, dans l'omni-présence de Dieu, dans la répression des émotions personnelles, son désir constant de perfection morale n'ont au total rien que n'aurait pu approuver Emerson et continuent sous une forme plus humaine la sagesse des *Pilgrim Fathers*.

Poe avait réagi contre son milieu en se créant un monde riche de sensations rares où il pouvait jouir des harmonies des sons, des parfums et de l'alcool,

*The viol, the violet, and the wine* ;

Emerson a vécu dans une continuelle contemplation intérieure et Longfellow dans le monde des livres ; le poète Quaker Whittier est le seul des poètes que nous ayons encore rencontrés dont l'inspiration jaillisse directement du sol et qui soit avant tout un poète de la nature américaine, des traditions américaines et d'une forme de vie qui tend aujourd'hui à disparaître, mais qui pendant plus de deux siècles a été la vie de la majorité du peuple américain. Il a peu voyagé et il a peu lu, bien que l'influence de Byron et de Tennyson soit évidente dans certaines parties de son œuvre. Il a peu imité et peu traduit : ses maîtres sont plutôt ces poètes obscurs qui eurent leur heure de célébrité dans le premier tiers du dix-neuvième siècle, Halleck, Willis, Percival, et que personne ne lit plus aujourd'hui. Sa versification est trop défectueuse, son art trop imparfait et son œuvre trop inégale pour qu'on puisse le saluer comme le plus grand des poètes de son pays ; il en est cependant le plus original.

Appartenant à une secte religieuse qui est allée jusqu'à proscrire les hymnes et toutes les cérémonies pour les remplacer par la prière silencieuse, élevé loin des villes dans la ferme paternelle située entre Amesbury et Haverhill, alors bourgades perdues dans une région peu fréquentée, Whittier, bien qu'il ne soit pas toujours resté un Quaker strictement orthodoxe, s'est toujours souvenu qu'il appartenait à une religion de persécutés et de méconnus. Il n'a pu oublier ce qu'avaient souffert ses ancêtres, et ce descendant des « martyrs » a peint plus fortement que ne pouvait le faire Longfellow la dureté et la hauteur intransigeante des Saints de la Nouvelle-Angleterre et le terrible John Endicott :

*On his horse with Rawson, his cruel clerk at hand*
*Sat dark and haughty Endicott, the ruler of the land...*

Bien que la doctrine dans laquelle il a été élevé prescrive le pardon des injures et la non résistance devant le mal, cette humilité surhumaine n'a pas pu comprimer chez lui les impulsions généreuses et impétueuses d'un cœur qui s'indigne devant toutes les injustices. Ce pacifiste a plus que tout autre poète de son temps contribué à cristalliser l'opinion publique des États du Nord contre les États esclavagistes. Dans le conflit qui a mis aux prises le Nord et le Sud, il a ignoré toutes les questions politiques; il ne semble pas avoir vu que c'était le problème de l'existence même des États-Unis qui se débattait; il n'a vu que les injustices, l'abaissement de la dignité humaine auquel conduisait l'esclavage, chez le maître comme chez l'esclave; et il a écrit des hymnes qui, chantés dans les camps par les fameux frères Hutchinson, enflammèrent les soldats de l'Union. Cet apôtre de la non résistance a écrit la plus terrible condamnation de ceux qui transigent avec leur conscience et même dans l'intérêt général acceptent le compromis. Si injuste aujourd'hui que paraisse la malédiction qu'il a lancée contre Daniel Webster en 1850, nul ne peut en nier la force, et *Ichabod* reste un des plus vigoureux poèmes qui aient été écrits en Amérique : « De tout ce que nous honorions et aimions — rien, sauf le pouvoir, ne survit, — l'orgueil intellectuel d'un ange déchu, — qui reste fort dans ses chaînes, — tout le reste est parti. — De ses yeux splendides — l'âme s'est enfuie; — quand la foi est perdue, quand l'honneur expire, — l'homme est mort. »

C'est au sang d'un lointain ancêtre français dont quelques gouttes coulaient encore dans ses veines que Whittier attribuait ces explosions de passion indignée qui ont fait de lui la *vox populi* du parti anti-esclavagiste. De tous les poètes américains, il est le seul qui ait été à ce point ému par une grande cause humanitaire; il est aussi le seul chez qui l'on perçoive nettement un conflit intérieur. La crise morale chez Emerson lui-même n'a duré que peu, et la vie intérieure de Longfellow, de Lowell et encore plus de Holmes a toujours eu, en dépit de deuils dont aucune vie humaine n'est exempte, une belle sérénité. On sent, au contraire, chez Whittier, surtout au début de sa carrière, un conflit constant entre le désir de continuer à obéir aux principes d'humilité et de résignation qu'il avait reçus de ses ancêtres quakers et une nature fougueuse faite pour les batailles et les luttes de la vie. C'est parce qu'il a réussi à se vaincre, non sans efforts, que Whittier a écrit

des poèmes religieux remplis d'une émotion intense et d'une admirable simplicité. A quelques-uns de ses compatriotes il paraît même avoir trop d'émotion et exprimer plutôt l'enthousiasme religieux qui s'empare des foules dans un « *camp meeting* » que la retenue que les descendants des Puritains mettent dans leurs manifestations religieuses les plus sincères. Je doute cependant qu'aucun poète américain n'ait exprimé de façon plus touchante et plus profonde l'adoration de la créature pour le Seigneur et je ne vois guère d'hymne religieux qui dépasse la simple beauté de la *Bonté Éternelle* : « O toi, Seigneur, par qui sont vues — tes créatures telles qu'elles sont, — pardonne-moi, si j'ose appuyer trop — mon cœur humain sur toi ! »

Que l'on compare le poème de pensée si élevé qu'Emerson écrivait pour saluer l'approche de la vieillesse, ou le *Morituri te salutant* de Longfellow, à l'émotion contenue et discrète, mais que l'on sent si profonde, du poème que Whittier composa sur le même sujet et appela simplement *At last, Enfin!* et l'on sentira combien le poète Quaker a des qualités plus ingénument humaines que ses glorieux contemporains :

*When on my day of life the night is falling,*
*And in the winds from unsunned spaces blown*
*I hear far voices out of darkness calling*
*My feet to paths unknown...*

Autant qu'Emerson, et en vertu même de son éducation, il a cru à la contemplation intérieure ; mais sa vie intérieure a trouvé un aliment dans la lecture de la Bible plus que dans la discussion des grands problèmes de l'humanité. C'est avec la simplicité d'un enfant et la terreur religieuse que ressentaient les Hébreux devant le voile du Temple qu'il s'approche du Seigneur : « Seul, dans l'ombre, tremblant et nu, avec Dieu et lui seul... »

*Alone in the shadow drear and stark*
*With God and me...*

La véritable originalité de Whittier n'est cependant pas dans ses poèmes religieux ; s'il a su donner une voix aux émotions qui règnent dans ces assemblées ou *revivals* qui tiennent une telle place dans la vie religieuse du peuple américain, il est avant tout le poète de la Nouvelle-Angleterre, comme Robert Burns a été le

poète de l'Écosse. Il a su adapter la ballade semi-épique à retracer les événements de l'histoire locale ; il a entendu raconter au coin du feu, les soirs d'hiver, le mariage de la belle fille du puissant chef Pennacook, comment les femmes de Marblehead traitèrent le cruel Ireson et comment les fermiers Quakers durent fuir la persécution puritaine. Il a vécu dans une atmosphère tout imprégnée de surnaturel, dans un pays où le souvenir des sorcières était encore vivant ; et surtout, il a chanté les humbles événements de la vie des champs et l'existence de cette race unique qui est constituée par les fermiers de la Nouvelle-Angleterre. Son chef-d'œuvre est la pièce fameuse où il raconte comment, durant de longs jours, pendant son enfance, il fut emprisonné par la neige dans la ferme familiale. Il y a fixé pour toujours les aspects d'une vie rurale condamnée à disparaître rapidement, mais qui subsiste encore dans quelques villages de la vieille Amérique. Il a pour la terre et pour la nature le simple amour d'un paysan, mais d'un paysan qui aurait lu la Bible et saurait voir au delà des limites de son champ. Il est le poète simple et religieux de toute une partie du continent américain.

Son talent n'a ni la richesse ni la variété que l'on peut trouver chez d'autres poètes plus savants ; mais, comme un de ces vieux pins qu'il aimait à chanter, il est solidement ancré par des racines noueuses et puissantes dans les fentes du rocher natal.

## III

Ni Emerson, ni Longfellow, ni Whittier, ni, à plus forte raison, aucun des *pœtæ minores* que nous avons signalés n'exercent aujourd'hui d'influence marquée sur la littérature américaine. Moins d'un demi-siècle après leur mort, ils semblent déjà appartenir à une époque lointaine. Ils représentent une génération qui ayant accompli sa tâche commence à disparaître dans les brumes du passé en laissant de nobles monuments peu adaptés aux besoins et aux aspirations d'une génération plus complexe. Il en est autrement de Walt Whitman dont la figure n'a cessé de grandir et qui à beaucoup apparaît non seulement comme le poète américain par excellence, mais comme un poète universel.

Pour des Européens toujours hantés de comparaison avec les génies qu'a produits le vieux monde, la tentation est forte de rapprocher Whitman de Rousseau ou de Tolstoï, et les admirateurs fervents aussi bien que les ennemis du poète américain n'ont pas manqué de le faire. On a vu en lui l'apôtre d'une religion nouvelle qui ne laisserait rien subsister des anciens dogmes et de la société telle que nous la connaissons et à laquelle nous sommes habitués. L'originalité de Whitman nous semble tout autre et son universalité fort discutable. Il serait tout aussi difficile et dangereux d'accepter et de transplanter d'un seul coup la constitution américaine en Europe que d'accepter l'Évangile démocratique prêché par « saint Whitman ». L'Amérique a été, depuis les Pilgrim Fathers jusqu'à nos jours, le seul grand pays du monde où les hommes n'ont point senti peser sur eux la tyrannie du passé, où il a été possible de construire sans jeter à bas l'édifice lentement élevé au cours des siècles. C'est également le seul pays du monde qui, pour des raisons historiques connues de tous, vive dans le présent et dans le futur plus que dans le passé. Pour annoncer l'avènement d'une ère nouvelle, Whitman n'a eu à renverser que des traditions faiblement enracinées. Aussi, pour juger sainement de son œuvre, est-il nécesssaire de le replacer dans son milieu américain et d'avoir toujours présentes à l'esprit les conditions exactes de la vie américaine, la seule qu'il connaissait et la seule qu'il a chantée. C'est ce qu'ont trop souvent oublié ses admirateurs européens.

Au vieux monde dont il se défie et qu'il connaît mal malgré l'énumération éloquente du fameux *Salut au monde*, il n'a presque rien emprunté. Il méprise et considère comme dangereux l'héritage que nous avons accumulé. « Crains la grâce. Crains l'élégance, la civilisation, la délicatesse. Crains la douceur de la maturité, les sucs qui découlent du miel. Prends garde à la douceur mortelle de la maturité qui s'approche. Prends garde à ce qui précède la décomposition de la force robuste des États et des hommes », dit-il en 1856 dans un poème qu'il adresse à son pays ; et la forme même de son avertissement nous montre qu'il voit dans l'Amérique une nation qui n'a pas encore été touchée par la corruption de ceux qu'il appelle des « civilisés ».

A ses frères d'Europe, à ses camarades de l'ancien monde il peut conseiller la révolte (*Chants d'insurrection*) ; mais à l'Amérique il

n'a qu'un avertissement à donner : c'est de conserver jalousement cette liberté dont elle a toujours joui et de ne pas en abandonner la moindre parcelle, car aucun État, aucune nation, aucune cité sur cette terre ne peut recouvrer sa liberté après avoir été une fois réduite en esclavage (*L'avertissement de Walt Whitman*).

Aussi a-t-il intensément et fanatiquement développé en lui le sentiment de la conscience nationale. Ce qu'il a voulu chanter, c'est « Comment l'Amérique est le continent des gloires, le triomphe de la liberté des démocraties et des fruits de la société et de tout ce qui est commencé » (*Thoughts*). L'Amérique qu'il a célébrée est l'Amérique des grandes villes et plus particulièrement celle de New-York qu'il aime à appeler de son nom indien, *Manahata*, celle de tous les corps de métiers qu'il énumère dans une sorte d'orgie verbale ; c'est aussi l'Amérique des grands espaces neufs, celle qui manie la cognée (*The broadaxe*), détruit les forêts ancestrales, est emportée vers l'Ouest, comme une marée humaine, dans un élan irrésistible, et qui, sur la côte du Pacifique, verra se développer une race splendide d'athlètes et de constructeurs qui pourra servir de modèle au monde entier. L'Amérique est pour Whitman une sorte de matrice gigantesque, où s'élaborent une civilisation nouvelle et une nouvelle humanité composée de surhommes : « Cerveau du Nouveau monde, quelle tâche est la tienne : Formuler le moderne !... Monde splendide d'une Naissance nouvelle et plus fière, qui se lève devant mes yeux. Emblème de la Maternité universelle exhaussée au-dessus de tout ! »

Cette société humaine, telle que Whitman la prévoit, est essentiellement américaine, c'est-à-dire qu'elle est essentiellement démocratique. C'est qu'en effet l'Amérique a reçu une grande mission : selon une formule bien connue et déjà ancienne, elle est l'espoir du monde. Elle doit réaliser sur cette terre, et d'abord dans l'immense espace libre qui lui a été réservé, le bonheur de la race humaine, ce bonheur qui d'après les signataires même de la Déclaration d'Indépendance constitue un des droits inaliénables de l'individu. Mais ce bonheur n'est point celui que l'individu peut trouver loin du monde et dans la solitude même en pleine communion avec la nature ; ce n'est qu'en participant de toutes les forces de son être à la vie commune, en s'accordant au rythme de la vie universelle qu'il en gagnera la possession. « Je chante le moi individuel, une personne simple et séparée ; et cependant je

proclame le mot démocratique : *En masse!* », dit Whitman dans son poème liminaire. C'est dans la joie de construire et de travailler avec d'autres hommes, de créer, de détruire, de se multiplier, de vivre intensément dans toutes les cellules et dans tous les organes de son corps, de crier et de « pousser par dessus les toits des villes son hurlement barbare », que Whitman conçoit cette réalisation du bonheur dont il est un des annonciateurs.

Une telle philosophie est plus la philosophie des pionniers de l'Ouest, des cow-boys lâchés dans une ville nouvelle, qu'une philosophie qui puisse passer pour vraiment représentative de l'Amérique. Il suffit de rapprocher les poèmes de Whitman des déclarations de celui que Whitman lui-même appelait son guide et son « capitaine » pour sentir combien dangereuse, étroite et incomplète est la définition de la démocratie donnée par le prophète de Camden. Dans les commandements de son église démocratique, Whitman a oublié l'idéal d'ordre qui constitue le fond même de la démocratie américaine. La société telle qu'il la voit est non pas au-dessus de la loi et de l'ordre, mais en dehors de toute loi et de tout ordre. C'est une société dans laquelle prévaut la « camaraderie », la fraternité rude et l'exubérance de la vie de la frontière de l'Ouest, plutôt qu'une nouvelle forme de civilisation. On peut dire, à coup sûr, qu'il a été le poète d'un certain aspect de la vie américaine, de l'Amérique de la vie intense, de celle qui a conquis sur la nature tout un continent, de celle qui a rêvé et mené à bien de gigantesques entreprises matérielles et s'est crue depuis son origine destinée à donner au monde une nouvelle formule du gouvernement démocratique. Mais on peut douter que Whitman soit allé au fond des choses. Il a chanté *l'Union* sans paraître se douter que la véritable force de *l'Union* résidait dans cette discipline sociale et religieuse, dans cet esprit de *fair play* et ce sentiment du devoir qui, comme un ciment, ont réuni les éléments hétérogènes qui composent le peuple américain d'aujourd'hui.

De tous les poètes américains, il est celui qui, jusqu'ici, a donné la vision la plus colorée et la plus animée d'un pays qui subit des transformations continuelles. Mieux que tout autre, il a peint le tourbillon de la vie américaine ; et sa peinture serait exacte si, par bonheur, il n'existait encore aux États-Unis de nombreux Américains qui continuent la tradition des premiers colons. Il a été sauvé du matérialisme grossier par la profonde bonté d'un cœur qui

voulait embrasser tout l'univers dans son amour; mais il est un maître dangereux, et son influence sur les jeunes poètes qui l'ont suivi n'a pas toujours été salutaire.

Bien que parfaitement conscient de son génie, il ne s'est jamais présenté que comme un précurseur et, de tous ses vœux, il a appelé le poète de l'avenir qui, mieux que lui, saurait faire entendre « les chants les plus doux et les plus forts qui restent encore à chanter ».

Il est trop tôt pour juger de la place exacte qu'occuperont dans la littérature américaine les poètes de la génération présente. Chez eux, comme chez leurs prédécesseurs, on peut constater l'influence très nette des littératures étrangères ; beaucoup d'entre eux, dans leur juvénile enthousiasme, renient ceux qui les ont précédé. Chez tous cependant, comme chez les poètes qui ont surgi après la guerre de l'Indépendance, se manifeste la noble ambition de créer une poésie nationale.

Les événements récents aideront probablement ce mouvement. On a pu craindre un moment un éparpillement des forces intellectuelles du pays. Dans une nation aussi largement décentralisée que les États-Unis et où le patriotisme local est souvent plus apparent que l'idéal national, on a vu apparaître de nombreux auteurs, estimables d'ailleurs et pleins de talent, qui ont chanté leur vallée natale, leur montagne ou leur région. Il semblait, il y a quelques années, que la littérature américaine tendait à se résoudre en une série de littératures régionales, n'ayant entre elles que les liens d'un langage commun; et chacune de ces littératures mériterait une étude à part. La guerre, en même temps qu'elle a renforcé la conscience nationale, a élargi l'horizon de ces auteurs régionalistes; et jamais les circonstances n'ont été plus favorables pour l'éclosion d'une poésie nationale qui, sous une forme purement américaine, exprimera l'idéal et les aspirations de l'humanité.

GILBERT CHINARD.

# MARK TWAIN ET L'HUMOUR AMÉRICAIN

## A PROPOS D'UNE PUBLICATION RÉCENTE [1]

Dans une série d'études pénétrantes sur quelques personnalités littéraires anglo-saxonnes, M. Régis Michaud a fait une bonne part à Mark Twain, dont il a analysé, en quarante pages vigoureuses et pleines de mouvement, ce qu'il appelle « l'épopée humoristique ». Il nous retrace à grands traits l'existence aventureuse de l'homme, bien américain par la variété des métiers exercés, et par la part qu'y tient l'action physique. Il nous rappelle les grands événements nationaux, les révolutions sociales dont Twain fut le témoin, l'expansion colossale à laquelle il lui fut donné d'assister.

Mark Twain est un autodidacte, que l'éducation universitaire n'a pas gâté (il s'en vante) ; il aborde en toute liberté d'esprit, avec une originalité intacte, les monuments de la vieille culture, livres ou œuvres d'art, et les individus qu'elle a façonnés ; ils ne lui en imposeront certes pas : sans être tout à fait à même de les comprendre — faute de l'initiation nécessaire — il les juge... et comment ! La qualité de ces jugements n'est pas ce qui nous importe, à nous, Européens ; rien ne serait plus facile, ni plus oiseux, que de les discuter ; rien ne serait plus sot que de partir en guerre contre les ... « insuffisances » de cette partie « critique » de son œuvre, — tranchons le mot, — contre son « philistinisme ». Ce mot, M. Twain eût haussé les épaules en l'entendant ; il n'eût certes pas été intimidé. Tâchons plutôt de comprendre leur principe : le caractère, la vie de l'homme, le spectacle exaltant que lui donne son propre pays, tout devait développer en lui ce robuste

1. Régis Michaud, *L'épopée humoristique de Mark Twain*, dans *Mystiques et Réalistes Anglo-Saxons* (Paris, Colin, 1918).

parti-pris (politique et esthétique) de *modernisme* et de *démocratie* qui, joint à une rudesse d'appréciation, à un franc-parler tout nationaux, fait de lui un Américain renforcé, éminemment représentatif, et, partant, d'un intérêt immense et très actuel.



Le lecteur français connaît, en général, au moins les titres des principales œuvres de M. Twain : les *Innocents en voyage*, et le *Vagabond*, *A la dure* (*Roughing it*), *le Prince et le Pauvre*, *Tom Sawyer*, et *Huckleberry Finn*. Ces deux derniers, d'un caractère autobiographique marqué, et qui nous renseignent sur la vie américaine dans l'intérieur du continent, vers le milieu du siècle dernier, méritent une mention toute spéciale : c'est là que M. Twain se montre sous son jour le plus aimable; c'est là qu'il a mis le plus de fraîcheur et d'abandon, sans essayer de forcer sa verve, en décrivant sa vie d'enfant américain, qui croît librement, ou du moins sans grande contrainte, au sein d'une nature à demi sauvage. La petite communauté où il grandit est sur les bords du « fleuve des fleuves », non loin de grandes forêts. Sur les bords de ce fleuve, et dans son courant, sur les îles dont il est semé, dans les grottes qui s'ouvrent aux flancs des falaises, et dans les bois profonds, l'enfant et ses compagnons de jeux se perdront, s'ébattront en de joyeux pique-niques, iront faire l'école buissonnière, et connaîtront mille aventures puériles, quelquefois tragiques, dans une liberté, une solitude absolues, loin des grandes personnes à qui leurs absences prolongées causent parfois de terribles angoisses, sans qu'elles puissent, ni tentent même de les retenir captifs, et de leur imposer ce joug de tous les instants sans lequel il n'est point d'éducation dans le Vieux-Monde. Tous ces parents américains sont la tolérance et l'indulgence mêmes (nous dirions : la faiblesse) ; ils sourient, amusés, des escapades des enfants, admirent la grâce de leurs actions juvéniles, et s'extasient sur la rouerie précoce des plus futés.

Ainsi, en imaginant les pires farces, en s'embarquant dans de périlleuses aventures, en se tirant d'affaire à force d'audace, d'adresse, de sagacité, de persévérance et de bonheur, Tom Sawyer prélude à sa future carrière d'homme débrouillard, qui fera tous les métiers, sera tour à tour pilote, reporter, publiciste, détective,

et qui, pour employer notre expression triviale et expressive « retombera toujours sur ses pattes ». Et parmi toutes ses qualités aimables brille au premier rang la gaîté, qu'il communique à la ronde, parfois inconsciemment, quand sa naïveté d'enfant le fait le sujet de la fable et du rire, mais le plus souvent, au contraire, parce que son ingéniosité toujours en éveil et tendue vers le « fun », a su tirer le plus grand parti comique d'une situation, voire d'un objet. La moindre chose entre ses mains devient une sorte d'engin mystérieux dont l'action, éclatant comme par hasard, au moment le plus sérieux, le plus solennel, de quelque cérémonie, soit au temple, soit à l'école, déchaînera le rire fou des assistants, d'une manière irrésistible. Cela équivaut à une véritable création. L'Église, par une chaude matinée d'été, le sermon banal d'un honnête prédicateur, un caniche égaré, et un insecte aux fortes pinces, que Tom Sawyer gardait précieusement en vue d'une utilisation possible, il n'en faut pas davantage pour faire naître une scène d'hilarité purement physique, où l'esprit sans doute n'a pas beaucoup de part, mais qui n'en est que plus vive et spontanée, comme une force de la nature. Un chat, qui descendu par une trappe, se balance au-dessus de la tête du magister chauve, et enlève sa perruque, le jour de la distribution des prix, révélant aux yeux de l'assistance « une boule de billard » préalablement dorée par un complice, à la faveur d'un de ces sommes qui suivent les longües libations, — les objets et les animaux les plus disparates composent l'arsenal de Tom Sawyer, bourrent ses poches ou se balancent au bout de ficelles.

Au milieu de telles scènes se déroule une idylle, fraîche et jolie comme toutes les idylles d'enfants, et amusante, cela va sans dire ; et sur le tout passe un grand souffle de poésie qui vient de la forêt proche, des collines boisées, du grand fleuve majestueux, et de toute cette nature à la sève puissante, qui entoure la petite communauté et baigne de ses effluves les choses et les âmes. Cette poésie ne nuit en rien au réalisme de la description, dont chaque détail, chaque être, petit ou grand, est aussi fortement individualisé que possible, rendu présent à nos yeux et à nos oreilles par tel signe frappant de son extérieur physique, par telle particularité d'accent et de vocabulaire. C'est le chef-d'œuvre d'un observateur plein de sympathie pour son objet, d'un grand peintre doublé d'un poète, dont le cœur bat au souvenir des humbles au

milieu desquels il vécut ses heureuses premières années, et qui ressent encore, à travers le temps, les influences du ciel et des saisons qui lui ont façonné le corps et l'âme. *Tom Sawyer* est, à notre avis, la meilleure initiation à M. Twain : livre précieux pour les petits, il laisse aux grands une image aimable de l'auteur ; elle le rendra sympathique à ceux mêmes qui resteront le plus rebelles par la suite aux outrances de son humour.

*Huckleberry Finn*, au cours d'une action pleine de mouvement, nous montre la vie des États du Centre et du Sud vers 1850, les scènes de « feuds », ou vendettas entre les grandes familles de planteurs, la chasse aux esclaves fugitifs. Bien autrement que la fameuse *Case de l'oncle Tom* absolument dépourvue d'intérêt documentaire, il nous fait connaître l'âme et le langage naïfs des hommes de couleur.

Il convient d'attirer l'attention sur les plus courtes nouvelles de M. Twain, sur ses *Short Stories*, qui sont souvent de petits drames concentrés, comme *l'Homme qui corrompit Hadleyburg*, avec une intrigue bien nouée, mêlant l'intérêt dramatique à la satire, au document psychologique (*l'Homme qui corrompit Hadleyburg* nous peint une petite communauté puritaine, et prétend nous faire voir le fond des âmes sous les apparences) ; le chœur populaire prend au « finale » de cette nouvelle une part prépondérante qui est du plus haut effet comique. Les articles d'impressions, de critique, les dialogues, les fantaisies sont toujours intéressants : c'est là que l'humour se laisse voir le plus souvent « à l'état pur », avec son caractère « construit », délibéré, outrancier. Et cependant, même alors, apparaît ça et là, dans le dialogue, dans la narration, une phrase qui, tout en provoquant le rire, provoque aussi la réflexion, et nous ramène à la réalité pour nous rappeler son caractère d'apparence et de relativité universelle. Il y a entre l'humour et le sentiment philosophique une parenté que M. Twain met plus d'une fois en évidence.



En lisant les vives analyses de M. Régis Michaud et ses citations heureusement choisies, en voyant défiler les types cocasses et vivants de cette œuvre considérable, peut-être ce lecteur français, que nous avons entendu plus d'une fois déclarer Mark Twain inin-

telligible pour lui, reviendra-t-il sur son impression première, et se mettra-t-il lui-même en garde contre le péché de philistinisme, jamais plus grave que lorsqu'il est commis envers l'humour. Qu'on veuille bien réfléchir à l'espèce d'initiation nécessaire ici encore : connaissance de la langue, de l'argot, des mœurs, des physionomies, des accents et des gestes — indispensable pour permettre de goûter pleinement des peintures et des plaisanteries aussi exotiques, mais peut-être pas davantage, pour un Français du Nord, que certaines galéjades provençales [1]. On sera moins tenté alors de faire la petite bouche, sur la foi de traductions quelquefois assez pauvres — devant ce qui est pour l'initié un régal de haut goût. L'humour, Dieu merci ! — ne nous est pas étranger, mais peut-être ne hante-t-il pas toujours le monde des « pontifes de la cravate blanche » ; peut-être, contrairement au bon sens, n'est-il pas une chose bien également répandue. Nous avons trop souvent en France, en maintes occasions, dans nos toasts, dans nos conférences, la croyance à la convenance, à la nécessité, du genre solennel, pénétré, sentimental. En Amérique, il est *de règle* de tempérer le sérieux par l'anecdote piquante, par le mot qui réveille l'attention, et répand le bienfait du rire ; c'est un art, et qui s'enseigne au collège même, témoin cette Université Américaine où fut créé, il y a quelques années, un cours d' « after-dinner speech ». C'est une attitude consciente et voulue, qui devient une habitude et une seconde nature, que de prendre toutes choses « cum grano », en en dégageant le côté comique — on peut toujours en trouver un — pour éviter de voir rien en noir, pour garder cette égalité d'humeur, cet optimisme, qui est la grande force de l'Anglo-Saxon, qui lui permet de dominer la vie, et qui fait que le moindre gringalet, au traditionnel « How are you ? », nasille ou claironne invariablement, avec une emphase inimitable, ce mot simple et éloquent « Fine ! ! ».

En ceci, bien qu'il s'en défende, l'Américain est très près de l'Anglais. Il n'admet pas que l'humour de ce dernier soit « genuine », c'est-à-dire véritable, de bon aloi. Pur orgueil national, et malice ! Mais par le désir, l'appétit de l'humour, ils sont bien pareils. C'est Dickens qui a écrit cette formule enthousiaste, un peu trop anglaise d'accent, peut-être, et bien victorienne : « The duty of cheerfulness, the religion of mirth ». C'est que, plus encore que la simple

1. « Les Provençaux, dit M. Jean Aicard, ne devraient plaisanter qu'entre eux. »

sérénité, qui est un état neutre, la joie, le rire est tenu pour salutaire au corps et à l'âme. — N'était-ce pas l'avis du Docteur François Rabelais ? — Elle est bonne en particulier, comme le fait remarquer M. Régis Michaud, pour des gens comme les Américains aux nerfs souvent trop tendus par la vie intense. Et après tout, il ne sied pas d'être trop difficile en une telle matière, c'est-à-dire sur la qualité, sur la « signification » de ce qui fait rire. Ce serait, comme le signor Pococurante, comme Boileau lui-même, à propos de ce pauvre Scapin, si amusant, s'empêcher d'avoir du plaisir, du plaisir qui est un bien positif. Tant pis pour les raffinés ! « Ils sont malheureux. » L'Américain, lui, se détend les nerfs aux choses les plus fortes : n'oublions pas d'ailleurs que nous sommes au pays par excellence de l'idéal quantitatif, du « biggest in the world[1] », et que la plus grosse plaisanterie, le « biggest joke », a toutes les chances d'être jugée la meilleure. (Elle sera d'autant plus énorme qu'à la folle imagination s'ajoutera le plus grand sérieux dans le ton, la plus savante préparation, le plus grand effet de surprise.) C'est pourquoi l'humoriste de profession, comme le jongleur ou l'acrobate, est un athlète qui doit sans cesse battre son dernier record. Rien de trop absurde, de trop « far fetched » pour lui. Il y a un entraînement spécial chez son public même. On l'acquerra, à l'égard des Yankees, en lisant tel ou tel de nos humoristes contemporains français, tel ou tel de nos chroniqueurs du *Rire*, par exemple. Et l'on se rendra compte, comme le fait remarquer M. Régis Michaud, que telle histoire, qui, lue, est assez plate, doit produire tout son effet, quand elle est contée avec le ton et les gestes qui conviennent. De l'aveu du grand professionnel, la *manière* devient presque tout : « Le conte humoristique est strictement une œuvre d'art. »

Nous voilà loin de la vieille définition de l'humour, bien trop étroite, que donnait Taine à propos de Swift. Nous avons bien l'impression d'être devant une création nouvelle, récente, dont l'Américain peut revendiquer la paternité : « Le conte anglais est comique, le conte français est spirituel, le conte humoristique est américain » (cité par M. Régis Michaud). Il aurait tort pourtant de croire que d'autres en sont incapables. Et nous, nous aurions

1. Une jeune Américaine écrivait que ne pouvant repartir en Amérique sur le plus gros navire du monde, elle avait la consolation de pouvoir prendre « le second plus gros » (« the second biggest »).

tort de faire tenir tout le genre dans cette nouvelle forme, due en somme à l'effort du professionnel pour se dépasser soi-même, autant et plus qu'à une disposition spontanée de l'esprit humain. Tant d'autres formes sont présentes dans la littérature américaine, plus riches de signification, plus proches du vieux concept, et, après tout, plus satisfaisantes (sans qu'il soit nécessaire de faire fi de la nouvelle !). Bret Harte, Dooley, O. Henry, Mark Twain lui-même, dans la plus grande partie de son œuvre, sont riches de sens, de critique satirique et détachée, de bonne humeur, d'émotion et de grâce attendrie souvent. Et l'humour académique trouve des continuateurs des Lamb et des De Quincey dans les « Contributors' Clubs » des grands magazines américains. La finesse exquise d'Henry Van Dyke est un régal. Profitons de tout cela, sourions avec ceux-ci qui sont si proches de ceux que nous aimons, mais sachons, comme d'autres peuples qui s'appellent jeunes et ne le sont peut-être pas plus que nous, nous dérider devant une bonne « blague » un peu grosse, qu'elle soit d'Alphonse Allais ou d'un Anglo-Saxon. Nous y viendrons bon gré mal gré, car on ne boude pas longtemps contre son appétit, et le Français aime le rire et en connait la vertu, sans qu'il soit nécessaire de lui en prêcher la « religion ».

R. Bosc.

# L'ARCHITECTURE AUX ÉTATS-UNIS[1]

« C'est en Amérique que vous exécutez ça ? Mon pauvre ami ! et vous devez y aller ! Mais vous y perdrez le peu d'idées artistiques que vous avez acquises à l'École ! L'Amérique n'est qu'une forêt de gratte-ciel et de cheminées d'usines. Avec des millions de dollars, les Américains multiplient des reproductions de nos plus beaux monuments et essayent de remplacer par l'argent ce que le temps seul a permis de faire chez nous. Il n'y a pas d'idéal plus anti-artistique que celui là ! Parlez-nous de leurs machines, mais pas de leurs œuvres d'art ! »

Je m'embarquai donc pour l'Amérique muni de ces avertissements d'un de nos anciens maîtres qui, évidemment, n'avait pas encore pu lire les *Lettres d'un Vieil Américain*. En arrivant à New-York, je me demandais comment j'allais supporter la vision d'enfer qu'on m'avait promise.

C'était en octobre ; le soleil se couchait et le port s'illuminait peu à peu, tandis que la *Lorraine* remontait l'Hudson.

La silhouette scintillante des grands sky-scrapers, la nuée des remorqueurs et des ferry-boats qui s'entrecroisaient en sifflant et en jetant des feux multicolores, tout cela me fit croire qu'un rêve

1. L'auteur de cet article, M. Jacques Gréber, architecte diplômé du Gouvernement, a dirigé aux États-Unis des travaux privés et des aménagements urbains, et il y a été chargé de mission officielle. Il est préoccupé, tout à la fois, de servir l'art et les intérêts de la France, et de faire profiter la France des qualités américaines. La *Revue* donne ici, avec quelques modifications, les premières pages, et comme le programme, d'un ouvrage important qui paraîtra, au début de 1920, à la librairie Payot. Il formera deux volumes grand in-quarto, où M. J. Gréber passera en revue toutes les formes de l'architecture américaine. Ce qui en fera la valeur incomparable, — avec la grande compétence et l'esprit si ouvert de l'auteur, — c'est la riche documentation rapportée d'Amérique : plus de 400 illustrations et de 100 plans, de nombreuses planches hors-texte et en couleur. (*N. D. L. R.*)

ironique me montrait New-York dans une apothéose féerique et puissante. La phrase du maître me revenait à l'esprit et j'aurais voulu qu'il fût à mes côtés pour commencer à la rétracter. Ce n'était pas la silhouette de Bordeaux, ni le vieux port du Havre, ni ce pittoresque charmant de nos vieilles villes endormies ; mais c'était simplement l'image vivante et grandiose de la force.

Le lendemain, je voyais la Cinquième Avenue et j'étais frappé de l'harmonie de ses constructions luxueuses, dont certaines façades semblent être un peu trop inspirées de la Renaissance italienne ou des belles époques françaises. Mais que faisons-nous nous-mêmes, en puisant trop souvent, dans Gabriel, dans Blondel, dans Delafosse, des éléments pour décorer nos façades d'immeubles modernes ? Plus je regardais, plus je pensais que le maître avait été sévère et semblait avoir oublié que beaucoup de ses anciens élèves étaient revenus chez eux porter sa bonne parole. Car il ne faut pas plus d'une demi-journée pour s'apercevoir, à New-York, de la différence très nette qui existe entre les constructions antérieures à l'époque d'influence de l'École des Beaux-Arts, et les plus récentes, qui sont marquées de l'empreinte des principes français.

L'après-midi, je voyais plusieurs maisons de campagne près de New-York. Les merveilleuses tonalités que prend la nature dans cette période d'automne, qui est la plus belle saison aux États-Unis, mes appréhensions pessimistes, facilitèrent sans doute l'impression inoubliable de charme, de bon goût et d'harmonie que je ressentis ; et, pour être sûr qu'il n'y avait pas là seulement une coïncidence exceptionnelle, je demandai à en voir d'autres. Ma première impression ne s'est jamais démentie depuis.

On rencontre aux États-Unis, comme partout, beaucoup d'horreurs ; mais il est nécessaire de dire que les architectes contemporains font les plus grands efforts pour les supprimer peu à peu ; et leurs concitoyens, officiels ou non, les y aident de toutes leurs forces. La période la moins heureuse pour l'architecture correspond à celle de la création intense et hâtive des villes. A cette époque, tout était sacrifié au développement de l'industrie et de la prospérité économique du pays ; il fallait *bâtir* bien souvent sans avoir le temps de *composer* ; en quelques années, des villes entières sortaient du sol. C'était une condition vitale que de ne pas perdre un instant, même à l'étude des grands plans d'ensemble, qu'il faut

maintenant corriger à grands frais; et si quelques exemples de mauvais goût dans les résidences ou les monuments publics qui ont la prétention d'avoir été étudiés se rencontrent pendant cette période, c'est que le pays tout entier était encore dans le désordre de la formation. La fusion des éléments si divers qui composaient la race, n'avait pas encore pu donner ses excellents résultats. La population n'était pas encore devenue un peuple, et l'architecture, reflet de la vie, illustrait fatalement cet état de choses.

Depuis, l'idée nationale s'est cristallisée ; les conditions ethniques se sont merveilleusement combinées ; le développement de la culture intellectuelle a passé de l'élite au peuple entier, et l'architecture moderne de l'Amérique porte la trace puissante de cette maturité.

Plus j'ai examiné les œuvres des architectes américains, plus j'ai été frappé de ce fait, si flatteur pour la France, que, partis de *principes anglais* résultant de la période de colonisation, ils ont été influencés peu à peu par une tendance nettement accentuée vers le *latinisme* et surtout vers celui de l'*art français*.

Certains voyageurs, et non des moindres, ont semblé s'étonner que, si beaucoup d'architectes américains ont fait leurs études en France et en ont rapporté le goût français, leurs monuments donnent parfois à leurs villes un aspect d'une lourdeur et d'une froideur plutôt allemandes. Cette impression — qui, du reste, ne subsiste pas lorsqu'on connaît bien l'architecture des États-Unis — pourrait s'expliquer par l'application trop absolue que les élèves américains ont pu faire des principes *classiques* qu'ils avaient appris à Paris; c'est qu'il leur a manqué la personnalité et l'instinct créateur français qui nous ont permis, à toutes les époques de notre art, d'utiliser les bases de l'art antique, en prenant seulement les principes et en les adaptant à nos besoins.

Les Allemands, au contraire, qui ont pris l'antique pour diapason, se sont contentés de reproduire, en les abîmant, les monuments grecs et romains. Ils ne l'ont pas fait seulement à Munich ou à Berlin, mais jusqu'à Athènes même, où l'Académie des Beaux-Arts, construite par un Allemand, montre aux Grecs modernes ce que le Parthénon ou l'Erechteion auraient dû être selon les règles du Génie allemand.



En jetant un coup d'œil sur l'architecture des siècles passés, depuis la période de colonisation, nous nous rendrons compte des influences qui se sont exercées sur les œuvres modernes.

Ces influences sont de deux natures : influence de l'architecture des colons anglais (*Colonial Style*), principalement dans les villes de la côte est, du Canada à la Géorgie ; influence de l'architecture des missions espagnoles (*Mission Style*), dans les régions de l'ouest et du sud.

D'autres influences, passagères et exceptionnelles, sont dues à l'architecture allemande, dans les centres où les colons allemands sont venus s'établir en nombre suffisant (Moraviens de Pensylvanie), soit à des colons hollandais, soit enfin à des colons français. En ce qui concerne l'influence française, pour les monuments d'un caractère officiel, où la recherche de l'art a dominé, personne ne s'étonnera qu'on ait souvent fait appel à des Français, — que ce soient le Major L'Enfant, appelé par Georges Washington à faire les plans de la Cité Fédérale dont on termine actuellement l'exécution, ou Jacques Ramée, pour l'Université de Virginie, en 1813, ou encore Joseph Mangin, pour l'Hôtel de Ville de New-York, — les Français ont toujours eu la première place dans les grandes créations monumentales, aux États-Unis comme dans les autres pays.

Dans l'ensemble, les exemples, plus nombreux, qui subsistent de l'architecture des colons anglais rappellent naturellement les villes d'Angleterre. Boston, qui est resté, plus que toute autre grande ville américaine, dans son caractère primitif, et qui est une des rares villes américaines dont le plan ne soit pas rectangulaire, Boston donne réellement l'impression d'une vieille ville anglaise.

Le caractère principal de cette architecture coloniale est la brique apparente, avec les éléments décoratifs en bois, d'une étude générale très fine, avec une profusion de colonnes grêles, et des frontons généralement percés de fenêtres. Tous les bois sont peints en blanc.

Ces constructions habituellement bien encadrées dans la verdure d'un vieux jardin aux treilles chancelantes, ne manquent ni de charme ni d'originalité. Elles ont d'ailleurs servi de base à de

nombreuses productions modernes de l'architecture américaine, et ces réminiscences sont parfois fort heureuses.

Thomas Jefferson, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, a laissé, à l'Université de Virginie et dans toute la région de Washington, des exemples d'une architecture forte et bien en harmonie avec le paysage et le climat.

Le Capitole de Washington, dont les Américains sont si fiers à juste titre et qui semble être le cœur de leur grande nation, a grandi sous l'œil de Washington et de Jefferson, depuis le projet initial d'un Français nommé Hallet, en 1792, modifié et considérablement amélioré par les Américains Thornton, Latrobe et Bulfinch. Plus tard, en 1850, Robert Mills, Thomas Walter, ajoutèrent les ailes, le dôme central et la bibliothèque, et le monument prit sa forme à peu près définitive au moment de la guerre civile, en 1865. Ce monument est surtout un symbole, et son analyse architecturale a été faite d'une façon très complète dans un ouvrage de Glenn Brown, F. A. I. A. : *L'Histoire du Capitole des États-Unis*, auquel j'ai emprunté ces quelques renseignements.

A part ces monuments exceptionnels, nés, comme la ville même de Washington, de la grande révolution, les exemples sont rares de monuments publics construits pendant la période coloniale ou celle de l'établissement de l'indépendance. La plupart des édifices construits par les Anglais pour l'administration de leur colonie étaient de petites constructions, comme le State House de Boston ou celui de Philadelphie, où le Gouverneur avait ses quelques bureaux. La révolution en a fait, comme à Philadelphie, par exemple, des reliques des premières luttes de la libération, le State House ayant été le berceau de l'Indépendance et le lieu de réunion du premier Congrès de la République.

Quelques bâtiments construits par des corporations d'artisans ou de commerçants, comme le Hall des Charpentiers à Philadelphie, ou Faneuil Hall, — construction française, — à Boston, datent du commencement de l'activité économique. Beaucoup ont été abattus pour faire place à des gratte-ciel; mais fort heureusement, des sociétés archéologiques se sont créées récemment et conservent jalousement ces quelques vestiges qui prouvent le passé de la nation.

Les églises de la période ancienne nous apportent un peu du charme des vieilles villes d'Angleterre ; construites au cœur même des cités, elles sont maintenant dominées de très haut par les

immeubles de commerce qui les environnent : du Telegraph Building, à New-York, on peut voir, comme en ballon, le plan des toitures de la vieille et gracieuse St-Paul's Chapel.

A Philadelphie, la Christ Church est heureusement dans une rue dont la hauteur des maisons est restée normale, et son élégante silhouette n'est pas perdue. A Boston, de même, les vieilles rues de la cité et le Common ont conservé leurs églises aux murs couverts de lierre.

On a gardé plus facilement les édifices du culte que les constructions particulières ; mais en fouillant certains quartiers anciens des villes américaines, on est heureux de voir qu'il est encore temps de sauvegarder les jolis exemples de l'architecture passée, et ce n'est nullement un paradoxe de penser qu'il existe à Philadelphie comme à Boston, à Baltimore aussi bien qu'à Richemond, des sociétés archéologiques comme celle du Vieux Paris.

Dès qu'on dépasse la Géorgie, vers le sud, ou qu'on approche du Pacifique, vers l'ouest, apparaît l'architecture espagnole. Le climat, moins rigoureux en hiver, et surtout l'influence des missions catholiques venues des colonies espagnoles, ont été les causes de cette architecture si différente du « Colonial ». Les « Missions » ont laissé de merveilleux plans de couvents, de cloîtres, à Saint-Augustine, en Floride, et surtout à San-Antonio (Texas), comme dans toute la Californie.

L'histoire et la langue de ces régions voisines du Mexique expliquent d'ailleurs, mieux que toute considération, les traces de la colonisation espagnole. Malheureusement, à l'envahissement du progrès, le tremblement de terre a souvent ajouté ses destructions ; mais l'architecture moderne, dans ces régions, est très influencée par les exemples du passé et reconstituera peu à peu un régionalisme très désirable, en raison de la différence de flore et de climat.

Il existe des ouvrages très complets, aussi bien sur l'architecture coloniale (Georgian ou Adams' Style), que sur l'architecture espagnole (Mission Style). Ces documents n'ont pas seulement un intérêt historique : pour les architectes américains, il est très utile de joindre à la connaissance des grandes époques de l'architecture italienne ou française celle des productions, parfois moins brillantes, mais plus personnelles, des artistes du pays. Si on leur a reproché — peut-être avec raison — d'avoir transporté chez eux

l'architecture de l'Europe, il faut dire, en outre, à leur défense, que cette adaptation correspondait parfaitement à l'état de formation de la nation américaine, composée elle-même d'éléments européens ; et si maintenant l'architecture américaine commence à reprendre sa personnalité, c'est que l'esprit national a pu se cristalliser d'une façon définitive.

Le milieu du XIXe siècle a été, pour les États-Unis, une période de croissance rapide. Les œuvres d'art n'existent que comme des exceptions et, parmi les nombreux architectes qui ont bâti ces blocs juxtaposés du nord au sud et de l'est à l'ouest, dans presque toutes les grandes villes poussant par enchantement, un nom domine tous les autres par l'influence forte qu'il a laissée dans ses œuvres et dans son école : c'est H.-H. Richardson. Impressionné par l'art roman, il en a appliqué les principes à tous les problèmes qu'il eut à résoudre, que ce soient des églises, des hôtels de ville, des villas ou des écoles; plusieurs exemples de son talent sont réellement de très belles adaptations, modernisées, des principes et des formes de l'art roman. Il a cherché, par le matériel et la logique de son emploi, à faire une architecture expressive, à laquelle on ne peut reprocher parfois qu'un peu de rudesse.

Son école, malheureusement, a laissé des traces d'une architecture lourde, monotone et trop décorée, où l'abus du grès rouge et la répétition des mêmes façades ont donné à certaines villes américaines une réputation de tendance allemande qu'on a étendue par erreur à toute l'architecture des États-Unis, pour l'avoir insuffisamment étudiée.

De cette période, comme des périodes coloniales ou des Missions espagnoles, nous n'avons à retenir que l'intérêt historique; mais c'est seulement dans l'étude de l'architecture postérieure à 1890 que nous constatons la parenté de l'architecture américaine avec la nôtre.

Les architectes américains considèrent que leur art a évolué considérablement lorsque leur grand maître, D.-H. Burnham, a composé l'ensemble de l'Exposition Universelle de Chicago, en 1893.

Les États-Unis étaient, à ce moment-là, couverts de cette architecture néo-romane de l'école de Richardson. A l'Exposition de Chicago, de grandes perspectives d'allure classique, de belles ordonnances rappelant les ensembles de la Rome antique, avec

cependant quelques alourdissements de sculpture moderne, donnèrent une impression de soulagement et de clarté; avec ardeur, les architectes américains s'adonnèrent à l'étude de cet art qu'ils connaissaient, mais qu'ils n'avaient pas encore pensé à adapter à leurs besoins. Ils entreprirent alors de voyager pour ramener de l'Europe tout ce qui pouvait contribuer à la renaissance de leur art d'architecture. On peut dire que l'Exposition de Chicago a été indirectement la cause du succès grandissant de notre École des Beaux-Arts auprès des étudiants américains.

L'Italie les a attirés plus que jamais; mais ils n'y ont trouvé que l'enseignement du voyage. Même en Angleterre, dont leur architecture domestique procède très généralement, ils n'ont fait que de courts séjours; leur éducation solide vient uniquement de Paris.



Dans l'architecture de nos jours, ce qui tient aux États-Unis la place la plus importante, c'est le *home*.

Qu'elle prenne l'aspect d'un vieux manoir d'Angleterre, d'une villa comme nous en admirons dans le nord de l'Italie, d'un castel de silhouette française ou d'une bastide entourée de beaux arbres, la maison d'habitation, cadre heureux de la vie de famille, rend l'Américain sympathique.

Son hospitalité est simple et franche; sa maison le lui permet, car elle est presque toujours confortable, saine, gaie et accueillante. Elle est la nécessaire détente de sa dure journée de travail; il y puise les forces réparatrices et l'énergie du lendemain. D'excellents moyens de transport, nombreux et rapides, lui permettent de vivre hors de la ville; sa maison ne va donc pas sans un jardin. Modeste ou pompeux, suivant sa fortune, son jardin est pour lui moins un luxe qu'une nécessité logique.

La femme, la vraie Américaine, la mère de famille, celle dont nous avons vu par millions les fils solides et beaux, la femme tient le grand rôle dans l'arrangement de la maison et du jardin. C'est vrai chez nous, mais plus encore en Amérique, où l'homme a moins de temps et moins d'occasions que nous autres pour développer sa culture générale. Sa femme y supplée; elle prend son rôle tout à fait au sérieux; elle achète des livres, acquiert la compétence suffisante pour discuter avec l'architecte les plans de la maison et du jardin. L'architecte en Amérique apprend, en plus de

son art, à être patient et accepte galamment cette collaboration. Le mari paye.

La maison n'est pas toujours à la campagne. Dans certaines grandes villes, des quartiers neufs, très ventilés, situés généralement près de vastes réservoirs d'air (parcs ou rivières), se sont élevés et peuplés de grandes maisons à appartements.

Des *résidences de ville* (hôtels particuliers), avec les mêmes dispositions pratiques et larges que les maisons de campagne et en outre une réception plus étudiée pour la vie mondaine, sont souvent très semblables, extérieurement, à nos vieux hôtels français, lorsqu'ils ne rappellent pas quelque palais italien.

Pour les *maisons ouvrières*, les groupes de *maisons individuelles* et les *cités-jardins*, les Américains ont fait de très grands progrès grâce à de puissants moyens de production mis au service d'une organisation méthodique. Ils ont traité en grande série, non pas les maisons elles-mêmes, mais les matériaux de construction, ce qui a permis la standardisation rationnelle, sans créer la monotonie.

La vie agricole aux États-Unis, par le développement formidable et relativement récent qu'elle y a pris, présente un aspect très particulier que l'architecture agricole exprime parfaitement. Utilitaire, à grand rendement, ou simplement de plaisance, la *farm*, tout en étant organisée suivant les derniers perfectionnements de la construction ou du matériel, garde souvent un charme très pittoresque, simplement par l'expression vraie du programme, sans pastiche et sans éléments surannés, plus décoratifs qu'utiles. Passable pour une maison de plaisance, le faux pittoresque n'est-il pas simplement ridicule pour une construction comme une étable ou un moulin?

Nous savons tous, en France, que les Américains passent leur vie à voyager, au point d'en égayer nos vaudevilles et nos revues. L'*hôtel* joue donc un rôle énorme dans leur vie. Son arrangement atteint à un degré de raffinement qui n'est connu chez nous que dans les maisons les plus chères.

Si l'hôtel est, après la maison, le programme le plus essentiel pour l'architecte américain, ce qu'il étudie ensuite avec le plus d'amour est le *club*, car le club est encore une partie du home pour l'homme d'affaires. Comme il habite en général trop loin du centre de la ville pour revenir déjeuner chez lui, il trouve, entre

les heures de travail du matin et de l'après-midi, un moment de repos et de distraction à son club, situé très souvent dans l'immeuble de son bureau. Nos cercles français n'ont rien de commun avec le club américain : ce n'est pas à nos architectes qu'il faut s'en prendre, mais bien plutôt à notre manière de vivre, et si, de ce fait, nous sommes privés d'avoir de beaux clubs, nous avons, par contre, l'avantage de passer peut-être plus de temps en famille.

Il y a cependant un genre de club qu'on aimerait à trouver chez nous : c'est le club de campagne, utilisé soit pour les parties de chasse, soit pour les parties de golf, soit simplement pour les promeneurs. Tout le monde, dans le voisinage, est membre de ce club ; point d'addition salée ; point de lutte avec le gargottier ; point de voisinage désagréable ; grand parc ; aucun des ennuis de l'hôtel, où le besoin de bénéfices réduit l'espace et multiplie les chambres.

L'art vivant d'opposition, voici le moment de montrer, après l'architecture domestique, celle, moins aimable, de la lutte pour la vie. Les *gratte-ciel*, hélas ! sont aussi l'expression très vraie d'un programme ; ils peignent bien la vie des affaires. Ils dressent dans le ciel leurs piles d'étages et leurs silhouettes inégales qui rappellent ces figures statistiques compliquées dont les économistes illustrent leurs rapports. Mais comment l'architecture des affaires ne serait-elle pas intense et titanesque comme les affaires elles-mêmes, dans le pays du « struggle for life » ? Les différents problèmes bien modernes que le développement de l'activité économique a posés aux architectes sont certainement mieux résolus, à bien des points de vue, par les Américains que par nous.

Pour les *édifices d'enseignement*, l'Amérique a dépensé des milliards. Hommes et femmes doivent être armés pour l'âpre lutte de la vie, à laquelle le but de l'école est de les préparer. Chaque école, en Amérique, depuis la petite construction rurale à classe unique, jusqu'à l'école supérieure, montre le soin qu'on apporte à entourer l'enfant ou l'étudiant des plus minutieuses précautions d'hygiène et de confort, pour lui rendre le travail plus agréable et, par là même, plus facile et plus intense.

L'*Université*, à elle seule, ferait un livre. Chaque État de l'Union a son Université, placée généralement près de la métropole. Elle est elle-même une ville entière. On y développe, dans d'immenses

parcs, toutes les sections relatives aux études qui s'y poursuivent; mais, à côté de ces fourmilières du travail, il y a toujours le stade, le palais des sports, le gymnase, et déjà l'embryon du club. Des édifices spacieux, destinés à la récréation et aux réunions des étudiants de chaque Université, procurent aux jeunes gens le repos et la distraction qui leur sont nécessaires. A côté du diplôme, but des études, on a toujours en vue la santé, et le premier en gymnastique n'est pas nécessairement un crétin ou un paresseux.

L'éducation de ce peuple, qui est devenu une si belle nation malgré la complexité de ses origines, ne serait pas suffisante si elle était faite seulement par l'école ou même l'Université. Elle a dû être complétée par la création de musées, d'instituts et de bibliothèques. Tous ces centres d'études ont été construits et meublés en quelques années, et chaque grande ville les multiplie grâce à des donations, à tel point qu'on se demande si, bientôt, nous n'aurons pas besoin de traverser l'Atlantique pour visiter les musées d'Amérique, devenus plus riches que les nôtres.

De l'architecture proprement dite des musées et des bibliothèques, certains points seulement sont intéressants à connaître pour nous. L'étude en est généralement classique, l'organisme d'éclairage, de chauffage ou d'aménagement particulier, poussé à la perfection; mais ne faisons-nous pas aussi bien, lorsque nous avons à résoudre ces problèmes? Dans l'ensemble, notre architecture monumentale est souvent prise pour modèle par les étrangers.

Par contre, les églises construites dans ces dernières années comptent des monuments qui peuvent rivaliser avec nos plus beaux exemples d'architecture religieuse. Inspirés, dira-t-on, un peu trop par les artistes de notre moyen âge, les architectes américains ont fait œuvre d'archéologues avisés, mais n'ont pas créé grand chose. Je ne pense pas que cette constatation puisse être prise pour une critique, car nous faisons de même et, avant nous, les grandes époques d'architecture se sont renouvelées par des copies des œuvres précédentes adaptées aux programmes nouveaux; et ne vaut-il pas mieux interpréter avec art un chef-d'œuvre du passé que de vouloir à tout prix être original sans imagination, dans un programme qui, par essence même, se répète à travers les siècles en maintenant les traditions du culte?

Après l'édifice religieux, le temple de la solidarité, la loge maçonnique, a pris aux États-Unis un développement qu'on ne

manque pas de remarquer, lorsqu'on voit les temples récemment construits par les différentes associations franc-maçonniques, dont les lieux de réunion présentent un luxe et une dignité qui en font des monuments très intéressants.

Les Allemands ont ri bien fort, quand l'Amérique leur a déclaré la guerre : c'était une autre « méprisable petite armée ». Leurs espions n'avaient pas assez vu les établissements militaires des États-Unis. Écoles d'officiers, écoles navales, casernes sont, comme toute école, traitées avec ce même souci de la santé et de la bonne humeur.

Bien qu'on ne puisse pas dire que les prisons américaines sont inconfortables, on ne serait jamais tenté de leur comparer, comme chez nous, les édifices d'éducation militaire. Si, parfois, par excès de caractère, certaines casernes, particulièrement bien situées dans les montagnes, ont l'extérieur sévère du château-fort, dès que vous en avez franchi les murailles, vous trouvez encore un home. Manèges spacieux, dortoirs clairs, vaste chapelle décorée des étendards des guerres de l'Indépendance et de la Sécession, beaux horizons, tout concourt à donner au jeune soldat le sens des grands principes qu'il aura à défendre, en même temps que les muscles nécessaires pour cette tâche.

Des hôpitaux américains, nous n'aurons pas grand chose à dire, car, suivant les progrès si rapides de la science, comme les nôtres, ils se modernisent, et du seul point de vue architectural, ils ne présentent aucun type particulier que nous ne connaissions déjà.

De même, dans un tout autre ordre d'idées, il ne semble pas utile de montrer ce que sont les monuments d'administration, qui présentent bien souvent les mêmes caractères que nos Préfectures, nos Palais de Justice, nos Ministères et nos Hôtels de Ville. L'Ad-mi-nis-tra-tion a les mêmes qualités dans tous les pays ; en Amérique, elle s'appelle *Red Tape* (cordon rouge), probablement à cause des liens de sceaux qui décorent toutes les pièces officielles. Son architecture reflète donc les mêmes aspects classiques, monotones : frontons et colonnes ; tout vous prépare à la patience, avant même que vous ne pénétriez dans le monument. Il y a cependant quelques exceptions, et notamment le Bureau des Républiques Américaines, à Washington, construit d'ailleurs par un Français, et qui réunit un plan pratique et moderne à une étude d'architecture élégante et originale. Ce qu'on peut dire toutefois

de l'architecture administrative, c'est que si elle se répète en une banalité souvent de bon aloi, elle répond parfaitement, par son aménagement, aux programmes modernes qu'elle doit résoudre.

Le plus grand problème réalisé par l'architecture américaine dans ces dernières années, et qui correspondait à un effort nécessaire, à un besoin vital, c'est l'embellissement des villes.

Les grandes cités américaines s'étaient développées si vite que beaucoup d'entre elles n'avaient pas pu être composées; les nécessités de l'industrie et l'inexistence de l'esprit public national avaient donné à ces villes l'aspect d'agglomérations nées pour les affaires ; elles n'étaient pas plus intéressantes que des colonnes de chiffres ou des piles de marchandises. Mais, après fortune faite, elles ont compris le besoin de devenir réellement des cités. L'art civique en est résulté, et la totalité pensante de la ville a concentré tous ses efforts à résoudre les problèmes chirurgicaux des percements, des élargissements et des espaces libres ; les économistes et les conseils responsables de la vie de chaque communauté ont multiplié les écrits pour prouver aux contribuables que l'*embellissement* n'est pas seulement du *luxe*, mais qu'il *est une bonne affaire*.

Par une heureuse organisation, l'avenir des villes, au point de vue de leur expansion et des questions d'urbanisme général qui en règlent le plan, ne dépend pas des décisions du corps élu, mais de véritables Conseils d'administration responsables de cette gestion et qui sont nommés par les juges de l'État (Court of common Pleas) sans aucune ingérence politique municipale. Ceci est peut-être la principale raison du succès des entreprises gigantesques décidées par ces *Conseils d'Administration*, que l'on appelle en Amérique des *Commissions*; c'est un mot qui, en France, signifie le contraire de l'action, et c'est pourquoi il est préférable de le traduire par son véritable sens, si l'on veut éviter un malentendu.

Qu'elles s'appellent *Commission des Parcs*, *Commission d'Embellissements*, *Commission Civique*, *Commission du Plan*, etc., ces organisations ont pu arrêter la destruction des espaces libres, l'envahissement industriel, multiplier les terrains de jeux et les « espaces de respiration », frapper d'expropriation les immeubles trop élevés, démolir des quartiers entiers pour les remplacer par des jardins, et le résultat de leurs opérations apparemment si

onéreuses a été de faire monter en peu de temps, dans l'ensemble de la ville embellie, la valeur du mètre carré de terrain à des prix que nous ne connaissons pas encore dans les quartiers les plus chers de Paris.

Loin de doter leur ville d'*espaces libres* au compte-goutte, ces Comités de salut public ont tiré la quintessence du mot d'*extension* quand ils ont entrepris de l'appliquer au plan d'une ville. Les limites du département administratif devenaient-elles trop étroites pour le besoin d'expansion de la ville ? on absorbait le département et le voisin si c'était nécessaire, et à 40 kilomètres du centre de la ville, on pouvait ainsi classer des réserves comme partie intégrante de son domaine.

Il faut dire également que, sur le même modèle, dans chaque ville américaine, une Commission du Transit rapide s'occupe de fournir aux habitants les moyens pratiques de faire quatre fois par jour, s'ils le veulent, le chemin de leur maison de campagne à leur maison de commerce, et cela sans être obligés de prendre un tramway, un train et parfois une voiture, *sans être obligés non plus de passer par les griffes d'un octroi*. Les réseaux de chemins de fer électriques souterrains sont avant tout étudiés au point de vue des radiations ; ensuite, des ceintures réunissant les différentes lignes radiantes complètent le réseau ; mais le premier travail est toujours celui qui coïncide avec le plan d'extension de la ville, pris dans son sens absolu. Les commerçants du centre de la ville ne se plaignent jamais de cette manière de leur amener du monde.

Ces quelques mots sur l'organisation administrative des villes ne sont aucunement en dehors d'une étude architecturale, car si l'on peut admirer l'effort des architectes américains pour l'embellissement de leurs cités, il serait injuste de ne pas montrer combien ils y ont été aidés par leurs municipalités.

L'architecture d'un pays est toujours une conséquence des matériaux qu'on y trouve. Ce qui fait la gloire de la nôtre est précisément la variété de nos belles matières de construction : nos pierres innombrables, nos terres à brique, nos grès, nos ardoises, nos belles essences forestières, sont comme un vocabulaire qui crée la richesse d'une langue : la splendeur et la diversité de l'architecture française à travers les siècles viennent de ses matériaux.

En Amérique, on remarque, en général, le même souci d'em-

ployer partout de belles matières. Mais la production, surmenée par la demande, n'a pas encore pu exploiter toutes les matières premières que le sol de l'Amérique du Nord renferme ; et simplement pour cette raison momentanée d'un surcroît de demandes, l'uniformité dans les matériaux pourrait faire croire à une pauvreté relative, puisque toutes les façades en pierre sont exécutées avec la même pierre, ou avec le même granit ou le même marbre, parce que ces pierres, ce granit, ce marbre viennent d'une carrière exploitée industriellement, où les matériaux sont usinés et expédiés finis. C'est là un des défauts de la production en grande série. Petit à petit, la main-d'œuvre plus nombreuse ou l'exploitation progressive de différentes carrières permettra de faire apparaître sur les façades des natures de pierres ou de marbres un peu plus variées, et l'architecture en général gagnera en diversité et en richesse.

Par contre, la production de matériaux cuits : briques, tuiles, grès, terres cuites, émaux, est très développée aux États-Unis ; et ces matériaux ont permis l'exécution de ces grandes façades de quarante ou cinquante étages, qui ne sont que des structures métalliques ou en béton armé que ces matériaux viennent habiller.

Le développement de ces industries du feu a permis dans une large mesure le progrès des installations sanitaires, où nous ne pouvons trouver aucun inconvénient à la grande série. Les mêmes usines, qui font par millions des baignoires comme des carreaux de revêtement, sont aussi capables de faire des pièces uniques aux tonalités les plus heureuses.

Il est évident que le perfectionnement de l'outillage n'abîme pas la main de l'ouvrier ; il nécessite un peu plus de mécaniciens, mais il ne supprime pas l'artisan dans la place où il a son emploi. A ce point de vue, l'art du bâtiment en Amérique subit actuellement une évolution qui ne doit pas nous échapper : il était rare, jusqu'à présent, de trouver aux États-Unis un artisan habile de ses mains qui ne fût pas né en France ou en Italie. Cette infériorité n'était que temporaire pour l'Amérique ; par tous les moyens, *on a créé l'école d'apprentissage* qui permet, à côté de l'ouvrier mécanicien nécessaire aux méthodes Taylor, de préparer toute une pépinière de véritables artisans pour toutes les branches de l'industrie où l'on était tributaire de main-d'œuvre étrangère. Les Chambres syndicales du Meuble, de la Céramique, de la Ferronnerie, etc.,

ont des écoles professionnelles où l'on apprend aux jeunes Américains à lâcher la machine pour l'outil, ce qui veut dire *à doubler leur salaire*.

Il existe des fondations particulières, comme l'Institut Cooper Hewitt, à New-York, où dans des écoles du soir réunissant 1.800 à 2.000 élèves chaque jour, on apprend à des garçons de café, des hommes de peine, des demoiselles de magasin ou des employés d'ascenseurs, un art manuel qui leur permet, lorsqu'au bout de deux ans ils ont obtenu leur diplôme, de changer totalement leur condition sociale et, s'ils en ont les aptitudes, de devenir parfois de grands artistes. Ces institutions ont des bibliothèques, des musées, des salles d'expériences, des laboratoires de chimie, des ateliers d'ébénisterie et réunissent, dans un même grand immeuble, plusieurs écoles professionnelles. Les millions ainsi dépensés par la solidarité privée sont grandement récupérés par les résultats immédiats qu'ils ont donnés dans les industries d'art pour lesquelles ces écoles ont été créées, et il n'est pas douteux que les progrès réalisés dans les œuvres architecturales récentes sont dus également à l'amélioration des moyens d'exécution, par ce souci de l'*apprentissage en contre-poids du développement de la production mécanique*.

Pour nous résumer, répétons que les architectes américains, élevés dans les principes de l'architecture française, n'ont pas démérité de leurs maîtres. Ils ont su ajouter à l'enseignement d'harmonie et de classicisme qu'ils ont reçu, leurs qualités propres, admirablement complémentaires des nôtres. Autant dans la conception que dans l'exécution du moindre détail de leurs œuvres, ils ont montré toujours un tel souci de la perfection que, dans bien des cas, nous pouvons puiser chez eux, à notre tour, certains enseignements parfaitement applicables à nos problèmes. Sans avoir besoin du *plant américain*, l'école moderne d'architecture en France a devant elle, et pour de longues années, une tâche si rude qu'elle ne doit négliger de connaître et d'étudier aucune création étrangère, surtout celles qui doivent lui être le plus chères, puisqu'elles sont le résultat d'études faites en France.

JACQUES GRÉBER.

# L'IDÉALISME D'ACTION AUX ÉTATS-UNIS

Nous autres Français avons pris l'habitude d'associer l'idéalisme à la tournure d'esprit contemplative. C'est que nos idéalistes sont généralement des logiciens ou des rêveurs, des manieurs de concepts ou des dévots du sentiment. En cela, ils sont conformes au type habituel que nous révèle la psychologie de la race. Les traits essentiels du Français, vus chez un Montaigne ou un Ronsard, un Boileau ou un Pascal, un Condorcet ou un J.-J. Rousseau, un Jaurès orateur de réunion publique ou un ouvrier auditeur de réunion publique, sont l'intelligence et la sensibilité. Le Français ne manque pas d'imagination. Mais l'imagination — qui est une faculté de luxe, l'activité surabondante d'une nature généreuse — s'exerce chez lui en fonction des facultés fondamentales et dominantes. Elle aide la logique à s'élancer dans l'abstrait ou à extraire de l'expérience de larges généralisations ; elle entraîne le sentiment aux rêveries de mol bien-être, de bonheur fraternel, de douce sécurité....

Pour entrer dans l'intimité du tempérament américain, il faut nous débarrasser des associations que nous lions à notre conception nationale de l'activité imaginative. L'Américain est essentiellement un homme d'action. Par atavisme anglo-saxon ou sous l'influence du milieu formé d'une prédominance d'éléments anglo-saxons, par nécessité de la lutte contre la nature vierge ou par l'encouragement des réussites d'une civilisation neuve et féconde, le type qui s'est développé en Outre-Mer est celui de l'homme toujours prêt à tendre ses muscles et sa volonté vers un résultat immédiat ou vers le couronnement lointain, présent dans une vision, d'efforts déjà en voie de fruition. L'Américain ne s'attarde pas à construire un édifice rationnel de propositions solidement

mortaisées, rigoureusement assemblées selon les lois de la cohésion, subordonnées à l'économie d'un plan idéologique préconçu. Il ne s'abandonne pas non plus à la rêverie caressante d'un mirage d'île fortunée, où l'humanitairerie prend des tons d'aurore, dans un bruissement de tendresses. Ce n'est ni un intellectuel, ni un sentimental, mais un volontaire. Il ne tend pas au bonheur, comme à un bien en soi. L'action l'attire par ses joies rudes et viriles ; et, si le bonheur vient par surcroît, c'est sous la forme dynamique de l'effort couronné de succès, qui puise dans le succès la force d'élan pour aller au delà. Chez lui l'imagination — débordement de l'effort et de la volonté — se traduit par l'évocation idéale d'un but à atteindre, d'une œuvre à accomplir, d'une expérience heureuse à élargir, dans une vaste entreprise d'organisation, de création, d'action triomphante, d'aspiration ardente solidifiée. L'idéalisme américain est un idéalisme d'action.

Dans l'ordre de la spéculation ou de l'intuition philosophiques, là où il semble que la méditation ou la contemplation pure aient seules accès, une certaine disposition d'esprit, qui est déjà un mode de la vie agissante et comme une velléité d'acte, prend possession de la pensée américaine. Le spiritualisme des penseurs vraiment américains, comme un Emerson ou un Walt Whitman, est un panthéisme qui sublime la matière et découvre dans les lois de la nature les lois mêmes de l'esprit. Pour moraliser, pour espérer, pour découvrir le secret de la sérénité et de la joie, l'homme n'a pas besoin de s'élever à un plan supérieur à celui du rythme de l'univers et de la vie. Il perçoit les noblesses de l'âme dans la splendeur du cosmos, les sagesses de la philosophie dans l'ordre partout présent, la proportion, l'équilibre et la compensation des contraires dans les merveilles des organismes, la beauté dans les harmonies des lignes et des tons, la promesse de mieux dans l'évolution des êtres et des choses vers des formes sans cesse plus élevées. Toute valeur esthétique ou métaphysique a son symbole dans la réalité ; toute idée naît d'un efflux ; toute grandeur morale est la contre-partie d'un miracle de la création. Ainsi la pensée elle-même s'incorpore aux actes de la nature et à la nature en acte ; l'aspiration spirituelle est un frémissement de l'ascension de la vie ; l'élévation morale participe de la force des éléments. Il s'ensuit que l'homme accomplit le devoir par une impulsion, qui est la

loi de son être psychique, comme le travail est la loi du muscle, et la tension la loi de la volonté, si l'être doit se développer, grandir et consommer sa destinée. Les principes et les préceptes sont la couleur que prend le dynamisme intérieur émergeant au grand jour de l'action.

Le pragmatisme est la forme morale de cette intuition panthéiste. L'homme, atome dans l'immensité, parcelle pensante emportée dans le remous des forces, s'effare s'il ne découvre, par la pensée et l'imagination, la loi de ses rapports avec le tout. Le relatif est la condition imposée à tout ce qui existe ici-bas. La vie procède par un grand débordement exubérant de forces dont un grand nombre se neutralisent ou se détruisent. C'est comme si, à coups de tentatives répétées, inépuisables, dont le bien et le mal, la vérité et l'erreur, la vie et la mort sont les manifestations aux yeux des hommes, la nature cherchait sa voie. L'homme, en ce qui le concerne, grâce au privilège de la conscience et de la volonté, peut atténuer les conséquences destructives, affermir sa position dans le flux universel, éclairer les directions propres de sa vie physique et morale, en appliquant aux modes multitudinaires de la vie l'épreuve, le *test*, de l'action utile. Toute doctrine, toute croyance, toute proposition, toute maxime est une hypothèse, jusqu'à ce que l'expérience — par quoi il faut entendre la sagesse accumulée des générations, aussi bien que l'observation individuelle — ait prouvé que les résultats en sont profitables. Ainsi l'utilité — le caractère bienfaisant dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique — d'une conception, traditionnelle ou novatrice, la sacre vérité. L'homme pénètre peu à peu le mystère qui l'enveloppe, en agissant. C'est par l'action et par les fruits de l'action que l'humanité réussit, au prix d'efforts souvent frustrés, à reviser les notions surannées et à créer les hardiesses fécondes.

L'idéalisme des pionniers fut un idéalisme d'action. La nature vierge s'ouvrait à leurs portes : ils se sentaient attirés vers elle par la grande voix des fleuves géants et des cèdres centenaires. Il y avait en eux une sympathie de l'être intime pour l'univers vivant qui faisait vibrer au profond de leur cœur la poésie de la vie sauvage. Après une ou deux générations d'existence civilisée dans les cités de la côte atlantique, il leur fallait de nouveau la communion avec l'âme des bois. Ils avaient la nostalgie de l'espace, de l'air libre, des âpres senteurs des végétations paludéennes, du coucher

de soleil dans la « prairie » et de l'aurore boréale dans la steppe. La vigueur de leur être physique, la tension nerveuse de leurs énergies non satisfaites faisaient naître dans leur âme le désir de la large activité musculaire, sous le ciel bleu, au sein de la forêt inviolée. Ils aspiraient à manier la hache, à éprouver les émotions de la chasse au daim et à la bête fauve, à se plonger fumants de sueur dans le torrent, à tomber de lassitude sur un lit de mousse... Vision romantique d'action ardente et indomptée ; mais aussi rêve généreux d'action humaine et créatrice, car ces aventuriers étaient des fondateurs. La forêt abattue et le terrain défriché, les moissons sortaient du sol ; la demeure permanente remplaçait la hutte du trappeur et du bûcheron, et bientôt la cité s'élevait, riche de toutes les promesses que le labeur, l'entreprise et le génie des générations allaient faire sortir d'un sol fécond en ressources. Et ce n'est pas seulement une civilisation matérielle abondante et puissante que ces hommes voyaient flotter dans la vision de leur rêve éveillé, c'était une haute et noble civilisation morale. Comme leurs pères étaient venus fonder, par delà l'Atlantique, un nouvel occident libéré des oppressions, des injustices et des hontes implantées par un long passé historique dans l'ancien, ils marchaient, eux, plus loin, à la conquête de l'ouest pour perpétuer, par delà les Alleghanys et les Montagnes Rocheuses, les libertés, les institutions individualistes, les mœurs égalitaires, le triomphe splendide de l'idéal sur la fatalité, que représentait la communauté américaine. Par l'action, au prix de dangers, de privations et de souffrances — compensés par des joies ardentes et l'espérance d'un radieux lendemain — ils voulaient faire durer les valeurs idéales conquises, deux générations avant eux, par l'action. Dans la civilisation américaine d'aujourd'hui subsiste la tradition vivante de la vigueur volontaire, de l'alacrité idéaliste, de la camaraderie fraternelle, de l'élévation morale des pionniers.

L'activité policée, réglée et savante de l'Amérique industrielle et commerciale ne permet plus les grandes aventures dans la forêt vierge — sauf à titre de souvenir, sous la forme d'expéditions de vacances. Mais l'imagination concrète, ardente et suggestive d'action conserve l'occasion de s'exercer dans les entreprises. Si l'Amérique a su, en si peu de temps, mettre en valeur son sol, exploiter les richesses de son sous-sol, faire surgir la grande industrie, concentrer les échanges dans de puissants organismes commerciaux, c'est

qu'elle a eu des hommes de vision hardie, d'ambition créatrice, de génie réalisateur, qui ont conçu le plan grandiose de ce labeur fécond, et l'ont conçu de telle sorte que, prenant forme dans leur esprit, il était prêt à être exécuté. Ils travaillent pour eux-mêmes, sans doute, mais aussi pour la grandeur de l'Amérique, et, au delà encore, pour le progrès du genre humain. Qui niera qu'il y ait ce large et généreux sentiment de solidarité nationale et humaine dans la pensée des capitaines d'industrie, des rois des chemins de fer, des princes de la finance en Amérique, quand on voit l'usage qu'ils font de leur fortune pour le bien de leurs concitoyens et de tous les hommes? Qui ne reconnaîtra un puissant idéalisme parmi les mobiles de conduite de ceux qui, tout en «faisant de l'argent», songent aux moyens par lesquels ils emploieront le mieux cet argent pour la lutte contre les fléaux qui assaillent l'humanité, pour l'aide à ceux qui ont besoin de soutien au moment de donner toute leur mesure, pour l'encouragement aux recherches scientifiques, au dévoûment et à l'assistance. Cet idéalisme est un idéalisme d'action, car il s'applique à des œuvres et tend à favoriser pour l'avenir un long enchaînement d'œuvres, toutes destinées à stimuler l'effort, à produire plus et de meilleurs résultats, à écarter les obstacles qui paralysent.

C'est un magnifique couronnement de la civilisation américaine que cette émulation de générosité intelligente et « efficiente » chez l'élite. Non moins que leur libéralité, la prévoyance et la volonté des *public-spirited citizens* sont admirables; car, s'ils ne négligent pas d'alléger les souffrances des vaincus de la vie, ils se préoccupent surtout de préparer pour les futures conquêtes de la civilisation une nouvelle armée de vainqueurs. De là les donations qui vont aux Universités, aux Instituts scientifiques, aux bibliothèques; qui fondent des bourses pour les étudiants pauvres ayant déjà donné des preuves de capacité et d'énergie; qui établissent des fonds pour les laboratoires et les publications; qui dotent des chaires et des cliniques ; qui permettent d'élever des édifices utiles aux activités collectives; qui rétribuent les conférences, les missions, et les campagnes de tracts; qui subventionnent les voyages d'études. Ces libéralités ne se limitent pas à l'Amérique : elles s'étendent au monde entier, pour les œuvres d'encouragement moral, de relèvement social ou de paix. Il n'y a pas de riche, en Amérique, qui se sente d'accord avec sa conscience s'il ne produit

de la richesse que pour lui-même et ses proches. La plus haute satisfaction qu'il attend du succès, c'est de pouvoir réaliser quelque projet généreux d'aide intellectuelle, morale ou sociale, par lequel les qualités individuelles seront libérées chez les déshérités de la vie. Ce rêve d'une fondation, qui prolongera son œuvre utile par une série ininterrompue d'œuvres utiles pendant des générations, soutient l'homme d'entreprise aussi efficacement que la joie du labeur et la passion du succès. L'homme d'affaires ne recherche pas tant l'argent que la puissance d'agir, par l'argent, non seulement dans son intérêt mais dans l'intérêt de la nation et pour l'avantage, en fin de compte, de l'espèce tout entière. L'idéalisme d'action suscite l'action et fait jaillir des moyens indéfinis d'action renouvelée.

Ce ne sont pas seulement les riches qui donnent : tous les Américains, par l'association, connaissent la joie noble de fonder une œuvre, de prolonger la volonté de l'individu au delà de la tombe, de satisfaire les aspirations désintéressées par l'initiative sociale. Les Universités, les collèges, les églises, les hôpitaux, des milliers d'institutions pour l'éducation morale des enfants, des ouvriers, des immigrants, des nègres, vivent des modestes contributions de petits bourgeois et d'artisans. Certaines grandes Universités (pour prendre un des cas les plus frappants) reçoivent annuellement de leurs Anciens Élèves, sous forme de modestes souscriptions accumulées, des sommes plus considérables que les donations sensationnelles que publie la presse. Chaque *Alumnus*, après avoir respiré l'idéalisme dans l'atmosphère de son Collège, conserve le goût de l'idéalisme et le pratique par des sacrifices pécuniaires régulièrement renouvelés en faveur de l'*Alma Mater*.

Pendant la guerre, les Universités, appauvries par l'absence d'étudiants, durent faire appel à leurs anciens Élèves, non plus pour s'accroître, mais pour vivre : que le déficit fût de 500.000 dollars ou d'un million, il ne manqua jamais d'être comblé.

L'idéalisme d'action — qui naît de la volonté concrète d'un dessein utile et qui éveille le dévouement opérant — est si bien devenu un trait du peuple américain, qu'il se rencontre à tous les degrés de l'échelle sociale, dans toutes conditions, dans toutes les classes. C'est lui qui a soutenu, pendant la guerre, parmi les hommes et les femmes les plus humbles, cette bonne volonté de donner, grâce à quoi nos orphelins, nos populations martyres, nos

blessés, nos poilus dénués de ressources ont été secourus, pourvus et réconfortés. Les « campagnes de souscriptions » de la Croix Rouge et de l'Y. M. C. A. ont été accueillies en Amérique avec un enthousiasme, qui donnait aux villes et aux bourgades un air de fête : des populations entières vibraient de la joie de répandre à pleines mains une part de leur nécessaire pour les combattants et les victimes de la cause du droit. Tous ceux, hommes ou femmes, que n'avait pas appelés le devoir militaire ou que ne retenait pas une occupation indispensable, s'enrôlaient dans les compagnies de « travailleurs sociaux » en France, en Italie, en Asie Mineure, partout où il y avait des plaies à panser ou des infortunes à consoler. Leur œuvre de sollicitude intelligente et d'inlassable assistance est admirable. Les misères de la guerre ne l'ont pas épuisée : elle continue pendant la paix. Tous sont mûs par la vision imaginative des maux à secourir, des bienfaits à réaliser, des ruines à réparer, des germes de progrès permanent à semer pour l'avenir. Leur enthousiasme est persévérant, leur sacrifice infatigable. L'idéalisme d'action n'est pas une flamme légère qui s'allume et qui passe : c'est un foyer qui embrase l'âme, fortifie la volonté et nourrit l'énergie. C'est une des forces actives et fécondes d'un grand peuple.

Le patriotisme américain est fait en grande partie d'idéalisme d'action. Ce peuple nouveau, composé aujourd'hui d'éléments hétérogènes équilibrés en masses instables, s'agglomère autour de certaines idées-forces. Ces idées, il a conscience de les réaliser — grâce aux circonstances privilégiées de sa situation géographique, de son histoire et de son développement — plus heureusement et plus pleinement que les nations mêmes auxquelles il en est redevable. Il a reçu de l'Angleterre la liberté organisée et disciplinée, mais il la pratique plus libéralement, avec une hardiesse plus généreuse dans le sens du progrès démocratique. Il a reçu de la France le principe de l'égalité, mais, sans le graver au fronton de ses monuments, il a su le faire entrer dans les mœurs : de tous les pays, l'Amérique est celui où les formules « la carrière ouverte aux talents », « égalité de chances à égalité de mérite », sont autre chose que des paroles qui volent au vent. Ces solides bienfaits de la civilisation américaine sont devenus des forces d'idéalisme actif qui créent en peu de temps chez les immigrants le respect des institutions, l'attachement à l'esprit national, l'orgueil

du civisme américain, qui font de cette cohue de races une nation. Le patriotisme américain, qui ne peut guère être un sentiment, à la manière de l'affection instinctive et atavique des peuples européens pour le berceau de leur race et le théâtre de leur histoire, est fait avant tout de conviction intellectuelle et imaginative, de volonté et d'espoir conscients, c'est-à-dire de la forme nationale de l'idéalisme d'action.

C'est ce patriotisme (ou, comme disent les Américains, ce « loyalisme », cette fidélité raisonnée et cet enthousiasme idéaliste) qui a rassemblé les Germano-Américains, en 1917, si vite et, en somme, si sincèrement, autour du drapeau étoilé. Les Germano-Américains avaient été gagnés, sans s'en rendre nettement compte, par cet idéalisme d'action qui pénètre comme une effluve l'atmosphère américaine de liberté, d'égalité et de bienveillance mutuelle, et qui porte les âmes en avant vers les progrès de la justice et de l'humanité. Mais, tant que l'Amérique était restée neutre, ils avaient cru pouvoir concilier le loyalisme à la nouvelle patrie avec l'attachement sentimental à l'ancienne. La déclaration de guerre les mit soudain en demeure de choisir : l'intérêt sans doute et les habitudes nouvelles influèrent sur leur décision; mais la force contagieuse de l'idéalisme américain, supérieure chez la plupart à l'ancien instinct de race, fut le facteur essentiel de leur conversion. A n'en pas douter, les jeunes du moins montrèrent leur attachement profond, jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort, à l'Amérique et à l'idéal qu'elle représente : les régiments de Cantigny, du Bois Belleau et de Saint-Mihiel, recrutés dans le centre-ouest, contenaient une proportion notable de Germano-Américains.

A l'arrière, les ouvriers américains des usines de munitions et des chantiers de navires firent vaillamment leur devoir, mus par les mêmes mobiles de patriotisme idéaliste et agissant.

Il y eut quelques grèves au début, avant que les ouvriers n'aient reçu l'assurance qu'ils auraient une part juste des bénéfices de guerre et avant que les salaires n'aient été revisés, par l'intervention du pouvoir central, en proportion de l'élévation du coût de la vie. Mais, dès que la situation économique eut été éclaircie, les ouvriers montrèrent, à la fois par leur bon sens en présence des problèmes de la guerre et par leur zèle dans la coopération à la victoire, combien, eux aussi, ils étaient accessibles aux suggestions de l'idéalisme national. On a été frappé en France de la fermeté,

avec laquelle ils se sont refusés à entrer en conférence dans une ville neutre avec les socialistes allemands, traîtres à la cause de la paix internationale et complices des atrocités. Ils ont envoyé, en 1918, une délégation dans les pays alliés pour affirmer leur opposition à toute paix prématurée et leur volonté de mener énergiquement la guerre jusqu'à la victoire. Leur idéalisme n'était pas un idéalisme intellectualiste ou sentimental, mais un idéalisme de volonté et d'action. Ils ne voulaient ni se laisser leurrer par l'utopie de l'internationalisme abstrait, ni s'abandonner à des effusions de fraternité illusoire. Contraints par le crime de l'Allemagne à renoncer momentanément à l'espoir du droit égal et de la bonne entente entre tous les peuples, ils avaient formé, par idéalisme agissant, la volonté de lutter jusqu'au bout, et ils s'y tenaient sans défaillance.

Les ouvriers qui assuraient par leur travail dans les usines et par leur zèle à hâter la construction des navires le succès des armées sur les champs de bataille apportaient à l'œuvre pratique de la préparation matérielle de la guerre, la même énergie et la même foi que les soldats. On les vit, animés de sentiments de noble rivalité, lutter à qui, des chantiers de l'Est ou des chantiers de l'Ouest, construirait dans le temps le plus court une carène prête à être mise à flot. Les ouvriers de l'Est montèrent la carcasse d'un navire d'acier de 8.000 tonnes en vingt-cinq jours. Les ouvriers de l'Ouest (à Seattle) renoncèrent, pour gagner quatre heures, à la liberté du samedi après-midi et refusèrent de toucher pour ces heures supplémentaires la paye plus élevée qu'on leur offrait. Par l'effort de tous, charpentiers de navires, dockers et marins, l'Amérique put transporter en Europe 300.000 hommes par mois au moment décisif où l'Allemagne, épuisée par des offensives désespérées, vacillait sur ses lignes et où un dernier coup de boutoir allait la réduire à notre merci. L'idéalisme d'action, qui animait les ouvriers américains, comme toutes les classes de la nation, nous a permis de gagner la guerre à un moindre prix de vies humaines.

Cette bonne volonté des ouvriers américains pendant la guerre fut rendue possible par la bonne entente entre le capital et le travail, préparée par les patrons pendant la paix. Le même esprit, qui inspire aux millionnaires la générosité pour les œuvres d'intérêt public, suggère aux chefs d'entreprises de larges sacrifices pour les

œuvres sociales de l'usine. Le mouvement en faveur du bien-être, non seulement physique, mais moral, de l'ouvrier, à peine commencé en France, est déjà en plein développement aux États-Unis depuis plus de trente ans. Il procède essentiellement de cette union de l'idéalisme et du réalisme, que les Américains réussissent si bien à pratiquer. Le patron veut élever l'ouvrier à la condition d'homme, l'arracher à la monotonie et à l'automatisme de l'industrie moderne. La formule des économistes, « la main-d'œuvre », ne doit plus s'appliquer à une foule impersonnelle qu'on évalue en unités et qu'on estime en termes arithmétiques de rendement. L'être humain qui travaille est plus qu'un rouage dans un machinisme complexe : il participe à l'éminente dignité de la personne morale. C'est la haute vérité que l'idéalisme humanitaire et chrétien enseigne au patron américain, et qu'il prend comme guide de ses actes, comme inspiratrice de son altruisme généreux. Mais il ne veut pas rester sur le seul terrain de l'idéalisme et de l'altruisme. Par une nouvelle organisation de l'usine (qui comporte pour une part le développement du machinisme, pour une autre part l'application de la science aux gestes du travail, pour une troisième part l'éducation intellectuelle et morale de l'ouvrier), il démontre que toute amélioration du sort du travailleur correspond à un accroissement de la production et à une progression des bénéfices. La bienfaisance « rapporte » : *it pays*. C'est sur cette solide fondation de l'idéalisme réaliste que repose tout le mouvement social dans l'industrie américaine des grands trusts et des gigantesques « combinaisons ».

Les ouvriers ont pris l'initiative de revendications qu'ils considèrent à juste titre comme l'application de la charte sociale des droits de l'homme. Organisés en trade-unions et en une Fédération nationale du Travail, forts de leur discipline syndicale et de l'abondant fonds de grève alimenté par leurs cotisations régulièrement versées, ils ont de bonne heure gagné de haute lutte des salaires plus élevés, une journée de travail plus courte, le loisir, l'indépendance, le droit de coalition. Par l'initiative individuelle, l'action collective organisée, la volonté persévérante et, en général, le respect de la légalité, la classe ouvrière a travaillé elle-même, avec succès, à son propre salut. Ce qui est particulier à l'Amérique, c'est la bonne volonté et souvent l'empressement avec lequel la classe patronale est entrée dans le mouvement qui tend à l'élé-

vation et à l'émancipation de l'ouvrier. Quelques-unes des plus grandes entreprises des États-Unis ont aujourd'hui créé, à côté de l'usine, un ensemble d'institutions sociales qui ont transformé la vie matérielle, intellectuelle et morale de leurs employés, sans préjudice des questions d'augmentation de salaires et de réduction des heures de travail, qui restent soumises à des facteurs généraux, intéressant l'ensemble de l'industrie du pays.

La protection contre les accidents a fait l'objet de recherches méthodiques, confiées à des ingénieurs spécialisés, qui ont réduit presque à rien le danger des machines, à la fois par l'invention d'appareils appropriés et par l'éducation de l'ouvrier. L'ouvrier et sa famille sont logés dans des cités-jardins : une habitation claire, spacieuse, fournie d'eau et de gaz, souvent chauffée gratuitement par la vapeur produite à l'usine ; des plantes grimpantes ornant les murs et retombant en festons gracieux autour des fenêtres et du porche d'entrée ; un jardin d'agrément devant, un potager derrière ; nulle monotonie dans le style des demeures, mais une agréable diversité, souvent inspirée par les désirs mêmes du locataire ; un système d'annuités comportant l'acheminement graduel vers la possession, sans engagement irrévocable ; des avenues ombragées, ingénieusement sinueuses, contournant des espaces libres, pour le délassement des regards ou pour les jeux. Puis toute une campagne aménagée, protégée contre l'envahissement de l'usine, qui met la nature, la vie saine et reposante à la portée des travailleurs : un terrain de foot-ball, un parc pour les pique-niques en famille, des champs d'horticulture pour les enfants... Les soins d'hygiène sont donnés à l'infirmerie par des médecins, des dentistes, des infirmières professionnelles, et à la maison par des *visiting nurses*, qui ne laissent pas les bobos dégénérer en maladies. Les enfants ont leur école, et les adultes leurs salles de conférences, de cours professionnels, de cours d'agrément, ainsi que leur club de lecture et leur bibliothèque. Aux heures de loisir, aux jours de repos, pendant la mauvaise saison, un lieu attrayant, un enseignement organisé, une direction attentive et bienveillante, des livres et des moyens de travail s'offrent aux ouvriers soucieux de leur développement intellectuel, curieux des choses qui se passent dans le vaste monde, ou désireux de s'élever au prix d'un effort soutenu dans le champ de leur spécialité. Ainsi, délivré de la vie sordide ou malsaine, sauvé de la maladie qui guette l'être surmené ou confiné,

traité en homme qui a droit à l'espoir, le travailleur voit s'élargir son horizon au delà des murs noirs de l'atelier; la chambre des machines n'est plus l'enfer vivant dont la voûte rougeoyante semble s'abaisser toujours plus bas sur ceux qui y sont enfermés comme dans un *in-pace*.

De plus anciens procédés d'améliorer la condition de l'ouvrier voisinent — il est à peine besoin de le dire — à côté de ces innovations fécondes. Le restaurant coopératif, pour le lunch du milieu du jour, le magasin-omnium coopératif pour les achats familiaux, gérés par les ouvriers eux-mêmes avec le concours de l'organisation commerciale de la Compagnie, ramènent le coût de la vie au plus bas prix et évitent l'exploitation par les mercantis. Mais la nouveauté des institutions patronales, inspirées par le néo-idéalisme réalisateur, c'est d'atteindre en l'homme les ressorts psychiques. Un être humain n'est pas qu'un système musculaire relié à un appareil digestif. La santé dépend de facteurs moraux, autant que de facteurs physiques. La qualité, et même la quantité, du travail augmentent, quand l'intelligence est vive et souple, et le cœur joyeux. Un bon ouvrier est celui qui est libre de soucis pour lui-même et les siens, qui enlève allègrement sa tâche après un repos réparateur dans un logis confortable, qui peine en souriant dans l'attente d'un loisir agréable ou studieux, qui aperçoit un lendemain meilleur grâce à ses efforts pour s'instruire et se qualifier pour un emploi supérieur. L'automate est devenu un homme. La volonté décuple ses forces ; l'imagination jette une clarté sur son chemin ; l'ambition encouragée donne de l'élasticité à ses muscles et de la vitalité à sa résolution. Il devient stable, s'attache à l'entreprise, qui n'est plus pour lui anonyme et indifférente, prend le goût et la fierté de son travail.

Nombre de Compagnies américaines publient à l'usage de leurs ouvriers une Revue, rédigée avec soin et illustrée de photogravures originales qui établit un lien entre la direction et les ouvriers, entre les ouvriers eux-mêmes, et entre les ouvriers et leur tâche. Pour remédier à ce que le labeur a de partiel et de fragmentaire dans l'usine moderne, des articles généraux donnent des vues d'ensemble sur l'industrie tout entière. Les questions scientifiques impliquées dans les problèmes de la fabrication sont exposées en termes facilement accessibles. Ou bien ce sont les emplois divers des produits fabriqués dont on fait l'historique et

qu'on décrit avec photographies à l'appui. Les employés trouvent, dans une section de la Revue, la chronique du personnel, avancements, mariages, nominations à telle ou telle succursale, nécrologie. Dans une autre section est publiée la liste des ouvriers qui ont gagné une prime pour avoir introduit telle ou telle amélioration, inventé telle ou telle partie de mécanisme. Le chiffre mensuel de ces primes s'élève à plusieurs milliers de dollars : X... $ 2 pour avoir trouvé un nouveau procédé de classement des outils ; Y... $ 100 pour avoir simplifié un mode de transmission du mouvement, etc. Des articles littéraires, pittoresques ou plaisants ; des aphorismes moraux et des recettes de cuisine ; à l'occasion des essais en prose ou en vers de quelque nouvelliste ou poète aux mains calleuses complètent la composition du numéro. Enfin les performances des équipes sportives de l'usine — matchs des ateliers entre eux ou avec les ateliers d'autres usines, toute cette activité des muscles et cette stratégie de la palestre, qui passionne les Américains, — font l'objet de pages avidement lues.

Les patrons prélèvent volontairement les fonds pour toutes ces institutions sociales sur les bénéfices de l'entreprise, mus par un double dessein de philanthropie et d'intérêt bien entendu. A mesure qu'il s'élève en dignité, l'ouvrier devient plus capable de conscience. Il rend, de son plein gré, plus qu'il ne donnait sous le régime de la défiance et de la rigueur. Il est maintenant membre de la grande famille de l'usine et prend, de lui-même, les intérêts de la famille.

La confiance qui règne entre patrons et ouvriers a rendu possible l'application du « système Taylor ». A des ouvriers intelligents et consciencieux on peut demander l'effort du travail scientifique, qui, là où il est adopté dans toute son extension, décuple la production et permet à la fois l'augmentation des salaires et la réduction des heures de travail. Mais il faut à l'ouvrier la certitude que l'intensification du labeur et la dépense nerveuse, qu'entraîne le surcroît d'attention, lui profiteront, au lieu d'aller grossir les dividendes des actionnaires. Le système Taylor n'est possible que dans l'atmosphère de bonne volonté réciproque, créée par l'esprit nouveau qu'a fait régner dans les usines l'idéalisme réaliste. Il n'est possible que là où la bonne volonté ouvrière accepte la période difficile d'entraînement, et là où la bonne volonté patronale est toujours prête à reviser les règles établies, lorsque l'expé-

rience les montre inadéquates. Ainsi, chez Ford, à la grande usine d'automobiles de Détroit, la fatigue de l'ouvrier a été considérablement réduite et le rendement accru par l'introduction de la *variété* dans la spécialisation. Un ouvrier « taylorisé » travaille plus allègrement, à moins de perte de substance nerveuse, quand il fait à tour de rôle, de jour en jour, vingt-cinq sortes d'ouvrage, au lieu de répéter indéfiniment et machinalement le même geste. Dans le taylorisme, comme dans les institutions sociales de l'usine, le réalisme d'affaires soutenu par la sympathie humaine donne les meilleurs résultats. Ici encore triomphe l'idéalisme d'action.

J'ai cité le nom de Ford, le grand fabricant d'automobiles. Il mérite sa réputation non seulement comme manufacturier, mais comme auteur d'un système moral et social, qui a transformé ses ouvriers en un personnel d'élite, capable de dépasser par sa valeur professionnelle, appuyée sur sa valeur morale, la main-d'œuvre de toute maison concurrente. On n'entre chez Ford, dans la situation la plus modeste, fût-ce comme balayeur ou rouleur de brouettes, qu'au salaire de vingt-cinq francs par jour. Les ouvriers qualifiés reçoivent en plus de ce salaire fixe une participation aux bénéfices, proportionnelle à l'importance de leur spécialité. En échange de ces avantages, Ford exige quelques obligations — oh ! rien qui attente à la liberté d'opinion, de croyance, d'allégeance politique, rien qui diminue l'indépendance de l'individu ; mais seulement des obligations morales de conduite, de tenue et de dignité. La femme et les enfants doivent être bien nourris, habillés proprement, traités comme l'exige le niveau d'existence d'un artisan aisé. Si l'ouvrier boit, joue aux courses, dilapide son salaire, il reçoit un premier avertissement ; deux mois après, on lui retient une partie de sa participation aux bénéfices, et ainsi de suite, en lui laissant le temps de se réformer. Beaucoup de caractères vacillants ont été ainsi affermis. En cas d'inconduite incurable, l'ouvrier au bout de six mois est renvoyé. Au contraire, pour ceux qui, de morale irréprochable, se trouvent inférieurs à leur tâche par quelque défaut physique ou manque d'expérience, un système d'instruction est prévu, qui les perfectionne dans leur spécialité ou leur en enseigne une autre. Sous ce régime, le bon ouvrier ne sent nulle contrainte : bienveillance et générosité répondent à ses efforts. On ne s'étonne plus d'apprendre que la combinaison du taylorisme et de cette philanthropie éducative permettent aux

ateliers de Détroit de livrer, prêtes à être mises en route, trois mille automobiles *par jour*.

Le problème social n'est pas encore entièrement résolu en Amérique. Il y a encore un pas difficile à franchir (déjà abordé par quelques Compagnies), celui de l'organisation démocratique de l'usine par un Conseil composé mi-partie des directeurs, mi-partie des représentants des ouvriers, et établissant la participation aux bénéfices. Cette dernière grande nouveauté ne pourra être réalisée que par des patrons profondément pénétrés de leur devoir social, en faveur d'ouvriers qui se sont rendus dignes par leur compétence technique, leur intelligence avertie et leurs qualités morales de leur nouvelle responsabilité. Mais le chemin a été frayé par les institutions sociales de l'usine et les heureux résultats qu'elles ont déjà produits. Le pays le plus proche du dernier stade de l'évolution industrielle (telle que nous l'envisageons aujourd'hui) est celui qui a le mieux pratiqué, dans l'esprit le plus large et le plus soucieux de résultats, l'idéalisme d'action.

J'ai montré, sous ses différentes formes et dans divers ordres d'activité, ce qui me semble être un des traits essentiels de l'esprit américain. C'est cette qualité d'imagination ardente mise au service d'un grand dessein concret qui a créé et soutenu aux États-Unis l'enthousiasme pour la Guerre des Nations, dès que toute la signification morale de cette guerre eut été comprise. En présence du crime de lèse-humanité commis par l'Allemagne, l'Amérique a pris une conscience plus nette de son idéal traditionnel de démocratie pacifique et fraternelle. Elle s'est sentie soulevée d'un puissant élan de sacrifice, de volonté de lutter, au prix de ses biens et de précieuses vies humaines, afin de conserver, pour elle-même et pour le monde, le privilège de la liberté individuelle, de la justice égale pour tous et de la bienveillance envers autrui. Elle a décidé, d'une résolution unanime, de prendre sa part dans la croisade du droit et de l'humanité. Son patriotisme est celui qui, sans cesser d'être national, s'élargit le plus spontanément en patriotisme humain. L'Amérique restera dans l'histoire la nation qui est entrée délibérément dans la plus atroce des guerres pour mettre fin à la guerre, et qui a mené son dessein idéaliste avec le plus ferme et le plus prévoyant réalisme. Elle s'est dévouée à l'idéalisme d'action, fidèle à elle-même et fidèle à la cause de tous les hommes.

Charles Cestre.

# TABLE DES MATIÈRES

I. — La Vie économique et politique.



II. — Les Idées et les Œuvres.



III. — Conclusion.



Versailles. — Imprimeries Cerf, 59, rue du Maréchal-Foch.

La *Revue de Synthèse historique* paraît tous les deux mois. Les numéros portent les dates de Février, Avril, Juin, Août, Octobre, Décembre. Ils paraissent respectivement en Mars, Mai, Juillet, Octobre, Novembre, Janvier.

La *Revue de Synthèse historique* forme deux volumes par an, de trois à quatre cents pages, grand in-8°, chacun.

L'abonnement est de **25** francs pour la France et de **30** francs pour l'Étranger. Il part de Février ou d'Août. — Le prix du numéro est de **5** francs.

Les numéros 10, 20, 21, 29 et 30 ne sont plus vendus séparément.

Les années 1, 3, 6 et 7 sont vendues au prix de l'abonnement, les années 2, 4 et 5 sont portées à **18** francs.

La collection des vingt-huit premiers volumes est cédée aux abonnés nouveaux au prix de **190 francs**. Il ne reste qu'un petit nombre de collections.

---

NUMÉROS SPÉCIAUX

| | | | |
|---|---|---|---|
| *L'Allemagne*, n° 44.......... | **3** fr. » | *La Russie*, n° 71.......... | **4** fr. **50** |
| *L'Angleterre*, n° 49......... | **3** fr. » | *L'Histoire de l'Art*, n° 82... | **5** fr. » |
| *L'Italie*, n° 57.............. | **4** fr. **50** | *Les États-Unis*, n°s 85-87.... | **15** fr. » |

---

**PREMIÈRE TABLE DÉCENNALE (1900-1910)**

Par ANDRÉ FRIBOURG

Un volume grand in-8° de 114 pages, **5** francs (**3** francs pour les abonnés de la *Revue*).

---

PUBLICATIONS DE LA *REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE*

LES RÉGIONS DE LA FRANCE

I. *La Gascogne*, par L. BARRAU-DIHIGO, biblioth. à la Sorbonne, précédé d'une Introd. générale par Henri BERR, directeur de la *Revue de Synthèse historique* **3** fr. »
II. *Le Lyonnais*, par CHARLÉTY, recteur de l'Université de Strasbourg . . . . **2** fr. »
III. *La Bourgogne*, par A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Lyon . . **3** fr. »
IV. *La Franche-Comté*, par L. FEBVRE, prof. à l'Université de Strasbourg . . **3** fr. »
V. *Le Velay*, par Louis VILLAT, professeur au lycée de Nantes . . . . . . . **3** fr. »
VI. *Le Roussillon*, par Joseph CALMETTE, professeur à l'Université de Toulouse, et Pierre VIDAL, bibliothécaire de la Ville de Perpignan. . . . . . . **3** fr. »
VII. *La Normandie*, par Henri PRENTOUT, professeur à l'Université de Caen . . **4** fr. **50**
VIII. *La Lorraine*, par PFISTER, anc. prof. à la Sorb., doyen à l'Univ. de Strasbourg. **4** fr. **50**
IX. *L'Ile-de-France* (*Les pays autour de Paris*), par Marc BLOCH, professeur à l'Université de Strasbourg . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **4** fr. **50**

« Le plan de ces monographies est bien simple : une bibliographie raisonnée des sources manuscrites et des ouvrages imprimés, un exposé des résultats acquis et des principaux desiderata. La grande compétence spéciale des auteurs rend ces études extrêmement précieuses... » (*Revue Historique*, n° 173, p. 124.)

---

ARCHIVES, BIBLIOTHÈQUES, MUSÉES

**L'Organisation des Musées**, par L. RÉAU, ancien directeur de l'Institut français de Pétrograd . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **2** fr.

**L'Organisation des Bibliothèques**, par V. CHAPOT, docteur ès lettres, docteur en droit, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève . . . . . . . . . **2** fr. **50**

---

**Les Études relatives à l'Histoire économique de la Révolution française (1789-1804)**, par P. BOISSONNADE, professeur à l'Université de Poitiers. **5** fr.

**Les Études relatives à la période du « Risorgimento » en Italie**, par Georges BOURGIN, ancien membre de l'École française de Rome, archiviste aux Archives Nationales. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **3** fr. **50**

**Les Études relatives à l'Histoire économique de l'Espagne et leurs resultats** (*des origines à 1453*), par P. BOISSONNADE, prof. à l'Univ. de Poitiers. **4** fr. **50**

**Répertoire méthodique pour la Synthèse historique** (*Théorie et Méthodologie, Histoire et Enseignement de l'Histoire*), année 1901, publié avec une Introduction par H. BERR, doct. ès lettres, direct. de la *Revue de Synthèse historique*, avec le concours de F. CARON, archiviste paléographe, et Fr. SIMIAND, agrégé de philosophie. **2** fr.

---

VERSAILLES. — IMPRIMERIES CERF, 59, RUE DU MARÉCHAL-FOCH.